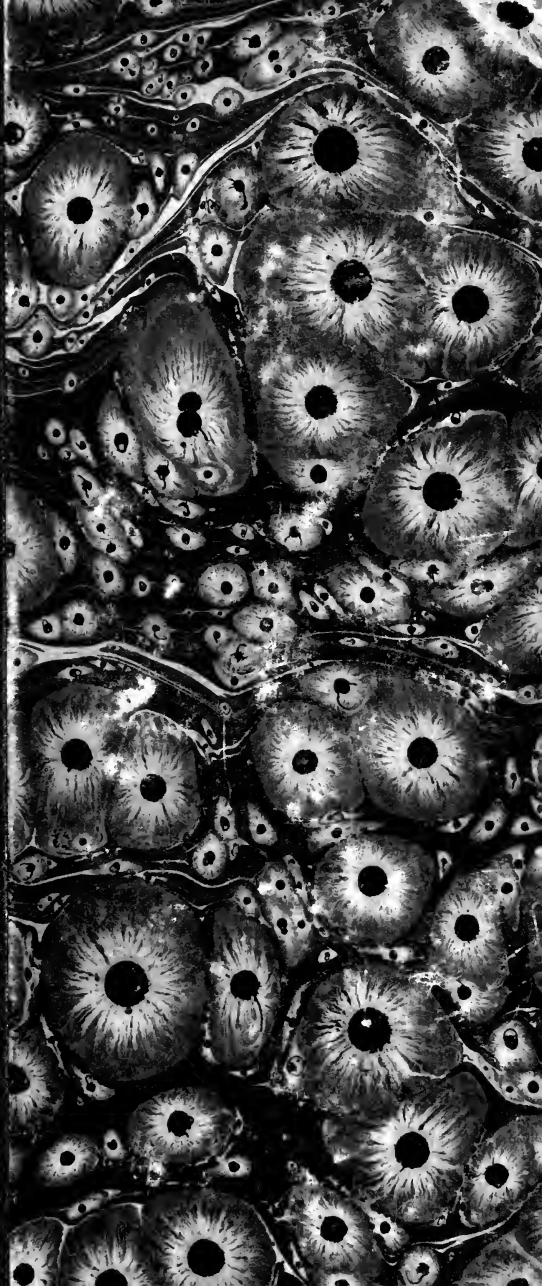




3 1761 07591732 8



LIBRARY  
UNIVERSITY  
TORONTO

















LES FABLES  
DU  
TRES-ANCIEN ESOPE

---

*CABINET DU BIBLIOPHILE*

N<sup>o</sup> XXX

## TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).  
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).  
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).  

---

350 exemplaires, numérotés.

N<sup>o</sup> 18.

A255

.Fcor

# LES FABLES

DU

# TRES-ANCIEN ESOPE

MISES EN RITHME FRANÇOISE

PAR

GILLES CORROZET

PUBLIÉES PAR

LE M<sup>IS</sup> DE QUELX DE SAINT-DONAT



PARIS

LIBRAIRIE DE LA RUE SAINT-HONORÉ

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII

Handwritten numbers:

76817		
30	10	99





## PRÉFACE

---

**L**A traduction des fables d'Ésope en vers français, par Gilles Corrozet, que nous réimprimons ici, est devenue aujourd'hui extrêmement rare, et les quelques exemplaires qui passent en vente publique atteignent des prix fort élevés. C'est ce qui a engagé le savant éditeur du *Cabinet du Bibliophile* à faire entrer cet ouvrage dans sa curieuse collection.

Ce petit livre mérite à tous égards de figurer dans une collection destinée aux bibliophiles et aux amateurs, toujours plus nombreux, des poésies peu connues du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est, à notre connaissance, la première version poétique qui ait été, sinon faite, du moins publiée, du recueil des fables d'Ésope qui avait joui d'une si grande popularité pendant tout le moyen âge; de nombreuses traductions en prose, publiées au XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, en sont la preuve ainsi que les traductions en vers du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, que l'on a publiées depuis quelques années (les deux Esopet dans Robert; les Fables de Marie de France; les Fables du manuscrit de Chartres, etc., etc.).

L'œuvre de Gilles Corrozet, qui popularisait les

fables d'Ésope, eut tout de suite un grand succès que prouvent trois éditions successives faites à peu d'années d'intervalle les unes des autres et devenues toutes trois d'une grande rareté.

La première édition est de 1542, petit in-8°. Elle fut imprimée par Denis Janot ; c'est celle que nous avons choisie pour notre réimpression.

Les exemplaires en sont fort rares, et, parmi ceux qui sont connus, plusieurs sont défectueux. L'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, qui, à notre connaissance, est la seule bibliothèque publique qui possède les trois éditions de ces fables, est incomplet des dix dernières pages et s'arrête au verso de la fable 95. La bibliothèque Nationale a acquis récemment un exemplaire complet ; c'est un petit in-8° de 200 feuillets non numérotés. C'est celui que nous avons reproduit. Il porte le n° Y, 6543, et est déposé à la Réserve.

La seconde édition date de deux ans plus tard. Elle est de 1544 et fut imprimée également par Denys Janot, qui était devenu entre temps *Imprimeur du Roy en langue françoise et libraire juré de l'Université de Paris*, comme l'indiqué le nouveau titre dont il fait suivre son nom. C'est, de même que le volume précédent, un petit in-8° de 200 feuillets non numérotés, terminé par la marque du libraire, un vase contenant un bouquet d'orties, avec le monogramme et les deux devises imprimées verticalement des deux côtés : *Patere aut abstine* et *Nul ne s'y frotte*. Les mêmes encadrements des pages ont servi pour les deux éditions,

ainsi que les mêmes bois représentant les sujets des fables ; mais les encadrements n'ont pas été employés dans le même ordre dans l'édition de 1544 que dans celle de 1542, ce qui, du reste, n'a pas grande importance. Brunet, dans son *Manuel du Libraire et du Bibliophile*, ne cite que cette édition de 1544 et ne semble pas avoir vu l'édition de 1542.

Voici ce qu'il dit de l'édition de 1544 :

« Édition fort recherchée, mais qui se trouve difficilement, surtout bien conservée. On en cite une de 1542 par le même imprimeur. Celle de 1544, en maroquin rouge, s'est vendue 1 liv. 14 sh. Heber, et un très bel exemplaire en maroquin vert jusqu'à 140 fr. Nodier. »

L'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, quoique très beau et fort grand de marges, est défectueux ; il y manque les feuillets contenant les fables 81 à 88.

L'édition de 1544 n'est pas la reproduction textuelle de celle de 1542. Corrozet, qui a évidemment donné ses soins à cette seconde édition, y a fait de nombreuses corrections dont plusieurs sont assez intéressantes ; nous les avons soigneusement relevées ; on les trouvera à la fin du présent volume.

D'abord Corrozet a rajeuni presque uniformément l'orthographe des mots auxquels il avait conservé leur forme archaïque dans la première édition. Nous n'avons pas cru devoir relever cette correction, qui aurait démesurément grossi les notes (il aurait été plus aisé de reproduire l'édition elle-même), mais nous

croyons devoir signaler aux personnes qui s'occupent de la réforme orthographique de la langue française au XVI<sup>e</sup> siècle le mouvement qui se produisit de 1542 à 1544 et dont les deux éditions des fables de Corrozet portent la trace. Les corrections et les variantes que nous avons relevées, et qui changent souvent des vers entiers, sont assez généralement heureuses.

A ces deux éditions de 1542 et de 1544 vient s'en ajouter une troisième, imprimée à Lyon, par Jean de Tournes, en 1583, petit in-16, qui semble avoir échappé à tous les bibliophiles et à Brunet lui-même, qui l'indique comme étant la reproduction de la traduction d'Ant. du Moulin.

Cette dernière édition a cependant un intérêt tout particulier, car elle contient vingt-trois fables de plus que les deux éditions précédentes, qui n'en contenaient chacune que cent. En outre, le volume est terminé par une *Vie d'Esopé extraicte de Volaterran et autres autheurs*, que nous avons reproduite à la fin de ce volume. Pour le reste, l'édition de 1583 n'est guère que la reproduction du texte de la première édition, celle de 1542, et non de l'édition de 1544, vraisemblablement corrigée par Corrozet lui-même, mais que l'imprimeur n'a peut-être pas connue. Elle ne reproduit pas le privilège du roi qui figure dans les deux éditions précédentes, et n'a pas non plus les élégants encadrements des pages. — Chaque fable est ornée d'une petite gravure sur bois d'une exécution meilleure, quoique plus compliquée, que celles des éditions de 1542



et de 1544. Le volume se termine à la page 271 recto, par la marque de l'imprimeur, qu'a reproduite de nos jours le grand imprimeur de Lyon, Louis Perrin : un génie soutenant une longue banderole entrelacée sur laquelle se trouve la devise *Art est son Dieu*, anagramme du nom de *Jean de Tournes*.

L'intérêt de ces fables d'Ésope, outre la curiosité qu'elles ont, ainsi que nous l'avons dit, d'être la première traduction ou paraphrase en vers publiée en France, réside encore dans la grande variété des rythmes employés par Corrozet. On peut dire que l'auteur s'est servi de presque toutes les formes de vers et de rythmes employés par ses confrères, les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, si savants en ces sortes de tours de force poétiques. A ce point de vue, la lecture et l'étude de ces fables sont fort curieuses. Un autre mérite, c'est la naïveté de l'auteur. Nous évitons à dessein d'écrire le nom de La Fontaine à propos de Corrozet, car le souvenir, je ne veux pas dire la comparaison, serait écrasant. Cependant, toutes proportions gardées, Corrozet peut être considéré, et ce n'est pas pour lui un mince honneur, comme un des précurseurs du Bonhomme. Quelquefois, comme lui, mais bien rarement cependant, il se met en scène ; il s'intéresse à ses personnages ; parfois il relie entre elles deux ou trois fables qui se suivent dans son recueil, comme par exemple les fables 2, *le Loup et l'Agneau*, et 6, *le Loup et la Grue*, où c'est l'os de l'Agneau qui est resté dans la gorge du Loup et qui l'étrangle. D'autres fois, comme dans la fable 85, des *Deux Amis et l'Ourse*, la moralité est

toute différente de celle de la fable de La Fontaine, mais tout aussi ingénieuse et peut-être même sortant plus directement du sujet. Le compagnon, se relevant après le départ de l'Ourse, répond à son ami qui lui demande ce qu'elle lui a dit : Celle-ci

. . . . . *m'a bien admonesté*  
*Que je ne voise jamais près ou loin*  
*Avecques ceux qui laissent au besoin*  
*Leurs compagnons. Ceux qui font tels défauts,*  
*On les peut bien appeller faux,*  
*Qui sont amis seulement de la bouche.*

En voilà, ce nous semble, assez pour expliquer les différents genres d'intérêt littéraire et bibliographique qui justifient cette réimpression. Il nous reste à expliquer maintenant ce qui peut paraître étrange à première vue aux lecteurs de ce petit livret : la devise qui se trouve en tête de chaque fable, ainsi que les quatre vers, souvent bien médiocres, qui l'accompagnent et qui précèdent la fable même.

Cette disposition, qui ne se comprend pas bien dans notre édition dépourvue des illustrations des trois éditions de Corrozet, s'explique tout naturellement lorsque l'on a devant les yeux les deux éditions de 1542 et de 1544.

Chaque fable est imprimée sur deux pages. Sur la page de gauche se trouve un très élégant encadrement gravé sur bois et variant de fable à fable. Au milieu de cet encadrement se trouve une petite gravure

sur bois représentant le sujet de la fable surmonté de la devise et accompagné du quatrain. La fable elle-même occupe toute la page de droite. Nous eussions voulu reproduire cette disposition dans notre édition; mais l'absence d'encadrement d'une des pages aurait fait un vide qui n'eût pas été agréable à l'œil, tandis qu'en plusieurs circonstances on aurait été obligé de resserrer considérablement le texte de la page de droite, car les fables sont d'inégale dimension, quoique ayant toutes, plus ou moins, les longueurs nécessitées par l'obligation de remplir la page.

Quant à l'auteur de ces fables, nous n'avons rien à en dire. Gilles Corrozet est aujourd'hui assez connu des curieux et des bibliophiles. On a réimprimé à plusieurs reprises ses publications, particulièrement celles qui ont rapport à la description de l'ancien Paris, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs à l'excellente notice dont M. Paul Lacroix, le savant Bibliophile Jacob, a fait précéder sa réimpression de la *Fleur des Antiquités de Paris*.

Un mot encore. Si, comme nous l'espérons, cette réimpression est favorablement accueillie des amateurs, elle pourra servir de point de départ à un recueil curieux des différents fabulistes qui ont été, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, les précurseurs et les contemporains de notre La Fontaine, qui n'a pas eu de rivaux.

Château de Saint-Hilaire. Juin 1882.

---



# Les Fables

DV TRESANCIEN ESOP-  
PE PHRIGIEN PREMIERE-  
ment escriptes en Græc, &  
depuis mises en Rithme  
Françoise.

*Avec priuilege du Roy*

1 5 4 2

A paris en l'imprimerie de Denis Ia-  
not demourāt en la rue neufue nostre  
Dame, à l'ēseigne sainct Iehā baptiste.

**I**L est deffendu, par lettres patentes du Roy nostre sire, à tous Imprimeurs, Libraires et aultres, de non imprimer en ce Royaulme, ou exposer en vente le livre des *Fables d'Esopé* traduyt en François, jusques à quatre ans, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, sur les peines contenues audictes lettres de privilege sur ce despeschées du quatriesme jour d'aoust mil cinq cens quarente deux.

Par le Roy.

GUIOT.



A TRESHAULT ET TRESPUISSANT  
PRINCE

MONSEIGNEUR HENRY

DAULPHIN DE VIENNOIS, DUC DE BRETAGNE  
ET PREMIER ENFANT DE FRANCE

GILLES CORROZET

Son humble serviteur,

SALUT.

Les grandz seigneurs, riches et oppulenz,  
Pour se monstres puissantz et excellentz,  
Les fortz chasteaulx et palais ediffient,  
Et à bastir telz lieux se gloriffient,  
Pour la grandeur, pour la force et matiere,  
Pour la haulteur et la closture entiere  
Des bastimens, dont sont construction,  
Où il n'y a rien d'imperfection.

Mais ceulx qui sont moindres et mecaniques,  
Pauvres de biens, laboureurs et rusticques,  
Font seulement petites maisonnettes,  
Tugurions, cabanes et logettes  
De pauvre estoffe et petite durée,  
Selon qu'ilz ont leur force mesurée.

Ainsi est-il, o prince trespuissant,  
 Royale fleur du beau Liz florissant,  
 Que ceulx qui sont abondantz en sçavoir  
 Pour le jourd'huy nous font entendre et veoir  
 Leurs bastimens accomplis et parfaictz,  
 Qui sont les dictz et escriptz par eulx faictz,  
 Tant bien disantz, en termes sy exquis,  
 Qu'à la matiere et subject est requis.

Pour le present le royaulme de France  
 De telles gentz n'a faulte ne souffrance,  
 Et se peult bien sur tous donner le pris  
 Qu'il a en soy la fleur des bons espritz,  
 Qu'en toute langue homme sçavant s'y treuve,  
 Dont n'est besoing faire plus grande preuve.

Oultre ceulx là qui font si beaulx ouvraiges,  
 Moindres y a en sçavoir et langaiges,  
 Qui toutesfois, par bon zelle et vouloir,  
 Taschent de loing à se faire valloir,  
 En bastissant, selon leur fantasie,  
 Petits traictez de basse poesie,  
 Qui ne sont pas du tout à rejecter,  
 Car on s'y peult maintesfois delecter  
 Autant qu'aux grandz, et le bien et prouffit  
 Qui en provient aux bien veuillantz suffit.

Or ay-je faict (Prince tresmagnanime)  
 Ce bastiment d'assez petite estime,  
 En quoy faisant, pour mon avancement,  
 J'ay prins d'aultruy la pierre et le ciment :



Ce sont recitz, appologues et fables,  
 Pleines de sens, subtiles, delectables,  
 Dont a usé Esope Phrigien,  
 Fabulateur et poete ancien ;  
 Et par cela il adresse les mœurs,  
 A composé hommes prudentz et meurs,  
 A enseigné ce qui estoit de faire  
 Pour vivre bien et fuyr le contraire.  
 Puis, quand j'ay eu la matiere propice,  
 J'en ay basty ce petit ediffice.

Cecy n'est pas ung ouvraige doré  
 Digne qu'il soit de personne honoré,  
 Pour estre mis au nombre des autheurs  
 Dignes de nom, poetes, orateurs ;  
 Et toutesfois j'ay prins la hardiesse  
 D'en faire don et offre à ta noblesse,  
 En m'asseurant que ta grandeur tant haulte  
 Ne prendra garde à moy ny à ma faulte,  
 Ny au livret, qui n'a la qualité  
 Pour estre offert à ton autorité.  
 Mais, tout ainsi que tu n'as en desdaing  
 Chasser au lievre aussi bien comme au dain,  
 Et que tu prens agreable souvent  
 Maison champestre, à la pluye et au vent,  
 J'ay cest espoir qu'un jour devant ta face  
 Ce livre mien trouvera quelque grace,  
 Non pour la langue, ou pour le translateur,  
 Mais pour le sens et pour son propre autheur,  
 Qui l'a escript en græc premierement,  
 Et par lequel il a joyeusement

Loué vertu, blasmé faitz deshonestes,  
 Introduisant oyseaulx, poissons et bestes,  
 Pour reformer les hommes mal vivantz,  
 D'iniquité les traces ensuyvantz.  
 Et leur donner une reigle de vivre  
 Non pour peché, mais pour la raison suyvre.

C'est le premier qui du temps tres-antique  
 A inventé tel stille poeticque,  
 Duquel aussi des saiges les plus vieulx  
 Ont ensuyvy les dictz tant precieux ;  
 Mesmes Platon le divin a escript  
 Que Socrates, prés de rendre l'esprit,  
 Pour son vieil aage, escrivoit en beaulx vers  
 Ses dictz moraulx et ses comptes divers ;  
 Et après luy plusieurs aultres n'ont eu  
 Honte d'avoir ainsi painct la vertu  
 Et le peché, affin qu'experience  
 Aydast à l'homme à trouver sapience.

Voyla que c'est, et dont seray joyeux  
 S'il peult venir ung jour devant tes yeulx.

Dieu, qui les Roys fait sur tous dominer,  
 Te doint ce bien d'heureusement regner  
 A l'advenir, comme maistre et seigneur,  
 A ton salut, à sa gloire et honneur.

PLUS QUE MOINS.





# LES FABLES

DU TRES-ANCIEN ESOPE

---

*L'Ignorant.*

---

Comme le Coq ne va querant  
La pierre precieuse et belle,  
Ainsy ne cherche l'ignorant  
La science spirituelle.

---

DU COQ ET DE LA PIERRE PRECIEUSE.

Fable Premiere.

*Ung Coq, cherchant sa viande et pasture  
Sur ung fumier, en fange et pourriture,  
Gratant des piedz, une pierre trouva  
De tresgrand pris : il la laisse et s'en va,*

*En luy disant : « Ha ! pierre precieuse,  
Qui tant es belle et bonne et gracieuse,  
C'est grand dommaige et pour toy grand malheur  
Qu'homme sçavant qui cognoist ta valeur  
Ne t'a trouvée en ce lieu ord et vague :  
Il en feroit quelque tresriche bague.  
Mais moy qui t'ay en ce fumier trouvée,  
Par moy n'est point ta bonté esprouvée ;  
Je ne te veulx, de toy je n'ay que faire,  
C'est pour celluy qui en a plus affaire,  
Et pour son faict te souhaite et desire ;  
A sy grand bien et sy hault je n'aspire. »*

*Ainsi le fol, par son insipience,  
N'a cure et soing de la bonne science,  
Il ne veult point aux lettres prouffiter,  
Tant seulement il se veult arrester  
Aux biens mondains pleins de corruption,  
Aux folz plaisirs remplis d'infection.  
Il se complaist à faire demourance  
Ès lieux fangeux, tenebres d'ignorance :  
Ainsi est il à ce coq bien semblable  
A qui ne chault de la pierre vallable,  
Car par la pierre est science entendue,  
Parmy les biens de ce monde estendue.*

*Le Mauvais cherche occasion de faire  
mal à l'Innocent.*

---

On dict en vulgaire langage :  
« Qui veult faire mal à son chien,  
Présumé qu'il n'en soit rien,  
Toutesfois dict qu'il a la raige. »

---

DU LOUP ET DE L'AIGNEAU.

Fable II.

*Ung Loup tout gris, fin et malicieux,  
Et ung Aigneau tout simple et debonaire,  
Dans ung ruyseau plaisant et gracieux  
Beuvoient tous deux selon leur ordinaire,  
L'Aigneau à val et le vieux Loup à mont,  
Qui, en fureur provoqué et semond,  
Dict à l'Aigneau : « Pourquoi trouble tu tant  
Ce beau ruyseau où me viens esbatant? »*

*L'Aigneau respond, non pas à la vollée :*  
*« Certes, Seigneur, je n'ay point l'eau troublée :*  
*Je suis dessoubz, et au dessus vous estes.*  
*— Ton pere ung jour me fait telles molestes,*  
*Ce dict le Loup, et pour luy tu mourras :*  
*Riens n'y vauldront prieres ny requestes,*  
*A ce ruyseau jamais tu ne boiras. »*

*Lors l'estrangla nonobstant sa deffense.*  
*Là n'eust povoir juste allegation.*  
*Ainsi les grands, sans qu'on leur face offence,*  
*Font aux petitz injuste oppression.*  
*Par quelque dol ou cavilation,*  
*Par hault parler, par force ou par richesse,*  
*L'homme maling l'innocent tue et blesse ;*  
*En telle ardeur de convoitise il entre*  
*Que de ses biens se nourrit et engresse,*  
*Et de son sang se repaist à plein ventre.*



*Qui pense mal, mal luy advient.*

---

Souvent reçoit pugnition  
Celluy qui faict deception :  
Qui contre aultruy quelque mal pense,  
Il en reçoit la recompense.

---

DU RAT ET DE LA GRENOILLE.

Fable III.

*Celluy qui tasche à decepvoir  
Son prochain par quelque finesse,  
Le mal qu'il vouloit concepvoir  
Tumbe sur luy et sy le blesse ;  
Quiconques son prochain oppresse  
Et luy veult estre desloyal,  
Son peché contre luy s'adresse ;  
Pour mal qu'il pense, luy vient mal,*

*Ainsi qu'à la Grenoille advint  
Qui ne faisoit que mal penser.  
Ung Rat devers elle s'en vint  
Pour sur son corps la mer passer.  
Tous deux se vont en mer lancer,  
Et la Grenoille, en l'eau plus forte,  
Voulut leurs deux piedz enlasser,  
Et sur son doz ainsi le porte.*

*La Grenoille falacieuse  
Voulut le Rat en mer plonger,  
Et tant fait la malicieuse  
Qu'és undes le fait submerger ;  
Sur elle tumba le danger,  
Car une Escouffe en diligence  
La vint dessirer et manger  
Par droicte et bien juste vengeance.*



*Ne convoiter choses incertaines.*

---

Si tu t'arrestes à une ombre,  
Delaissant la chose certaine,  
Ton esperance sera vaine,  
Et en souffriras grief encombre.

---

DU CHIEN ET DE LA PIECE DE CHAIR.

Fable IIII.

*Ung Chien portoit une piece de chair  
Dedans sa gueule, et se print à marcher  
Sur une planche en passant la riviere,  
Et le soleil, par sa claire lumiere,  
Faisoit de luy et de la chair aussi  
Ung ombre en l'eau. Or advint il, ainsy  
Qu'il passoit l'eau, icelle ombre advisa,  
Laquelle alors plus que la chair pris,*

*Car il la laisse et à l'ombre se prend ;  
Mais il n'advient ce que fol entreprend,  
Riens il ne treuve et deceu se voit estre :  
Doncq à l'abboy il donna à cognoistre  
Qu'il esleut mal : « Ha ! pauvre miserable,  
Ce crioit-il, ton chois n'est pas valable ;  
Tant as esté de ton bon sens loingtain,  
Que l'incertain as prins pour le certain. »*

*Nous cognoissons doncques, par celluy Chien  
Laissant le bien et s'arrestant à rien,  
Que nous devons sy saigement choisir  
Qu'au chois n'ayons ne mal ne desplaisir :  
Car nous voyons que ceulx là qui s'arrestent  
Aux biens d'aultruy, et sans fin les convoitent,  
Ce temps pendant perdent le leur entier :  
C'est le loïer d'ung qui faict tel mestier.*

*N'avoir affaire avec plus grand que soy.*

---

Avec ung grand ne t'associe,  
De le hanter ne te soucie :  
Sy tu veulx croire bon conseil,  
Ne te mettz qu'avec ton pareil.

---

DU LYON, DE LA BREBIS

ET AULTRES BESTES.

Fable V.

*Le fort Lyon, prince des aultres bestes,  
Par les forestz alloit faire ses questes ;  
La lourde Vache et la Brebis estoient  
Avecques luy, et ensemble questotent.  
Lors ont trouvé ung Cerf grand et cornu,  
Et de si prés l'ont chassé et tenu  
Qu'ilz l'ont occis. Quand ce vint à partir  
La venaison : « Je vous veulx advertir*

*(Dit le Lyon) qu'à moy qui suis seigneur,  
La part premiere (à cause de l'honneur)  
Doit estre à moy; et la seconde, pource  
Que plus que vous j'ay faict treslongue course;  
La tierce aussi, parce qu'en mon effort  
Par dessus vous je suis beaucoup plus fort.  
Qui pour la quarte après s'esforcera  
Incontinent mon ennemy sera.  
Tout est à moy, que chascun se pourchasse  
Sans riens pretendre à la presente chasse. »*

*Par telz moyens et alegations,  
Les puissans font maintes exactions  
Sur les petis, et par dol et malice  
Leur ostent tout contre droict et justice.*

*Rare est la foy, voire des plus puissantz,  
Vers les petis qui sont obeissantz.  
Si tu vis donc avec plus grand que toy,  
C'est ung grand bien s'il te garde sa foy.*

*Le bien perdu faict à l'ingrat.*

---

Il n'est rien plus mal employé  
Que de faire à l'ingrat du bien.  
Quiconques l'aura essayé  
Une aultre fois s'en garde bien.

---

DU LOUP ET DE LA GRUE.

Fable VI.

*Ung meschant Loup la Brebis devora,  
Mais en mangeant il se trouva fasché :  
Dans le gosier ung os luy demoura.  
Lors ne cessa tant qu'il fust arraché.  
Pour se guerir alla remede querre  
Vers les oyseaulx et bestes de la terre ;  
Guery ne l'ont, disantz que son torment  
Estoit loyer bien digne d'un gourmand.*

*Fables d'Esopé. 1.*

*Quiconques faict à aultruy quelque oultraige  
Contre raison, justice et équité,  
Il luy survient tousjours perte et dommaige :  
Deceu se void qui faict iniquité.*

*A une Grue il feit grande promesse  
De quelque don s'elle luy peult oster ;  
Lors son long col dedans sa gueulle adresse,  
Emporte l'os sans plus le tormenter,  
Et, cela faict, demande son salaire.  
Mais le faulx Loup, qui ne veult satisfaire,  
Luy dict : « Va-t'en, et si me remercie,  
Car, s'il m'eust pleu, je t'eusse osté la vie  
Tandis qu'estoit ton long col estendu  
En mon gosier. » Lors va dire la Grue :  
« Le bien qu'on faict à l'ingrat est perdu,  
Car pour bonté est maulvais'tié rendue. »*

*Ne rendre mal pour bien.*

---

Ne fais ainsi que la Couleuvre,  
Ne rendz le mal pour le bien fait :  
Sy on te fait quelque bon œuvre,  
Il doibt estre aussi satisfait.

---

DU RUSTICQUE ET DE LA COULEUVRE.

Fable VII.

*Ung laboureur et champestre rusticque,  
En temps d'hyver, dessus la neige froide,  
Trouva gisante en une voye oblique  
Une Couleuvre à demy morte et royde.  
Lors sa pitié il luy manifesta,  
Pour la chauffer en l'hostel la porta ;  
Mais, aussi tost que la chaleur sentit,  
Par la maison elle se transporta,*

*Et par siffler tout le lieu infecta  
Si malement qu'elle l'empuantit.*

*Le laboureur empoigne une coignée,  
Et court après la Couleuvre tortue,  
En la tensant l'a frappée et coignée;  
Mais peu s'en fault que ne le blesse ou tue.  
« Est-ce (dist-il) la mercy et la grace  
Que j'ay de toy? Prends tu bien telle audace  
De me tuer, et je t'ay donné vie? »*

*O le grand mal quand on tue ou menasse  
Celluy lequel tout son bien luy pourchasse!  
Cela procede et vient d'ingrate envie.*





*Ne faire chose indigne de soy.*

---

L'homme sot plain d'oultraige  
Au grant veult faire honte ;  
Mais vertueux couraige  
De tel fol ne tient compte.

---

DU SANGLIER ET DE L'ASNE.

Fable VIII.

*Ung Asne lourd, de mauvaise nature,  
Ung Porc sanglier moquoit et desprisoit,  
Pour l'irriter luy faisoit mainte injure,  
Et le Sanglier gravement luy disoit :  
« O paresseux, contre toy ne m'indigne.  
Tu es pourtant de griefve peine digne  
Pour ton mal faict et ta temerité ;  
Et toutesfois que je n'ay merité*

*Aulcune honte ou laide moquerie,  
Tu es assure de ma severité  
Pour ta paresse et grosse lourderie. »*

*Ainsy est il que, quand nous oyons dire  
Choses qui sont trop indignes de nous,  
Combien qu'ilz soient par moquerie ou ire,  
Il ne nous fault en prendre aucun courroux.  
Nous ne devons dire ou faire aucuns signes  
Qui soient de nous estranges et indignes.  
Ne faisons point deshonneur à nous mesmes  
Par faictz ou dictz, par passions extremes :  
Le deshonneur tombe sur le moqueur  
Qui y adjouste injures et blasphemes,  
Mais le prudent demeure le vainqueur.*



*En pauvreté seureté.*

---

Voluntiers la richesse  
Porte avec soy tristesse,  
Mais seure pauvreté  
Porte joyeuseté.

---

## DES DEUX RATZ.

## Fable IX.

*Ung Rat de ville eut volonté d'aller  
S'esbatre aux champs pour ung peu prendre l'aer ;  
Ung Rat des champs trouva dans une plaine  
Qui le semond, et puis chez soy le maine  
Et luy donna de sy peu qu'il avoit  
Petit banquet commé faire sçavoit.  
Le Rat de ville, en voyant l'ordonnance,  
Pauvreté blasme, et louë l'abondance,*

*Et, pour monstrier son bien et son estat,  
Dedans la ville il amena ce Rat.  
Quand ilz sont là, le riche Rat ordonne  
Ung beau banquet, et pour manger luy donne  
Pain, lard et chair. Mais, cependant, survint  
Dans le celier ung bouteiller qui vint  
Tirer du vin; lors s'allèrent cacher  
En laissant là leur viande et leur chair,  
En grande peur. Puis l'homme retourna.  
Le Rat de ville après ne sejourna;  
Mais de manger à l'autre fait envie.  
Dict l'invité : « Ma sobre et pauvre vie  
Est bien plus seure et stable que la tienne,  
Combien que bons repas elle contienne :  
Ce que je mange icy me semble fiel;  
Pauvres morceaulx aux champs me semblent miel »  
Sobre repas en seureté sans faincte  
Vault beaucoup mieulx que grand banquet en crainte.*

*Ne croire faulx conseil.*

---

Qui pour son prouffit seulement  
Conseille aultruy, il n'est à croire,  
Et qui le croit finalement  
Se trompe et dechet de sa gloire.

---

## DE L'AIGLE ET DE LA CORNEILLE.

## Fable X.

*Ung Aigle avoit prinse une huistre à l'escaille,  
Et ne pouoit la rompre ne casser  
Par son effort, mais la Corneille malle,  
Qui à tromper ne faisoit que penser,  
Dict : « Sy tu veulx ton escaille froisser,  
Volle bien hault, laisse la cheoir en terre,  
Il ne faudra jamais recommencer,  
Car en tumbant rompra sur ceste pierre. »*

*Fut dict, fut faict. L'Aigle prend sa vollée  
Tout au plus hault, puis laisse en terre basse  
L'huystre tumber; sy viste est devalée  
Contre le roch qu'en deulx elle se casse.  
Mais la Corneille incontinent amasse  
L'huystre qui est dehors de sa coquille,  
Par quoy de dueil quasi l'Aigle trespasse,  
En menassant la Corneille subtile.*

*Il ne fault pas croire sy de legier,  
N'adjouster foy à tout conseil qu'on donne;  
Sy par conseil tu veulx ton faict renger,  
Avant que faire, advise la personne  
Qui te conseille, et de ton cas ordonne :  
Car maintenant chascun conseille aultruy  
Sy fainctement que qui s'y habandone  
Void son dommaige en fin tumber sur luy.*

*Ne croire la louange des flatteurs.*

---

Flatteurs sont tousjours bien venus  
Vers ceulx qui ayment leur louange :  
Mais, quand la fortune se change,  
Ilz sont pour ennemys tenus.

---

DU REGNARD ET DU CORBEAU.

Fable XI.

*Ung noir Corbeau dessus ung arbre estoit  
Et en son bec ung fromaige portoit  
Qu'il avoit pris ; ung Regnard, d'aventure,  
Passoit par là qui cherchoit sa pasture,  
Et, en voyant le Corbeau et sa proye,  
La convoita, puis s'arreste en la voye,  
Et, en louant fainctement le Corbeau,  
Dict : « Mon amy, que ton plumaige est beau !*

*J'apperçoy bien à ceste heure que non  
Est vray le bruict et le commun renom :  
Car chascun dict que noir est ton plumaige,  
Mais il est blanc, voire blanc d'avantaige  
Que neige n'est, ne le laict, ne les cignes.  
J'en recognois bien maintenant les signes.  
Sy donc avec tes plumes tu avois  
Le chant plaisant et delectable voix,  
Certes, amy, je te jure ma foy  
Que tu serois sur tous oyseaulx le roy. »*

*Lors le Corbeau, esmeu de gloire vaine,  
Ouvre le bec, et de chanter prend peine,  
Et le fromaige alors chet promptement.  
Regnard le prend, et fuyt soubdainement.  
Le Corbeau crie en se voyant deceu :  
« Je suis trompé, je l'ay bien apperceu,  
Et cognois bien qu'on ne doit jamais croire  
A ung flateur qui donne vaine gloire. »*





*Acquisition d'amys.*

---

Il faict bon en jeunesse  
Acquerre des amys :  
Car, quand vient la vieillesse,  
En despris on est mis.

---

DU LYON, DU PORC, DU TAUREAU

ET DE L'ASNE.

## Fable XII.

*Ung Lyon en jeunesse estoit tant furieux  
Qu'il feit maintz ennemys ; mais, quand il devint vieulx,  
La peine il en receut, car la loy talion  
En la vieillesse cheut sur le pauvre Lyon.  
Ung Sanglier de sa dent luy dessira sa peau,  
De ses cornes aussi le frappa le Taureau,  
Et l'Asne, desirant le renom effacer  
De ce pauvre Lyon, le venoit offencer*

*En le frappant des piedz et luy disant injure,  
 Et le vieillard Lyon, en ceste peine dure,  
 Disoit en gemissant: « Tout mon temps est perdu,  
 Car le mal que j'ay faict m'est maintenant rendu.  
 Ceulx là à qui j'ay nuy quand j'estois jeune et fort  
 Me nuysent maintenant et desirent ma mort;  
 Ceulx à qui j'ay aidé pourchassent mon dommaige.  
 Las! j'ay esté bien fol quand ainsi en jeune aage  
 J'ay faict des ennemys. Plus fol je fus encores  
 D'avoir faict faulx amys qui me destruisent ores.*

*« Cela me monstre bien, et sy est en usaige,  
 Que quand fortune tourne à aultruy son visaige,  
 Ceulx qu'il a offencez s'en vengent bien après,  
 Et ses amys aussi ne s'en tiennent plus prés.  
 Ses amys ne sont pas, mais amys de sa table,  
 Amys de sa fortune alors qu'est favorable.  
 Autres amys fault faire au temps qu'on le peut bien,  
 Amys de tous les temps qui ne veullent que bien.»*



*Faire ce qui est decent à soy.*

---

Qui s'entremect de faire quelque chose  
En quoy il n'a geste ne bonne grace,  
Au rebours vient de tout ce qu'il propose,  
Et s'apperçoit deceu de son audace.

---

DE L'ASNE ET DU PETIT CHIEN.

Fable XIII.

*Ung petit Chien à son maistre faisoit  
Mil passetemps, gayetez et caresses ;  
Il le flatoit, le leschoit et baisoit,  
Saultoit, dansoit, faisoit cent gentillesses.  
L'Asne, voyant ces joyes et lyesses  
Et comme estoit celluy Chien bien traicté,  
Se plaignant de ses grandes paresse,  
Dict : « Je seray aultre que n'ay esté :*

*Car j'apperçoy et voy que pour flater  
Le petit Chien est toujours bien venu ;  
Devant mon maistre il ne faict que saulter,  
Japper, danser, dont il est cher tenu,  
Et moy je suis soubz le fais detenu,  
Tousjours batu en la ville et aux champs.  
Tant de fardeaulx mon doz a soustenu  
Que je me tien du nombre des meschantz. »*

*Adonc ung jour que son maistre arriva  
En son hostel, l'Asne, pour luy complaire,  
Sur ses deux piedz tout debout se leva,  
Et commença à saulter et à braire.*

*Lors le seigneur, le voyant ainsi faire,  
Commande et dict qu'il soit tresbien froté.  
Le labeur donc où nature est contraire  
Se treuve vain, et n'est à riens compté.*

*Les grandz ont affaire des moindres.*

---

Sy tu es grand, garde toy bien  
De faire au petit desplaisir,  
Pource que tu ne sçais combien  
Il te peult faire de plaisir.

---

DU LYON ET DU RAT.

Fable XIII.

*Ung Lyon las se reposoit en l'ombre  
Dessus ung pré, derriere luy estoient  
Ratz et Souriz, voire en assez grand nombre,  
Qui entour luy couroient et s'esbatoient.  
Lors le Lyon ataignit de sa pate  
Ung pauvre Rat, qui le prie et le flate  
Pour eschapper; le Lyon pardonneur,  
Voyant n'avoir à sa mort grand honneur,*

*Le laisse aller en pleine liberté.  
O quel grand bien et quel don d'excellence  
De voir pitié, courtoisie et clemence  
Aux cueurs des grandz, et rendre leur clarté!*

*Ung plaisir faict ne fut jamais perdu.  
Le Lyon fut dedans les liens pris :  
Là heurle et brait; le Rat s'y est rendu,  
Qui de l'oster d'illec a entrepris :  
Il vient aux laqs, et prend sy bon couraige  
Qu'il ronge aux dentz la corde et le cordaige,  
Et le Lyon s'en va franc et delivre;  
Lors dict le Rat : « Sy par moy tu peulx vivre  
Qui suis petit, c'est pour la recompense. »  
Car, si le grand au petit doulx se monstre,  
Le moindre aussi, pourveu qu'il s'y rencontre,  
Luy revaudra plus que l'aultre ne pense.*

*Honorer Dieu aussi bien en prospérité  
qu'en adversité.*

---

Qui en sa vie à Dieu ne fait honneur,  
Quand la mort vient ou quelque maladie,  
Dieu l'habandonne, et point n'y remédie.  
Pour bien ou mal fault louer tel seigneur.

---

DU MILAN MALADE.

Fable XV.

*Ung Milan estoit  
Au lict languissant  
Du mal qu'il portoit.  
Lors, en gemissant,  
Il dit à sa mere :  
« Affin d'avoir mieulx,  
En complaincte amere,  
Priez tous les dieux*

*Que j'aye santé  
Et convalescence ;  
Je suis mal traicté  
Et perdz pacience. »*  
Sa mere luy dict :  
« Le bien que tu veulx,  
Il t'est interdit,  
Avoir ne le peulx :  
Car quiconques faict  
Tort et violence  
Aux dieux est de faict  
Pugny de l'offence.  
« Tu as contemné  
Les dieux immortalz,  
Et contaminé  
Temples et autelz.  
Ne pense donc point  
Que Dieu soit propice  
A qui en ce point  
Faict peché et vice. »



*Croire bon conseil.*  

---

Plusieurs en leur fait n'ont advis,  
Et ne veullent ouyr ne croire  
D'aultruy le conseil et devis  
Par faulte de sens et memoire.

---

## DE L'ARONDELLE

ET AULTRES OYSEAULX.

## Fable XVI.

*Ung laboureur son lin semoit,  
Parquoy l'Arondelle blasmoit  
Les oyseaulx qui en leur presence  
Souffroient semer telle semence,  
Leur disant : « La graine mangeons  
Et du laboureur nous vengeons :  
Car vous devez tous bien cognoistre  
Que, quand ce lin viendra à croistre,*

*Il en fera laqs et fillez  
 Dont serons prins et exillez. »  
 Les aultres oyseaulx s'en moquerent,  
 Sote prophete l'appellerent.*

*Quand l'Arondelle veid croissant  
 Ce lin fleury et verdissant,  
 A ces oyseaulx dict de rechef :*  
*« Il vous viendra quelque meschef,  
 Prins serez et souffrirez pis  
 Sy vous n'arrachez ces espicz. »  
 Les aultres se mocquerent d'elle.*

*Depuis la petite Arondelle,  
 Quand vint à l'arriere saison,  
 Alla loger en la maison  
 Du laboureur ; après advint  
 Que, quand ce lin bien meur devint,  
 On en fait fillez, dont prins furent  
 Ces aultres oyseaulx, qui moururent  
 Par faulte de ne croire en rien  
 Celle qui les conseilloit bien.*

*Honorer le bon Prince.*

---

C'est un grand bien de vivre en liberté,  
C'est plus grand bien de vivre soubz un prince  
Qui saigement gouverne sa province  
Et ses subjectz en commune unité.

---

## DES GRENOILLES ET DE LEUR ROY.

## Fable XVII.

*En liberté les Grenoilles estoient,  
Mais de ce bien point ne se contentoient;  
A Jupiter demanderent un Roy,  
Dont il se rist voyant leur desarroy.  
Tant fut pressé par leurs haultaines voix  
Qu'il leur donna une tronche de bois  
Pour leur seigneur. Adoncques s'avancerent  
Et par honneur vers elle se baisserent;*

*Mais, en voyant ce Roy sans mouvement,  
Vers elles fut en grand contempnement.  
Puis de rechef prièrent leur changer  
Icelluy Roy à ung Roy estrangeur.  
Lors Jupiter une Cigoigne envoye  
Pour estre Roy; les Grenouilles en voye  
Mises se sont pour leur Roy honorer,  
Lequel les vint manger et devorer.  
Ce que voyans devers Jupiter crient,  
Et leur oster ce mauvais Roy le prient;  
Il ne les oyt, pource qu'ilz refuserent  
Leur premier Roy, et l'autre demanderent.*

*Ung peuple aussi fol et sedicieux,  
Qui n'est content d'ung Roy bien gracieux,  
Dieu luy envoye ung Roy qui le tourmente,  
Dont il se plainct et fault qu'il s'en repente :  
Blasme ce Roy et condampne ses faictz,  
Le premier loue et ses actes parfaictz.*



*Guerre et tyrannie.*

---

C'est grand pitié s'on ne peut éviter  
Guerre d'aultruy, ou prince tyrannique :  
Par armes l'ung veult tout suppediter,  
L'aultre destrüict le corps du bien publicque.

---

DES COLUMBES

ET DE L'ESPREVIER LEUR ROY.

Fable XVIII.

*Les Columbes avoient grand guerre  
Contre le Milan ravissant,  
Ayde et secours voullurent querre  
A ung aultre oyseau plus puissant.  
Pour leur roy l'Esprevier esleurent  
Affin qu'il les vouldist deffendre ;  
Mais, aussi tost que roy faict l'eurent,  
Se print à ravir et à prendre.*

*Non moins les tuoit ou mangeoit  
Que le Milan leur adversaire,  
En corps et biens les outrageoit  
Et leur estoit en tout contraire.*

*Le Roy, qui se devoit monstrier  
Loyal deffenseur et amy,  
Dés qu'il vint au royaulme entrer,  
Feit plus de maulx que l'ennemy.*

*Les Columbes, par repentance,  
Dirent : « Nous aymons mieulx souffrir  
La guerre que la violence  
Que nostre Roy nous vient offrir. »*

*Ainsi void on qu'en tous costez  
N'y a riens qui soit bien heureulx.  
Telles sont les calamitez  
Que seuffrent les hommes par eulx.*



*N'estre corrompu par aucun don.*

---

Qui se laisse corrompre  
Des dons de l'ennemy  
Est en danger de rompre  
La foy vers son amy.

---

DU LARRON ET DU CHIEN.

Fable XIX.

*Ung Larron vint pour desrober et prendre  
En ung logis, et, pour mieulx entreprendre  
Son larrecin,  
Il gecte ung pain au Chien de la maison.  
Gouster n'en veult non plus que de poison,  
Tant il est fin.  
« Ne pense pas, dict le Chien tresloyal,  
Qu'en la maison je seuffre faire mal :*

*Je cognois bien*

*Que par ce pain tu me veulx faire taire ;*

*Garder me veulx d'abayer et de braire,*

*Tu ne fais rien.*

« *Penserois tu pour ung petit present*

*Que tout le bien que je garde à present*

*Je laisse perdre?*

*Celluy qui faict telle desloyaulté,*

*On le devoit (et l'a bien meritê)*

*Brusler et ardre.*

*Tout serviteur ou homme qui a charge*

*Du bien d'aultruy n'en doit point estre large*

*A l'abandon.*

*Il est larron qui commect ung tel vice,*

*Et son seigneur destruiect en son service*

*Pour petit don. »*





*Promesse de faulx amy.*

---

La promesse bien souvent  
Est plus legiere que vent,  
Ou pour prouffict de celluy  
Qui le promet à aultruy.

---

## DE LA TRUYE ET DU LOUP

## Fable XX.

*Une Truye cochonnoit,  
Sy venoit  
Ung Loup qui en sa finesse  
Feit promesse  
A la Truye de l'ayder,  
Et garder  
Les Cochons à leur saillir  
Sans faillir.*

Lors luy respondit la Truye,  
Esbaye,  
Qu'el n'avoit de luy affaire  
Necessaire,  
Qu'il la vouloit decevoir  
Pour avoir  
Ses Cochonnetz tant petis  
Et gentilz.  
Et luy pleust sans plus parler  
S'en aller,  
Car trop mieulx en son absence  
Qu'en presence  
Ses petits cochonneroit,  
Et seroit  
En plus grande liberté,  
Seureté :  
Car ce fut pour son prouffit  
Ce qu'il fait.  
En faulx amy, quoy qu'il die,  
Ne te fie.

---

*De grand ventance peu de faict.*

---

Celluy qui trop se vante et loue,  
Et son faict ne vient à honneur,  
On s'en rit, on s'en moque et joue :  
C'est le loyer d'ung blasonneur.

---

DE L'ENFANTEMMENT DES MONTAIGNES

Fable XXI.

*Ung bruict courut jadis que les montaignes  
Enfans portoient,  
De quoy trembloient vallées et champaignes.  
Une s'enfla : hommes s'espouventoient,  
Et vindrent contre,  
De toutes partz l'environnant, guettoient.  
Ilz pensoient veoir d'elle sortir un monstre,  
Dont tous peris*

*Ilz s'estimoient, mais riens qui soit se monstre.*

*Or, à la fin sortit une Souris*

*Du creux d'icelle,*

*Dont ilz ont tous jecté plusieurs soubzriz.*

*Ainsi est il de gloire temporelle*

*Et d'ung vanteur :*

*Car tout son feu se mue en estincelle.*

*Ung qui se loue et se nomme vaincueur*

*Pour donner crainte,*

*Au grand besoing luy fault couraige et cueur.*

*Le mal aussi ne faict sy griefve attaincte*

*Que la peur faict,*

*Ainsi aulcuns ont peur pour une faincte*

*Du sot vanteur riens ne vient à effect*

*Par son beau dire,*

*Et le paoureux, aussi sot en son faict,*

*N'en faict que rire.*

*Amour faulse.*

---

Ceux sont loing de la verité  
Qui pensent que l'amour soit bonne,  
Quand l'amy à l'amy s'adonne  
Seulement pour l'utilité.

---

## DU VIEUX CHIEN ET DE SON MAISTRE

## Fable XXII.

*Quelque seigneur avoit ung Chien bien vieulx  
Qui fut jadis de tous chassant le mieulx ;  
Mais par vieillesse il fut tant afoibly  
Qu'il avoit mis toute chasse en oubly.*

*Ses piedz sont lentz et tardifz à la chasse,  
Et toutesfois son maistre le menasse ;  
Mais c'est en vain, le maistre a beau parler,  
Le pauvre Chien n'a puissance d'aller.*

*Ung jour aux champs laisse eschapper la beste,  
Parquoy luy fait son maistre grand moleste,  
Et le batit de parolle et de coups,  
Dont se complainct le Chien ainsi secoux,*

*En luy disant : « Seigneur, que penses tu?  
Je suis trop vieulx, je n'ay plus de vertu :  
Pardonne donc à ma pauvre vieillesse,  
Tu ne m'as pas ainsi faict en jeunesse.*

*« Las! je voy bien qu'à present suis destruiet;  
Rien ne te plaist s'il n'y a quelque fruict;  
Tu m'as aymé en jeunesse fertile,  
Et tu me hays en vieillesse inutile.*

*« Ton amour donc et son commencement  
Tu mis en moy pour ton avancement,  
Et, quand j'ay eu mon aage ainsi passé,  
Je suis de toy tresmal recompensé. »*

*Bon couraige contre la paour.*

---

Le bon et vertueux couraige  
Vault mieulx, quand ce vient au besoing,  
Que l'abilité du corsaige :  
Le bon cueur ayde prés et loing.

---

## DES LIEVRES PAOUREUX.

## Fable XXIII.

*Par les grandz ventz une forest ramée  
Faisoit tel bruict que les Lievres craintifz  
A s'enfuir furent promptz et hastifz ;  
Mais telle paour doit bien estre blasmée.*

*Lorsqu'ilz estoient en ce point fugitifz,  
Ung grant marest ou ung estang trouverent,  
Et, aussi tost qu'en ce lieu arriverent,  
De plus grand paour devindrent tous retifz.*

*Saillir en l'eau Grenouilles adviserent  
Pour crainte et paour qu'ilz leur avoient donné,  
Car elles ont la rive habandonné,  
Et au profond du palus se plongerent.*

*Ung Lievre lors qui n'est trop estonné  
Aux aultres dict en parlant hardiment :  
« Que craignons-nous? C'est craindre follement,  
Car nous avons couraige effeminé.*

*« Voyez-vous pas ces Grenouilles comment  
Ont peur de nous? Prenons stabilité :  
Noz corps sont promptz et pleins d'agilité;  
Couraige fort nous reste seulement. »*

*Il faut par tout couraige et fermeté,  
Vertu de force et humaine puissance  
A peu d'effect sans la ferme constance :  
C'est là où gist l'entiere seureté.*





*Obeissance aux parens.*

---

Honore ton pere et ta mere  
Sy tu veulx vivre longuement,  
Et fais leur bon commandement,  
Ou tu souffriras peine amere.

---

## DU LOUP ET DU CHEVREAU.

## Fable XXIII.

*Une Chevre alloit en pasture  
Pour y prendre sa nourriture ;  
Son Chevreau dans le tect enferme,  
Luy commandant de poinct en poinct  
Qu'à personne l'huys n'ouvre point,  
Et jusqu'à son retour fust ferme.*

*Le Loup, ayant ouy cela,*

*A la porte du tect alla,  
Faignant de la Chevre la voix :  
« Ouvrez, dict il, mon enfant doux,  
Je veulx entrer avecques vous :  
Car j'ai assez esté au bois.*

*Le Chevreau respond : « Non feray,  
La porte ne vous ouvriray,  
Car je voy bien par ung pertuys  
Que vous estes ung Loup meschant,  
Qui mon dommaige allez cherchant.  
Allez frapper à ung aultre huys. »*

*Ainsi le Chevreau se garda,  
Il feit ce qu'on luy commanda.  
Qui donc obeyt aux parens,  
Tout bien et tout honneur luy vient,  
Aulcun malheur ne luy survient.  
Telz exemples sont apparens.*

*Promesse par force ne se doit tenir.*

---

Force par force se repousse,  
Par le conseil ou par l'espée,  
Fraulde par la fraulde est trompée :  
Jamais trompeur n'a cueillit mousse.

---

DU CERF ET DE LA BREBIS.

Fable XXV.

*Ung jour le Cerf fait la Brebis venir  
Devant le Loup, et luy fait la demande  
D'ung muy de bled; elle n'a souvenir  
De le devoir; alors le Loup commande,  
Pour eviter les despens et l'amande,  
Qu'à certain jour elle payast la debte.  
De paour du Loup ceste Brebis s'endebte,  
S'oblige à force et promect à payer.*

*Le jour venu, le Cerf, sans delayer,  
D'avoir le bled de la Brebis s'efforce :  
Alors respond la pauvrete affligée  
Que par promesse elle n'est obligée,  
Pour ce qu'elle a esté faicte par force.*

*Selon le droict et toute loy civile,  
Quiconques faict par force une promesse  
Ne doit tenir, car elle est inutile  
Quand en ce point on le contraint et presse.  
Tout obligé de foy et lettre expresse  
N'a nul effect, s'il n'est en liberté.  
Celluy qui est en prison arresté,  
Ou est devant ung juge furieux,  
Il promet tout ce qu'on demande et mieulx,  
Et bien souvent le cas peult advenir  
Que, pour n'avoir quelque peine et dommaige,  
On promet bien à son desavantaige ;  
Mais le contract ne doit jamais tenir.*



*Ne se fier en celluy qui a desja esté  
ennemy.*

---

On ne se doit jamais fier  
A cil qui a rompu sa foy :  
Combien qu'il te vienne prier,  
De sa cautel'e garde-toy.

---

DU RUSTICQUE ET DU SERPENT.

Fable XXVI.

*Ung Serpent fut nourry chez un Rusticque,  
Qui cependant enrichit grandement ;  
Ung jour advint que furieusement  
A ce Serpent il se courrouce et picque.*

*Il le navra en sa fureur inique,  
Dont le Serpent fuyt soudainement ;  
Depuis vescu cet homme pauvrement,  
Quelque labour qu'il face ou qu'il trafique.*

*Et ceste perte il estime venir  
Pour avoir faict au Serpent telle injure ;  
Parquoy le prie après de revenir.*

*Le Serpent dict : « Mon amy, je te jure  
Qu'en ta maison tu ne me peulx tenir,  
Car je voy bien que tu serois parjure.*

*« Quant est du mal, dict le Serpent tressaige,  
Que tu m'as faict, je le veulx pardonner ;  
Mais je ne veulx avec toy retourner,  
Je n'ay sy lasche et debile couraige.*

*« Tu ne me peulx, après ton grand oultraige,  
Par ta promesse ou ta foy guerdonner ;  
Sy guerison je me puis bien donner,  
Le souvenir durera tout mon aage.*

*« Puis que tu m'as ja navré et blessé,  
Je ne veulx point adjouster foy aulcune,  
Car ton serment bien tost seroit froissé. »*

*Quand on remect toute hayne et rancune,  
C'est grand vertu d'ung vouloir bien dressé.  
Tel cueur vaillant n'est subject à fortune.*



*A trompeur trompeur et demy.*

---

Qui faict la tromperie  
Tromperie luy vient,  
Et en fin il convient  
Qu'on s'en mocque et s'en rie.

---

DU REGNARD ET DE LA CIGOIGNE.

Fable XXVII.

*Le fin Regnard convia de souper  
Une Cigoigne, et, pour mieulx la tromper,  
Sur ung tranchoir luy mist de la bouillie.  
De son long bec ne la pouvoit happer,  
Mais luy, qui n'a en finesse son per,  
En la lechant sa pance en a remplie.  
Lors s'en alla la Cigoigne abusée,  
Et pense d'estre aultre fois plus rusée,*

*Et s'elle peult luy rendre la pareille :  
Car jeu pour jeu, finesse pour finesse,  
N'est à blasmer quand au pareil s'adresse.  
De le tromper adoncques s'appareille.*

*Ung temps après, la Cigoigne invita  
Celluy Regnard, vers lequel s'aquita  
En luy jouant ung beau tour de maistrise.  
De verre cler la fiolle apresta,  
Et le manger dedans luy presenta,  
Mais il n'y a ne dent ne langue mise :  
Tant seulement la leche par dehors,  
Sans que viande entrer puisse en son corps ;  
Il la void bien et meurt de faim auprès,  
Et la Cigoigne en prend à sa plaisance.  
Ung deceveur doit noter bien exprés  
Qu'il est en fin deceu par decevance.*



*Beaulté et peu de sens.*  

---

Beaulté de corps est agreable.  
Mais beaucoup plus est amyable  
La beaulté d'esprit et bon sens,  
Qui nous reigle par faictz decentz.

---

## DU LOUP ET DE LA TESTE.

## Fable XXVIII.

*Ung Loup chez un tailleur d'ymages  
Trouva, entre maintz personaiges  
Une teste d'homme bien faicte,  
Et par l'art de l'ouvrier parfaicte.  
Il n'en veid jamais de pareille,  
Il la regarde et s'esmerveille,  
Il la remue et touche aussi ;  
Puis après il va dire ainsi :*

*« O belle teste en artifice,  
Je recognois en toy un vice :  
Tu as de beaulté grand largesse,  
Mais tu n'as ne sens ne saigesse. »*

*La grande beaulté d'humain corps,  
Qui se demonstre par dehors,  
N'est à louer sy avec elle  
N'est science spirituelle.*

*Sy de beaulté sommes douez,  
Nous n'en devons estre louez,  
Sinon qu'avec telle beaulté  
Feussent joinctz prudence et bonté.*

*Car le fol, quelque beau qu'il soit,  
De s'en priser il se deçoit ;  
La folie imprudente et vaine  
Est cause qu'on le tient en hayne.*

*Ne se glorifier du bien d'autrui.*

---

Ne te vueille glorifier  
Des biens d'autrui que tu detiens ;  
Garde toy bien de t'y fier,  
Rends-les, car ilz ne sont pas tiens.

---

DU GEAY ET DES PAONS.

Fable XXIX.

*Des plumes d'ung Paon s'acoustra  
Le Geay pour estre bien venu ;  
Glorieux et fier se monstra  
Affin qu'il fût plus cher tenu.  
Se voyant ainsi parvenu,  
Les aultres Geays il lascia là,  
Et avec les Paons s'en alla,  
Qui, voyans sa trop grand audace,*

*Le despouillerent en la place  
Des plumes qu'il portoit sur luy,  
Et le batirent en disant :  
« Telle peine est deue à celluy  
Qui d'aultruy bien se va prisant. »*

*Qui se cognoist il ne s'estime  
Pour les biens qu'il a empruntez,  
La honte qu'il a le reprime  
Et captive ses voluntez ;  
Mais qui ensuyt ses libertes  
Sans prudence et discret conseil,  
Et se faict aux plus grands pareil,  
Par son orgueil souvent advient  
Que pauvre et souffreteux devient :  
Car la raison ne permect point  
Que qui plus hault qu'il ne doit monte  
Soit long temps vivant en ce poinct  
Sans qu'il reconnoisse sa honte.*



*Labeur utile meilleur que repos.*

---

Qui vit chez soy des biens de gaing honneste  
Sans appeter tiltre d'auctorité,  
Il est en grande et ferme seureté,  
Plus que celluy qui haultz honneurs aqueste.

---

DE LA MOUCHE ET DE LA FORMIS.

Fable XXX.

*La Mouche, en prenant son esbat,  
Eut à la Formis ung debat :  
Plus qu'elle noble se disoit,  
Comme vile la desprisoit,  
Disant : « Tu marches sur la terre,  
Et je volle en l'aer par grand erre.  
Tu habites en la caverne,  
Avec les Roys je me gouverne.*

*Fables d'Esopé. 1.*

*Tu mange bled, avoyne et orge,  
Et je me pais à pleine gorge  
De viandes delicieuses.  
Les belles filles gracieuses  
Je baise aussi en mon repos. »*

*La Formis, rompant son propos,  
Luy dict : « Je ne suis point villaine ;  
Sy je gaigne ma vie en peine,  
Il me suffit, je suis contente ;  
Je suis stable, tu es vagante ;  
Je mange mes grains en grand paix,  
« Et du reste tu te repais.  
L'homme prend exemple sur moy,  
Mais chascun te chasse de soy ;  
L'hyver tu mourras de froidure  
Ou de faulte de nourriture.  
Sur moy donc ne te glorifie :  
Car celluy est fol qui se fie  
En son cuyder, et vivre pense  
Sans peine, labeur et science. »*



*Ne se comparer à plus grand que soy.*

---

Tout homme qui s'exaltera  
En fin humilié sera,  
Mais celluy sera exalté  
Qui vivra en humilité.

---

DE LA GRENOILLE ET DU BŒUF.

Fable XXXI.

*Lez ung estang quelque Bœuf cheminoit,  
Et la Grenoille en ce lieu se tenoit,  
Laquelle veid du Bœuf la grandeur haulte.  
Lors par orgueil s'enfle, se monstre, et saulte  
Contre le Bœuf qui vers elle venoit.*

*Elle vouloit à luy s'esquiperer,  
Et comme grande et forte preparer.  
Son filz luy dict ainsi que bien appris :*

« Mere, sachez que n'estes riens au pris  
De ce grand Bœuf, pour vous y comparer. »  
Ce nonobstant la Grenoille s'enfla  
Et d'ung despit contre le Bœuf soufla.  
Son filz luy dict : « Mere, vous creverez,  
Et de ce Bœuf victrice ne serez. »  
Mais à ce mot de plus en plus ronfla.

Par fier desdaing et ire, qui surmonte  
Le jugement et aveugle la honte,  
Enfla son ventre, et sur piedz se leva;  
Mais tout soubdain par le meilleu creva.  
A ce moyen fut bien loing de son compte.

On void cela bien souvent advenir  
Que le petit qui se veult maintenir  
Comme les grands, toute honte et dommaige  
Tumbe sur luy à son desavantaige,  
Et à bon droict meschef luy peult venir.



*Contre simulation.*

---

Celluy qui se monstre ennemy  
De cueur, sans simuler et faindre,  
N'est tant à eviter et craindre  
Que celluy qui est faulx amy.

---

## DU LYON ET DU CHEVAL.

## Fable XXXII.

*Dedans ung pré le Lyon rencontra  
Ung beau Cheval qu'il vouloit devorer ;  
En medecin par faincte s'acoustra,  
Prompt et sçavant en tel art se monstra,  
Puis le salue affin de l'atirer,  
Disant : « Amy, je te veulx desirer  
Joye et santé au grand mal qui t'opresse ;  
J'ay le sçavoir et cognoissance expresse*

*Contre tous maulx en donnant guerison. »  
Lors le Cheval, qui cogneut la finesse,  
A telle fraulde une aultre fraulde dresse  
Pour se garder, et le met à raison.*

*« Je suis joyeux, respondit le Cheval,  
Qu'estes venu maintenant sy apoint ;  
J'ay une espine au pied qui me faict mal,  
Qui s'y est mise en passant par ce val.  
Puis que sçavez tel art de point en point,  
Ostez-la-moy et ne me blessez point. »  
Lors il leva la jambe de derriere,  
Et au Lyon donne ung coup de carriere  
Parmy le front tandis qu'il regardoit,  
Lequel, voyant sy subtile maniere,  
Dict : « C'est raison que deshonneur aquiere  
Qui entreprend plus oultre qu'il ne doit. »*

*N'estre orgueilleux pour prosperité.*

---

Plusieurs sont de cueur eslevez  
En orgueil, et cherchent leur gloire,  
Par la faulte d'estre esprouvez  
Et n'avoir d'eulx mesmes memoire.

---

DU CHEVAL ET DE L'ASNE.

Fable XXXIII.

*Bien acoustré de frein, de selle et bride,  
Ung beau Cheval marchoit sans quelque guide,  
En hanissant par fierté de couraige.  
Sy rencontra d'aventure au passaige  
Soubz un grand fais ung pauvre Asne basté  
Qui ne s'est point pour le Cheval hasté  
De faire voye, et le Cheval, par ire,  
En escumant luy commença à dire :*

« Asne meschant et vilain, comment est-ce  
 Qu'encontre moy prens chemin et adresse?  
 O paresseux, ne sçais-tu point l'honneur  
 Qu'il convient faire à ton maistre et seigneur?  
 Recule toy lors que je passeray,  
 Ou par vengeance aux piedz te fouleray. »  
 L'Asne obeit. Or, après il advint  
 Que le Cheval vieulx et foible devint;  
 Ses aornemens son maistre luy osta  
 Et au charroy des champs le deputa;  
 Et le voyant l'Asne ainsi mis au bas,  
 Et qu'il portoit pour selle d'or ung bastz,  
 Menant aux champs le fiens et l'ordure,  
 Luy dict : « Amy, d'où vient cest aventure?  
 Où est ta selle? où est ton frein doré,  
 Et ton harnois richement décoré?  
 « Ainsi, amy, à l'orgueilleux advient,  
 Qui en la fin pauvre et meschant devient  
 Et est moqué, contemné et repris  
 De ceulx qu'il a jadis mis en despris. »

*Salaire de desloyauté.*

---

Celluy qui en prospérité  
Participe avecques les siens  
Doit aussi, après tant de biens,  
Avoir part à l'adversité.

---

## DES OYSEAULX ET DES BESTES.

## Fable XXXIV.

*Les oyseaulx livrerent bataille  
D'estoc et de taille  
Aux bestes qui sont sur la terre.  
Chascun a de vaincre esperance  
Et assurance :  
Aussi chascun des deux craint guerre.*

*La Chauve-Souris, non experte,  
Craignant que perte*

*Vint aux oyseaulx, les delaisa ;  
 Aux bestes elle s'alla rendre,  
     Leur party prendre :  
 Ainsi sa loyaulté froissa.*

*L'Aigle avec les oyseaulx vollans  
     Tous bataillans  
 Eurent sur les bestes victoire,  
 Dont il s'ensuyvit en fin brefve  
     La paix et trefve  
 En tout pays et territoire.*

*La Chauve-Souris, par son faict  
     Et grand meffaict,  
 Pource que son peché luy nuict,  
 Ne fut en ceste paix comprinse,  
     Mais fort reprinse.  
 Depuis ne volla que de nuict.*



*Le loyer d'envye.*

---

La vie envieuse  
Est pernicieuse  
A son propre autheur  
D'envie inventeur.

---

## DU LOUP ET DU REGNARD.

## Fable XXXV.

*En son terrier jadis ung Loup estoit  
Gras et refaict, plein de biens et de proye,  
Et le Regnard, qui telz biens appetoit,  
Ainsi qu'ung jour ce Loup il visitoit,  
Luy demanda pourquoy n'estoit en voye,  
Pourquoy aussi menoit vie si coye.  
Le Loup, voyant qu'il est de ce repos  
Sy envieux, dict qu'il est mal dispos.*

*Ce fin Regnard, voyant qu'il ne peult faire  
Finesse au Loup, s'en va vers ung pasteur  
Auquel il dict : « Tu peulx ores deffaire,  
Tuer, meurdrir le Loup ton adversaire.*

*« Vien t'en venger, je suis ton conducteur ;  
Vela le lieu, je ne suis point menteur. »  
Le pasteur entre, et tout de prime face  
Il rend le Loup roide mort en la place.*

*Joye de mal n'a pas longue durée.  
Quand Regnard eut les biens du Loup mangé,  
En s'en allant en malice asseurée,  
Des Chiens chassans sur sa chair dessirée,  
Et son peché fut lors sur luy vengé :  
Se voyant donc jusqu'à mort outragé,  
Dict : « J'ay failly, ainsi puny dois estre.  
Tousjours peché tumbre dessus son maistre. »*



*Folle oppinion.*

---

Les choses qui sont à fuyr  
Voluntiers nous les appetons,  
Et bien souvent nous regretons  
Ce qui est bon pour en jouyr.

---

DU CERF

QUI SE VEID EN LA FONTAINE

Fable XXXVI.

*En la claire fontaine  
Un Cerf se regardoit,  
Et la grandeur haultaine  
Des cornes estandoit.  
Ses cornes donc pris  
Pour leur force et haultesse,  
Ses jambes despris  
Pour leur seiche maigresse.*

*En ce fol jugement,  
Le veneur vient bien viste ;  
Plus que vent vehement,  
Le Cerf se met en fuite.*

*Les Chiens le vont suyvant,  
Mais, comme d'aventure  
Le Cerf se mist avant  
En la forest obscure,*

*Ses cornes se meslerent  
Ès branches de ce bois,  
En ce lieu l'arresterent  
Suivy de tant d'aboys.*

*Ses jambes loue alors,  
Et ses cornes desprise,  
Qui ont faict que son corps  
Soit de ces chiens la prise.*

*Ainsi, où nous pensons  
Avoir felicité,  
Par contraires façons  
Trouvons adversité.*

*Ne prendre noise à plus fort que soy.*

---

Regarde bien deux fois comment  
Tu commenceras quelque chose ;  
Qui pour aultruy nuyre s'expose  
Il reçoit en fin son payement.

---

DU SERPENT ET DE LA LIME.

Fable XXXVII.

*Ung Serpent de toute force  
Sy s'efforce  
Pour une Lime ronger ;  
A l'entour sa queue a torse,  
Se renforce,  
Et la cuide en fin manger.  
« Cuides-tu rompre et changer,  
Abreger*

*Mon dur fer? ce dist la Lime.*

*L'acier qui se faict forger*

*Trop legier*

*Contre mon pouoir j'estime.*

*Que fais-tu, meschante beste?*

*Dentz et teste*

*Rompras ains que me grever.*

*Qui blesser aultruy s'apreste*

*Et s'arreste*

*Il void sa force achever.*

*Avant donc que d'estriver,*

*N'eslever,*

*Regarde à qui tu prens guerre,*

*Et vueille noyse eschever,*

*Ou priver*

*Te verras d'honneur aquerre. »*

*Se deffier des ennemys.*

---

Sy tu fais paix à l'adversaire,  
Ta prudence ne soit trompée ;  
Ne luy baille pas ton espée,  
Elle t'est tousjours necessaire.

---

## DES LOUPS ET DES BREBIS.

## Fable XXXVIII.

*Les Loups ont eu de toute antiquité  
Guerre aux Brebis et bataille mortelle :  
Fondée estoit sur faulse iniquité ;  
Mais les Brebis, pour garder leur querelle,  
Prindrent des Chiens, et dessoubz leur tutelle  
Et saulvegarde elles se sont rengées  
Pour estre mieulx des mechantz Loups vengées,  
Qui, ce voyantz, feirent guerre mortelle.*

*A ces Brebis ilz feirent paix fourrée,  
Leurs Louveteaux baillerent pour hostaige,  
Et les Brebis, par fiance assurée,  
Baillent aux Loups à leur desavantaige  
Leurs tresbons Chiens ; mais ce fut leur dommaige :  
Car peu après la guerre releverent ;  
Les Louveteaux aussi fort les greverent  
Quand parvenus ilz furent en grand aage.*

*Les Brebis donc, de leurs chiens dessaisies,  
Eurent l'assault de ces Loups tant meschantz ;  
Furent par eulx les plus grasses choisies,  
Quand les trouvoient en l'estable ou aux champs.*

*Ceulx donc qui vont la treve ou paix cherchantz  
A l'ennemy ne baillent leur deffence :  
Car par après seuffrent plus griefve offence,  
Et sont batus de leurs glaives trenchantz.*

*Estre cause de son mal.*  

---

Qui se met en subjection  
D'aultruy en luy faisant service,  
Souvent pour ung tel benefice  
Il reçoit sa destruction.

---

## DE LA FOREST ET DU RUSTICQUE.

## Fable XXXIX.

*Jadis ung homme de villaige  
Avoit une bonne coignée,  
Et, pour la faire à son usaige  
Et luy bailler une poignée,  
En une Forest s'en alla,  
Et aux arbres d'illec parla,  
En leur demandant quelque branche  
Pour faire à sa coignée ung manche,  
Ce qui luy fut bien tost permis.*

*Mais, quand elle fut emmanchée,  
La Forest par terre il a mis  
Toute coupée et detrachée.  
La Forest, sentant ceste attaincte  
Et que ce mal souffroit par elle,  
Feit piteusement sa complaincte  
Contre malice sy cruelle.*

*A faire plaisir maintz s'apprestent,  
Et de leur bien à aultruy prestant,  
Dont ilz sont mal recompensez  
Et en la fin tresoffencez.  
Il advient maintesfoys aussi  
Qu'ung homme sot ou ung testu  
Baille à son ennemy ainsi  
Le baston dont il est batu.*



*Amytié et société humaine.*

---

Comme il y a société  
Entre le ventre, piedz et mains,  
Ainsi sans contrariété  
Doit estre entre tous les humains.

---

## DES MEMBRES ET DU VENTRE.

## Fable XL.

*Ung jour s'esmeut à tort et par excés  
Ung grand debat et dangereux procès  
Des piedz et mains à l'encontre du ventre,  
Luy reprochantz que dedans son sac entre  
Tout leur labeur, voire du bien autant  
Qu'ilz en gaignoient, et n'estoit point content,  
Dont à la fin se voulurent distraire  
De luy bailler le vivre necessaire.*

*Le ventre crie et demande à manger,  
Les piedz et mains ne s'y veullent renger :  
Par la faim donc qu'il avoit endurée  
N'estoit possible avoir plus de durée ;  
Son sang, ses nerfz, s'en vont affoiblissans,  
Et quant et luy les membres perissans.  
Lors les deux mains, lasses de tant souffrir,  
Boire et manger luy voullurent offrir,  
Mais c'est trop tard : car en brief il fina,  
Et quant et quant les membres ruyna.*

*Tout ainsi donc qu'ung membre a son recours  
A l'aultre membre en demandant secours,  
Par mutuelle et tresbonne amytié,  
Devons avoir l'ung de l'aultre pitié.*



*Contre richesse superflue.*

---

Superfluité  
Doit estre tranchée ;  
Richesse cachée  
Produit pauvreté.

---

## DU SINGE ET DU REGNARD.

## Fable XLI.

*Le Singe, ingenieuse beste,  
Feit au Regnard une requeste  
De luy donner par amytié  
De sa queue une grand moytié,  
Pour servir à couvrir ses fesses.  
Le Regnard, tout plein de finesses,  
De ce faire fut refusant,  
Et s'excusa en luy disant*

*Que sa queue ne luy nuysoit  
Comme le Singe luy disoit,  
Et, combien qu'elle feust crotée,  
Ne seroit point par luy ostée.*

*Plusieurs sont au Regnard semblables  
Qui ne sont pas plus amyables,  
Et ce qu'ilz ont plus d'abundant,  
Le refusent au demandant,  
Par ung desir d'amour extreme  
Qui ne veult du bien qu'à soymesme,  
En laissant perir et gaster  
Ce qu'à aultruy peult proufiter.*



*Fortune rejette les craintifz.*


---

Le trop couard, craintif, desesperé,  
De son salut n'est jamais assuré,  
Soit chez aultruy ou qu'il soit chez le sien ;  
Eschappé n'est qui trayne son lien.

---

## DU CERF ET DES BŒUFZ

## Fable XLII.

*Ung Cerf fuyoit devant les Chiens courantz ;  
Pour se saulver se mist en une estable.  
Leans estoient plusieurs Bœufz demourantz :  
Sy leur requiert qu'on luy soit favorable,  
Et qu'on permette en ce lieu secourable  
De se musser. L'ung des Bœufz luy va dire :  
« Tu n'es pas bien, il n'est pas de lieu pire  
Que cestuy-cy pour y trouver mercy :*

*Car, sy tu es trouvé caché icy,  
Tu souffriras la mortelle poincture. »  
Le Cerf fuytif, de crainte tout transy,  
Y demoura, print le hazard aussi  
De vie ou mort pour derniere adventure.*

*Le serviteur, pour appaiser la faim  
De tous ces Bœufz, leur vint donner repas.  
Le Cerf estoit caché dedans le fein  
Sy tresavant qu'il ne le trouva pas ;  
Le maistre aussi vint après pas à pas.  
Lequel, ainsi que dans le fein cherchoit,  
Trouva le Cerf qui dessoubz se cachoit.  
Là il fut pris et occis tout à l'heure.*

*Ung malheureux en vain cherche et labeure  
Pour se saulver, il est en la fin pris ;  
Mais c'est par luy qui ne tient voye seure,  
Et n'y a lieu qui le cache ou assure,  
Puis que fortune a sur luy entrepris.*

---

*Dieu ne peult estre deceu.*

---

A l'heure que nous pechons,  
Des hommes nous nous cachons ;  
Mais, tant soit secret le lieu,  
N'y a rien caché à Dieu.

---

DES DEUX ADOLESCENS.

Fable XLIII.

*Deux jeunes filz feirent semblant  
De marchander quelque viande ;  
L'ung, assuré et non tremblant,  
Ce pendant que l'aulture marchande,  
Desrobe une piece de chair,  
Et à son compaignon la livre,  
Soubz son manteau luy faict cacher  
Affin qu'après en puissent vivre.*

*Le cuisinier la demandant,  
Tous deux ignorent sur ce pas ;  
Le larron fut lors respondant  
En disant qu'il ne l'avoit pas,  
Le receleur en s'excusant  
Luy dict qu'il ne l'avoit pas prise.  
Ainsi vont cest homme abusant  
Sans trouver dessus eulx reprise.*

*Le cuisinier, voyant la faincte  
Et qu'il ne la pouoit ravoit,  
« J'adresse (dict-il) ma complainte  
A celluy qui peult tout sçavoir :  
Le larron m'est ores caché,  
Mais Dieu, qui void et prés et loing,  
Cognoist assez vostre peché,  
Et en est le juge et tesmoing. »*



*Estre saige à ses despens.*

---

Ung homme qui a faict l'espreuve  
Et la certaine experience,  
Croyez que plus saige il se treuve  
Et plus subtil en sa science.

---

## DU CHIEN ET DU BOUCHER.

## Fable XLIIII.

*Ung Chien gourmand de l'estal d'ung boucher  
Sy emporta une piece de chair,  
Puis il se print à fuyr et marcher  
En course experte;  
Et le boucher, marry de ceste perte,  
Et que de luy ne sera recouverte,  
Crie après luy en voix claire et apperte :  
« O larron Chien*

*(Dict-il), tu prens et emportes mon bien;  
Une aultre fois me garderay sy bien  
Et saigement que n'emporteras rien.*

*Soubdainement*

*T'en es fuy sans craindre aulcunement  
Punition, bature et frappement,  
Comme il t'est deu à droict et justement,*

*Mais je seray*

*Plus diligent, car je te guetteray,  
Et sy tu viens de toy me garderay,  
Ung plus grand soing dessus mon faict j'auray. »*

*Perte et dommaige*

*Enseigne l'homme et le faict estre saige,  
Aprés qu'il a esté prins au passaige,  
Au moins s'il a de raison quelque usaige :  
Car imprudent et fol celluy seroit  
Qui plusieurs fois tromper se laisseroit.*

*Contre les faux tesmoins.*

---

Le commandement de la loy  
Condamne tout faux tesmoignaige :  
En faux tesmoing n'a point de foy,  
Garde-toy de luy comme saige.

---

## DU CHIEN ET DE LA BREBIS.

## Fable XLV.

*En plein jugement,  
Frauduleusement  
Le Chien fait demande  
De pain et viande  
A la Brebis douce,  
Qui trop se courrouce  
Comme non contente  
De debte innocente,*

*Et respond au Chien  
Que ne luy doibt rien.  
Le Chien envieux,  
Tresmalicieux,  
Amaine à leur tour  
Le Loup, le Vaultour,  
Le Milan aussi,  
Qui ont dict ainsi,  
Par foy tesmoignaige,  
Qu'elle doit et gaige  
Le pain demandé.  
Alors commandé  
Luy fut de payer  
Sans plus delayer.  
Donc, ainsi jugée,  
Du Chien fut mangée :  
Car le pain n'avoit  
Que payer devoit.  
Par tel faulx rapport  
On luy feit ce tort.*

*S'accompagner des bons.*

---

Avec le saint saint tu seras,  
Mais avecques l'homme pervers  
Ta bonté tu pervertiras,  
Car ilz font actes tous divers.

---

## DE L'AIGNEAU ET DU LOUP.

## Fable XLVI.

*Le Loup rencontra ung Chevreau  
Comme il alloit cherchant sa proye ;  
Avec luy estoit ung Aigneau  
Auquel dict en parolle coye :  
« Pourquoi t'es-tu mis en la voye  
Avec ce villain bouc puant,  
Qui te meine comme ung truant ?  
Laisse-le là, il est trop laid,*

*Fables d'Esop. 1.*

*Et t'en viens succer le bon laict  
De ta mere qui là t'atend. »  
Lors luy monstra ung lieu latent  
De bois obscur, en esperance  
Qu'à l'y mener il fera tant  
Que de luy remplira sa pance.*

*L'Aigneau, qui ce grand Loup regarde,  
Luy dict : « Ma mere m'a commis  
A ce Chevreau qui m'a en garde  
Encontre tous mes ennemys :  
Tu t'es en vain en peine mis  
Pour m'emmener, il vault trop mieulx  
Suyvre ce Chevreau gracieulx,  
De qui n'auray aulcun dommaige,  
Que toy qui es tout plein d'oultraige :  
Car avec les bons on est bien,  
Mais avec les malings couraiges  
On ne peut prouffiter de rien. »*

*Mutation d'estat ne peult muer les mœurs.*

---

A grand peine sçauroit-on faire  
D'ung Chahuan ung Esprevier,  
Et qui se pense contrefaire  
Ne peult à son blasme obvier.

---

DE LA CHATE MUÉE EN FEMME.

Fable XLVII.

*Ung jouvenceau, trop fol et mal apris,  
Fut de l'amour d'une Chate surpris  
Qu'il nourrissoit, voire sy ardemment  
Qu'il supplia affectueusement  
Venus affin qu'elle muast icelle  
Chate amoureuse en tresbelle pucelle.  
Venus, voulant plaire au vouloir infame  
Du jouvenceau, lors transmua en femme*

*La beste mue, et la fait acomplie  
Au faict d'aymer, et de beaulté remplie.  
Le jeune amant adonc se resjouyst,  
Et de la dame à son aise jouyst;  
Mais il advint que, pour sçavoir si elle  
Estoit de mœurs femme bien naturelle,  
Venus laissa passer une Souris  
Par devant elle. O qu'il y eut de ris!  
Icelle femme, aussy tost qu'elle veid  
Ceste Souris, elle la poursuyvit  
En oubliant sa beaulté corporelle,  
Et ensuyvant sa vertu naturelle.  
Doncques Venus, de cela despitée,  
Sa forme humaine alors luy a ostée.  
Ainsi aulcuns, qui font mutation  
De leur estat, sont en complexion  
Sy depravez que de tout bien s'estrangent,  
Et leur malice en bonté point ne changent.*





*Ayder l'ung à l'aultre.*  

---

Charité ne quiert point le sien,  
Mais tant seulement luy suffit  
De faire à aultruy quelque bien,  
Tant peu luy chault de son prouffit.

---

## DE L'ASNE ET DU CHEVAL.

## Fable XLVIII.

*Ung villageois menoit en une foire  
L'Asne basté de son fés trop chargé,  
Et ung Cheval plein d'orgueil et de gloire,  
Lequel estoit de tout pois deschargé.  
L'Asne, trop las de sa charge pesante,  
Prie au Cheval que secours luy presente,  
Ou qu'il fauldra que soubz le fardeau meure ;  
Mais le Cheval ayde et secours luy nie.*

*L'Asne mourant soubz la charge demeure  
Faulxte d'avoir meilleure compaignie.*

*Le villageois, voyant l'Asne abbatu,  
Prend le fardeau, le met sur le Cheval;  
Avec cela il fut tresbien batu  
Et à bon droict il receut double mal.*

*« Helas! (dict-il) moy, pauvre miserable,  
Qui n'ay esté à l'Asne secourable,  
Le mal que j'ay je l'ay bien merité. »*

*Quiconques veult à aultre avoir recours,  
Quand il le void en la necessité,  
Du bon du cueur luy doit donner secours.*



*Hanter gens de bien.*

---

Les meschans et les vagabons  
Gastent cestuy-là qui les hante,  
Mais qui converse avec les bons  
Ne peult mener vie meschante.

---

## DU FOULON ET DU CHARBONNIER.

## Fable XLIX.

*Ung Charbonnier maintesfois invita  
Quelque Foulon pour demourer ensemble ;  
Mais le Foulon par response evita  
Ung tel logis qui propre ne luy semble :  
« Car (disoit-il) ton mestier ne ressemble  
En rien au mien, on le void par effect,  
Et aurois peur que ce que j'aurois faict  
Beau, nect et blanc, après l'avoir mouillé*

*Par ton charbon qui la blancheur deffaict,  
Ne fust bien tost tout gasté et souillé. »*

*Les gens de bien nous devons honorer  
Et les hanter en tout temps et saison ;  
Avec meschantz ne devons demourer,  
Car deshonneur habite en leur maison.  
Fuyons donc ceulx qui n'usent de raison,  
Leur compaignie est pire que la peste ;  
Suyvez des bons la compaignie honneste,  
Vostre vertu tousjours s'esclaircira ;  
Sy vous suyvez personne deshonneste,  
Vostre renom tant plus s'obscurcira.*

*Qui trompe aultruy il se deçoit.*

---

Qui tasche à aultruy decevoir  
Soit par fraulde ou par menterie,  
On le void en fin recevoir  
Le loyer de sa tromperie.

---

DE L'OISELEUR ET DU SERPENT.

Fable L.

*Ung Oyseleur ung jour alloit  
Chasser oyseaux à la pipée;  
Il veid ung Coulom qui volloit  
Dont il pensoit faire grippée.*

*Le Coulom sur l'arbre se perche,  
L'Oiselleur y va ses rethz tendre,  
Qui les pointz et les moyens cherche  
Comme il pourra le Coulom prendre.*

*Ainsi qu'il estoit d'aventure,  
En aguet, ung serpent caché  
Luy fait au pied griefve poincture,  
Car il avoit sur luy marché.*

*« O miserable que je suis!  
(Dict l'Oyselleur) lors que je pense  
Surprendre auliruy, las! je ne puis,  
Car ung aultre me faict offense.*

*« J'avois à mon cas bien pourveu  
Pour prendre l'Oyseau en ma rethz,  
Mais j'ay esté à l'impourveu  
Detenu et mis en arrestz. »*

*Homme qui veult homme tromper,  
Et faict à aultruy une fosse,  
On le void en fin atrapper  
Et tumber en ruyne grosse.*

*Le conseil merite la peine du fait.*

---

Le conseil donné de malfaire  
N'a moindre peine mérité  
Que le malfaict de l'adversaire,  
Car ilz sont d'une qualité.

---

DE LA TROMPETTE DE GUERRE.

Fable LI.

*Ung qui sonnoit la trompette à la guerre  
Fut, au combat, prins par les ennemys ;  
Comme captif on le lie, on le serre.  
Lors il se print à humblement requerre  
Qu'en liberté il fut par eulx remis :  
« Car (disoit-il) je n'ay homme à mort mis,  
Et contre aulcun je n'ay porté les armes,  
Ny je ne veulx. » Lors disent les gendarmes :*

« Tu n'occis point, mais tu donnes l'assault  
En provocquant les conflictz et alarmes,  
Les durs combatz et les mortelz vacarmes :  
Ainsi plusieurs meurent par ton deffault. »

*Aulcuns aussi, par leur conseil meschant,  
Pechent autant que les executeurs ;  
Quiconques va le mal d'aultruy cherchant,  
Soit qu'il ne frape avec glayve trenchant,  
Mais de sa langue, ainsi que les menteurs,  
Toutesfoys luy tous calumniateurs  
Conseillantz mal, ne sont moins à blasmer  
Que les facteurs ; moins on les doit aymer,  
Car la pluspart est cause des malfaictz,  
Et telles gens sont bien à diffamer,  
Dont le conseil, qu'on doit desestimer,  
Ne vault pas mieulx que les meschantz effectz.*



*Liberté.*  

---

Liberté est souvent bannie  
Des haultz lieux et royales courtz :  
Car sa puissance est là finie,  
Et servitude y a son cours.

---

## DU LOUP ET DU CHIEN.

## Fable LII.

*Dedans ung boys tout semé de verdure  
Ung Loup trouva quelque Chien d'aventure  
Qu'il salua, l'interrogant de faict  
Comme il estoit sy gras et sy refaict.  
Le Chien respond : « Je flate ainsi mon maistre,  
Lequel me donne assez bien à repaistre  
Des bons morceaux de sa table tant grasse ;  
Et, qui plus est, j'ay l'amour et la grace*

*De tout chascun. — O que tu es heureux !  
 (Ce dict le Loup) et moy trop langoureux. »*  
*Lors dict le Chien : « Amy, laisse ces boys,  
 Et viens loger au lieu là où je vois,  
 Chez mon seigneur. » Lors ilz s'en vont ensemble,  
 Et, en allant, le Loup dict : « Il me semble  
 Qu'au col tu as ung colier ; pourquoy est-ce ?  
 — C'est (dict le Chien) ung colier qui m'opresse,  
 Et qui resiste à la ferocité  
 Que je soulois avoir en liberté.  
 Le temps passé je soulois les gens mordre,  
 Mais mon seigneur y a mis si bon ordre,  
 En m'enchainant, que j'en suis bien plus doux.  
 — J'ayme mieulx estre au boys avec les Loups  
 (Ce dict le Loup), en liberté planiere,  
 Qu'estre captif en si dure maniere :  
 Certes l'amour de ton maistre est trop rude,  
 Je ne veulx point de telle servitude. »*  
*Petit seigneur sur peu est plus notable  
 Qu'ung grand subject repeu en riche table.*

*Être humain entre les siens.*

---

Qui vers les siens montre sa cruauté  
A grande peine aura-il loyauté  
Aux estrangiers, et chascune personne  
Doit-on fuyr qui aux siens ne pardonne.

---

DU LABOUREUR ET DES CHIENS.

Fable LIII.

*Ung Laboureur, l'hiver durant,  
Grand nécessité endurent  
Pour le fort temps qui lors estoit,  
Mangea ses Brebis et Aigneaulx,  
Chevreaux, Cochons et jeunes Veaulx,  
Pour la faim qui le tourmentoit.*

*Quand tout cela fut devoré,  
Que rien ne luy est demouré,*

*Fors que les Bœufz de sa charrue,  
Nonobstant leur labeur rusticque,  
Oubliant son gaing et praticque,  
En la fin pour manger les tue.*

*Ses Chiens, les voyantz mourir tous,  
Disoient ainsi : « Que ferons-nous,  
Puisque nostre maistre inhumain  
N'espargne non plus qu'adversaires  
Les bestes qui sont necessaires?  
Gardons de tumber en sa main. »*

*Sy tu es comme mercenaire  
Avec ung homme debonnaire,  
Ton loyer de luy tu prendras;  
Mais avec ung fol courageux,  
Aux siens cruel et outrageux,  
Ta vie et ton gaing tu perdras.*

*S'apivoiser avec les estrangers.*

---

Tout ce qui n'est hanté  
Est trouvé bien estrange ;  
Mais, s'il est fréquenté,  
L'opinion se change.

---

## DU LION ET DU REGNARD:

## Fable LIIII.

*Le Regnard au chemin trouva  
Le Lyon, beste fort terrible,  
Qui luy sembla sy treshorrible  
Que de grand peur fuyt et s'en va.*

*Il le trouva secondement  
Une aultrefois, dont il eut crainte,  
Mais non pas de sy forte attainte  
Qu'il avoit eu premierement.*

*Fables d'Esopé. I.*

*La tierce foyz le rencontra.  
Donc, pour l'avoir veu si souvent,  
Il meist hardiesse en avant,  
Et sans peur à luy se monstra.*

*Avecques luy se meist en voye.  
Lors il le trouva si privé  
Que d'estre vers luy arrivé  
Il eut grande liesse et joye.*

*S'apivoiser est difficile;  
Mais, quand on a prins cognoissance,  
L'amytié prend pleine croissance,  
Et le hanter en est facile.*

*L'acoustumance en plusieurs lieux  
Avec les grandz nous apivoise,  
Lesquelz n'ausions, de peur de noise,  
Regarder' entre les deux yeulx.*



*Les moindres peuvent nuire aux grands.*

---

L'homme de condition basse  
Peut nuire à un plus grand que soy ;  
Son dommage donc ne conçois  
Qu'un mal plus grand ne te pourchasse.

---

DE L'AIGLE ET DE LA REGNARDE.

Fable LV.

*L'Aigle, qu'on dict le Roy de tous Oyseaulx,  
Un jour trouva des petitz Regnardeaux  
Hors du terrier, et, dès ce qu'il les veid,  
Pour son butin il les print et ravit,  
Et s'envola avecques ceste proie  
Dedans son nid. La Regnarde s'effroie  
D'avoir perdu ses faons, et s'escrie,  
Et humblement ceste grande Aigle prie*

*Les rebailler, dont l'Aigle ne tint compte.  
Ceste Regnarde en sa colere monte,  
Et par courroux fut tellement faschée  
Qu'au pied de l'arbre où l'Aigle estoit nichée  
Feit ung grand feu, et disoit la Regnarde :  
« Or, maintenant, de ce peril te garde,  
Toy et les tiens. » Le feu l'arbre environne,  
Dont l'Aigle a peur, se complainct et estonne  
Pour ses petitz, qu'elle ne peut saulver.  
Ne sçachant donc nul remede trouver,  
A la Regnarde elle requiert pardon  
Pour ses oyseaulx, qui sont en l'abandon  
Du feu ardent. Leteur, icy je prens  
L'Aigle vollant pour les riches et grands,  
Et la Regnarde aussi pour les petitz,  
Dont les grandz sont souvent assubjectis :  
Car, quand on faict aux pauvres quelque offence,  
Pour s'en venger trouvent bien leur deffence.*



*Porter la peine pour les mauvais.*

---

Avec les meschantz ne te mettz,  
Vueille-toy d'iceux estranger,  
Qu'il ne t'en vienne aucun danger.  
Tel l'achepte qui n'en peult més.

---

DU LABOUREUR ET DE LA CIGOIGNE.

Fable LVI.

*Ung Rusticque  
Si s'applique  
A prendre aux rethz à couvert  
Grues coies,  
Et les Oyes,  
Qui mangeoient son bled en vert.  
Oyes, Grues,  
Retenues*

*Furent aux rethz et ficelles.*

*La Cicoigne*

*Ne s'esloigne,*

*Mais fut prinse avec icelles.*

*Salut quiert,*

*Et requiert*

*Au laboureur sa franchise,*

*Point ne pense*

*Quelque offense*

*Avoir contre luy commise.*

*« Tu mourras,*

*Et n'auras*

*(Dict le laboureur) mercy.*

*Qui s'y treuve,*

*Il espreuve*

*Qu'à chascun on faict ainsi. »*

*Chercher occasion de mal faire.*

---

Le mauvais qui cherche la mort  
D'aultruy, ou luy faire dommaige,  
S'il n'a par droict quelque advantaige,  
Toutesfois le fera à tort.

---

DU CHAT ET DU POULET.

Fable LVII.

*Ung Chat plein de faintise,  
Remply de friandise,  
Print un Poulet d'assault ;  
Par un tour de maistrise,  
Sur luy la pate a mise,  
Disant : « Mourir te fault,  
Car tu cries sy hault  
Que chascun en tressault*

*A minuict, j'en suis seur.  
Puis tu es ung ribault,  
Incestueux, sy chault  
Qu'à monter ne te chault  
Sur ta mere ou ta sœur. »*

*Le Poulet s'en excuse,  
Disant : « Ainsi j'en use  
Par la loy naturelle. »  
Mais le Chat, plein de ruse,  
Sa response refuse  
Comme beste cruelle,  
Et par ceste querelle  
Luy fait playe mortelle,  
Puis son ventre s'en sent.*

*Tout ainsi, par cautelle,  
Et calumnie telle,  
L'homme meschant flagelle  
Et destruiet l'innocent.*

*La mauvaistié d'envie.*

---

Envie devient toute seiche  
De veoir quelqu'ung bien à son aise :  
Riens ne void qui ne luy desplaise  
Du bien d'aultruy, tant elle peche.

---

## DU CHIEN ENVIEUX ET DU BŒUF.

## Fable LVIII.

*Ung envieux Chien  
Sur du fein estoit  
Qui n'estoit pas sien,  
Et s'y arrestoit.  
Là se transportoit  
Ung Bœuf pour repaistre ;  
Le Chien feit du maistre  
Et luy deffendit.*

*Lors le Bœuf a dict :*  
*« O meschante envie*  
*Qui m'ostes ma vie!*  
*O facheux danger!*  
*Ta gueulle allouvie*  
*N'en sçauroit manger. »*

*Ainsi l'envieux*  
*D'aultruy mal desire,*  
*Sans qu'il en ayt mieulx,*  
*Mais plustost empire ;*  
*Sy quelqu'ung aspire*  
*Au bien qu'il attend,*  
*L'envieux y tend,*  
*Et, s'il peult, resiste,*  
*Sinon il est triste :*  
*Soit richesse, avoir,*  
*Lettres et sçavoir,*  
*Beaulté assouvie,*  
*S'il n'en peult avoir,*  
*Encor il l'envie.*

*L'innocent est tousjours foulé.*

---

L'innocent  
Entre cent  
Et pour tous  
A les coups.

---

DE LA CORNEILLE ET DE LA BREBIS.

Fable LIX.

*Une Corneille se jouoit  
Sur le dos d'une Brebis douce :  
Elle trepignoit et marchoit  
Si rudement qu'elle faschoit  
Ceste Brebis qui se courrouce,  
Disant : « Sy par telle secousse  
Tu fasches le Chien, je t'asseur  
Que tu aurois griefve morsure.*

— *Je sçay bien (ce dict la Corneille)*  
*A qui je me joue et m'esbatz :*  
*Car les paisibles je resveille,*  
*Et les innocentz je travaille ;*  
*A leur simplesse je combatz,*  
*Mais aux mauvais je ne debatz.*  
*Je sçay bien ce qui en seroit,*  
*Car le Chien se revencheroit. »*

*Ainsi le doux et simple porte*  
*Tout le faix et toute la charge ;*  
*Mais le mauvais qui a main forte,*  
*On le soulage, on le supporte,*  
*On n'ause luy faire dommaige.*  
*Par ainsi il a l'avantaige :*  
*Il tient le meilleu et le bout,*  
*Et l'innocent endure tout.*





*Se contenter des dons de Dieu.*

---

Les graces sont de Dieu infuses  
Et aux personnes divisées ;  
Elles doyvent estre prisées  
Quand elles ne sont point confuses.

---

## DU PAN ET DU ROSSIGNOL.

## Fable LX.

*Le Pan, à Juno consacré,  
Se plaignoit à celle déesse  
Qu'il n'avoit pas le chant à gré  
Doux et plaisant, plein de liesse,  
Et que le Rossignol l'avoit,  
Car tout bien chanter il sçavoit,  
Qu'il en estoit partout loué ;  
Mais luy il chantoit enroué,*

*Lors dict la sœur de Jupiter :  
« O Pan, il te fault contenter ;  
Sy tu n'as le chant tresplaisant,  
Tu as plumaige reluysant,  
Cela te doit reconforter. »*

*Ung chascun doit estre content  
Des propres graces que Dieu donne :  
L'ung en a peu, l'aulture en a tant  
Qu'il plaist à Dieu, et qu'il ordonne ;  
L'ung a une grace si bonne  
A chanter, parler et bien dire,  
Qui ne sçauroit lire n'escire,  
L'ung ignorant riche de biens,  
L'aulture bien sçavant qui n'a riens,  
L'ung en conseil saige se pense  
Pour mener guerre, et l'aulture est fort :  
Dieu ne te veult point faire tort,  
Car tousjours il te recompense.*



*Plus par finesse que par force.*

---

S'il te semble que par la force  
L'impuissant ne te puisse atteindre,  
Vray est, mais sa vertu s'efforce,  
Et l'eau qui dort est moult à craindre.

---

DE LA MUSTELLE ET DES SOURIS.

Fable LXI.

*Une Mustelle estoit tant envieillie  
Que sa vertu et force estoit faillie,  
Et ne pouoit prendre à legiere course  
Ratz et Souris comme souloit, et pource  
Elle pensa de trouver la maniere  
De se cacher en huche fariniere,  
En esperant que sa proye viendroit  
Et là dedans à l'aise la prendroit !*

*Ce qui fut faict, car les Souris y vindrent,  
Et leur repas de la farine prindrent;  
Mais la Mustelle, estant illec cachée,  
L'une après l'autre a couppée et trenchée  
A belles dentz : ainsi soubz telle embusche  
Les meist à mort toutes dans ceste huche.*

*Voilà comment, quand la force prend cesse,  
Il fault avoir recours à la finesse  
Et à l'engin qui la force surmonte,  
Car tant que luy n'est legiere ne prompte.*

*Lisander dict ce petit mot tant beau :  
Tu feras plus bien souvent par la peau  
Du cault Regnard, beste subtile et fine,  
Que ne feras par la peau leonine.*

*Reconnoistre le bien fait.*

---

Nous devons estre diligentz  
A reconnoistre les biens faitz  
Qui par les aultres nous sont faitz :  
C'est la loy et le droict des gentz.

---

## DE LA FORMIS ET DE LA COLUMBE.

## Fable LXII.

*Une Formis alloit à la fontaine  
Ayant grand soif, et, comme elle beuvoit,  
Cheut dedans l'eau par fortune soudaine.  
Sur la fontaine ung bel arbre y avoit  
Et la Columbe estoit dessus perchée,  
Qui la Formis dedans l'eau nager void.*

*La voyant donc en l'eau si emeschée  
Se submergeant, luy jecta une branche*

*Que de son bec elle avoit arrachée.*

*Lors la Formis à son pouoir l'eau tranche  
Et au rameau se joignit et saulva,  
Remerciant une bonté sy franche.*

*Ung peu après l'oiselleur arriva,  
Et ses fillez auprès d'illec tendit,  
Ses chalumeaux aussi sonner il va.*

*Et ce pendant qu'à prendre il entendit  
Celle Columbe, alors soudainement  
Vint la Formis qui au pied le mordit.*

*Lors, pour ce mal receu si promptement,  
Jecte ses rethz et chalumeaux à terre,  
Dont la Columbe eut peur et tremblement.*

*Pour la frayeur s'en volla à grand erre,  
Et la Formis remercia bien fort,  
Qui son salut estoit venu acquerre.*

*Qui secourir aultruy faict son effort  
Le delivrant de peril et d'angoisse,  
Et puis il tombe en quelque desconfort,  
C'est bien raison qu'après on le cognoisse.*

*Prudence requise à ung prince.*

---

Celle beaulté qui l'homme recommande  
Vient de l'esprit qui est prudent et saige,  
L'autre beaulté du visaige et corsaige  
N'est pas du tout sy louable ne grande.

---

DU PAN ET DE LA PIE.

Fable LXIII.

*Les Oyseaulx n'avoient point de roy  
Pour les gouverner et conduire,  
Mais vivoient sans prince et sans loy,  
Dont on void les regnes destruire.  
Ung jour se meisrent en arroy,  
Affin qu'ung roy peussent eslire :  
Le Pan, sa beaulté allegant,  
Se presenta comme arrogant.*

*Pour la beaulté de son plumaige  
Il fut esleu, mais une Pie  
Luy dict : « Nous te ferons hommaige  
Sy en toy n'est force assopie,  
Et tu nous gardes de dommaige  
Contre l'Aigle qui nous espie ;  
Mais, sy tu n'as point de vertu,  
Comment nous deffenderas tu? »*

*Quasi disant, il est requis  
Non seullement beaulté au prince,  
Mais ung prudent sçavoir acquis  
Pour mieulx gouverner sa province :  
Le saige roy est plus exquis  
Qui deffend le riche et le mince  
Que le beau remply de paraige  
Qui n'a ne force ne couraige.*





*Se chastier par aultruy.*

---

Plein de bon sens et bien saige est celluy  
Qui fuyt d'aultruy la ruyne et cadence :  
C'est une astuce et acte de prudence,  
Se chastier par le peril d'aultruy.

---

DU LYON, DE L'ASNE ET DU REGNARD.

Fable LXIIII.

*Ung fier Lyon, ung Asne et ung Regnard  
S'en vont chasser ensemble quelque part  
En la forest branchée :  
Tant ont chassé qu'ilz ont corné la prise,  
Et, pour partir la proye ainsi surprise,  
Elle fut detranchée.*

*L'Asne, qui trop d'audace s'attribue,*

*A chascun d'eulx le butin distribue,  
Dont le Lyon despit  
Rugit et brait en sa fureur et ire,  
Et l'Asne prend, le despece et dessire,  
Sans luy donner respit.*

*Puis au Regnard bailla commission  
De faire entr'eulx la distribution;  
Lors, par prudence caulte,  
La moindre part à luy se reservant,  
De la grand part fut le Lyon servant,  
De paour de faire faulte.*

*« Qui t'a ainsi (dict le Lyon ireux)  
Faict sy sçavant, sy prudent, sy heureux? »  
Lors le Regnard parla,  
Disant : « Le mal d'aultruy m'a enseigné,  
Car j'avois paour d'estre ainsi empoigné  
Que l'Asne que voyla. »*

*Contre ceulx qui appetent choses nouvelles.*

---

Les choses presentes blasmons,  
Et les nouvelles nous aymons ;  
Mais on void en la fin aymer  
Ce qu'on souloit devant blasmer.

---

## DE L'ASNE ET DE SES MAISTRES.

## Fable LXV.

*L'Asne, trop las de servir, desdaignoit  
Le jardinier, lequel estoit son maistre,  
Et d'icelluy grandement se plaingnoit,  
Car de durs coups souvent le faisoit paistre :  
A Jupiter le donna à cognoistre,  
Luy demandant ung maistre familier ;  
Lors Jupiter luy bailla ung tuillier ;  
Mais, quand il veid la charge trop pesante,*

*A Jupiter de rechef se presente,  
Luy suppliant luy faire ce bon heur  
(Veu que sa vie est rude et desplaisante)  
De luy donner plus doulx maistre et seigneur.  
Jupiter rit, l'Asne prie sans cesse.  
Alors luy donne ung courroyeur de cuyr,  
Duquel souffrit maint tourment et destresse  
Et ne pouoit les horions fuyr ;  
En hanissant, il, se faisant ouyr,  
Disoit : « Helas ! malheur sur moy s'estend,  
Qui n'ay esté d'ung seul maistre content,  
Je suis tumbé en la main du bourreau,  
Qui ne pardonne à ma chair n'à ma peau.  
C'est bien raison : car qui tant veult changer,  
Et riens ne treuve à luy plaisant et beau,  
D'ung petit mal chet en ung grand danger. »*

*Cheoir d'ung peril en ung plus grand.*

---

Qui veult fuyr et eviter le gouffre  
De Caribdis, quand il vient près de là,  
Souvent il tumbe au gouffre de Silla,  
Auquel plus grand danger et peril souffre.

---

DE LA VIEILLE

ET DE SES CHAMBRIERES.

Fable LXVI.

*Une vieille avoit des servantes  
Qu'elle esveilloit avant le jour ;  
Le chant du Coq bien observantes,  
Se levoient sans faire sejour.  
Voyantz doncques ce fascheux tour  
Et ce tresennuyeux resveil,  
Qui les excitoit du sommeil,  
Dont le Coq chantoit la vraye heure,*

*Dirent ensemble : « Il faut qu'il meure! »  
Lors, selon leur conclusion,  
Du Coq feirent occision;  
Mais leur malice en vain labeure.*

*Ces chambrières furent frustrées  
De leur folle et vaine esperance;  
Elles furent mal rencontrées  
De la maistresse qui les tance :  
Car sans paix, repos ne constance,  
Les esveille chascune nuict  
Avec ung tumulte et grand bruict,  
Et les faict plus matin lever.*

*Qui donc veult ung mal eschever  
Par faict injuste et vicieux,  
Chet en mal plus pernicieux  
Qui d'avantaige peult grever.*



*Ne s'estimer heureux selon le monde.*

---

Les grands et riches ne sont pas  
Sy heureux qu'à chascun il semble ;  
Le pauvre qui petit assemble  
Prend plus gayement son repas.

---

DE L'ASNE ET DU CHEVAL.

Fable LXVII.

*L'Asne reputoit bien heureux  
Le Cheval gras et en bon point,  
Et se tenoit tresmalheureux ,  
Car de repos il n'avoit point.  
« On me picque (dict il) et poingt,  
Je vois aux champs tousjours chargé,  
Et le Cheval est mis à point,  
Aymé, nourry et hebergé. »*

*Or advint il qu'on publia  
En ce pays guerre mortelle ;  
Le Cheval on y envoya  
Garny de harnois et de selle ;  
Combien qu'il fust dur et rebelle,  
On luy mit le mors en la bouche,  
Et, pour soustenir la querelle,  
On le conduit à l'escarmouche.*

*Ce voyant, l'Asne rendoit graces  
Aux dieux de ce qu'ilz ne l'ont faict  
Cheval, pour ensuyvre les traces  
De guerre qui chascun deffaict ;  
Mieux aymoît estre Asne imparfaict  
Que Cheval picqué et dompté,  
Cognoissant que peu vault l'effect  
Des grandz, puis qu'il est surmonté.*



*Ne se laisser decevoir soubz l'ombre  
d'ung bien faict.*

---

Tous ceulx qui ont ung beau parler  
Ne sont pas vrays amys fidelles,  
Car dessoubz parolles sy belles  
Le mal se peult dissimuler.

---

## DU VAULTOUR

ET DES PETITS OYSEAULX.

Fable LXVIII.

*Le Vaultour fait semblant de celebrer  
Ung beau bancquet et copieuse feste,  
Pour son natal en ce jour remembrer,  
Affin qu'il fust aux oyseaulx manifeste.  
Tout l'appareil dedans ung temple apreste,  
Et au souper petits oyseaulx invite,  
Qui vindrent tous. Puis du temple bien viste  
Les portes ferme, et là tout demoura ;*

*Riens n'y vallut, la priere ne fuite,  
L'ung après l'aultre en fin les devora.*

*Soubz l'umbre donc de quelque bel accueil,  
Gardons nous bien d'estre en ce poinct surpris;  
Sy on nous faict ung gracieux recueil,  
Considerons, ainsi que bien apris,  
Sy aulcun mal est point dessoubz compris;  
Car soubz miel le fiel est mussé.  
Quand tout cela sera ainsi pensé,  
Vaincqueurs serons des secrettes envies;  
De l'ennemy le faict sera passé,  
Sans pouoir nuyre aux honneurs ny aux vies.*

*N'entreprendre oultre ses forces.*

---

Qui plus qu'il ne doit entreprend  
Et ne met fin à l'entreprise,  
Chascun l'arguë et le reprend,  
Et ne treuve homme qui le prise.

---

DE L'AIGLE ET DU CORBEAU.

Fable LXIX.

*L'Aigle, vollant d'une treshaulte roche,  
Descend en bas et près d'ung parc s'approche,  
Auquel choisit ung Aigneau blanc et tendre  
Et dessus luy vint ses pates estendre,  
Des ongles serre, et l'emporte et ravit.  
Le noir Corbeau, qui ceste proye veid,  
Cuide ainsi faire, et dans le parc s'en vint,  
Où il esleut ung Mouton entre vingt*

*Le plus refaict, sur lequel s'est assis ;  
Mais aussi tost ses ongles endurcis  
Se sont meslez et ahers à la laine ;  
Et d'aautant plus qu'il prenoit grande peine  
Au mouvement des aesles pour voller,  
Et d'aautant moins se pouoit demesler.*

*Lors ung Pasteur, qui veid ceste folie,  
Acourt bien tost, puis le prend et le lie,  
Les aesles coupe, et, sans aultre debat,  
A ses enfantz le baille pour esbat,  
Dont l'ung d'iceulx l'interroga, disant :  
« Mais qui es tu, oyseau tant déplaisant ?  
— Helas ! (dict il) pour vray je me pensoye  
Une grande Aigle, et ne me cognoissoye,  
Mais je voy bien que je suis ung oyseau  
Moindre de tous, qui m'appelle Corbeau ;  
C'est à bon droict s'il m'en est ainsi pris,  
Pource que j'ay sur ma force entrepris. »*



*Se tenir à ce qu'on a.*

---

Qui laisse aller ce qu'il tient en ses mains,  
En esperant avoir meilleure chose,  
Maintesfois perd, et treuve beaucoup moins ;  
Telle esperance est de son fruict forclose.

---

DU ROSSIGNOL ET DE L'OISELEUR.

Fable LXX.

*Le Rossignol sur ung chesne chantoit,  
Se desgoysant ainsi qu'il a d'usaige ;  
Près de ce lieu ung Oiseleur estoit,  
Qui aux fillez le Rossignol guettoit,  
Pour le manger en rost ou en potaige.  
Il luy fait paour : le Rossignol vollaige  
Se meit en fuyte, aux rethz fut arresté ;  
Donc l'Oiseleur le print à ce passaige.*

*Qui trop se haste est estimé peu saige  
Quand tumbe aux las où il est aguetté.*

*Le Rossignol prie à cest Oiseleur  
De le lascher, car peu de chose il monte  
Pour tel mangeur et sy grand avaleur,  
Et qu'aulture oyseau de plus grande vateur  
Prendre pourroit. L'Oiseleur n'en tint compte,  
Mais respondit : « Ce me seroit grand honte  
De te quitter ; certes tu en mourras ;  
Par fol espoir qui l'imprudent surmonte  
Je ne croiray en parole sy prompte.  
Mieux vault ung tien que deux fois tu l'auras. »*

*Regarder la fin de son œuvre.*

---

Ce n'est pas tout que commencer,  
Il faut veoir sy la fin est bonne :  
Car lors n'est pas temps d'y penser,  
L'œuvre par la fin se couronne.

---

## DU REGNARD ET DU BOUC.

## Fable LXXI.

*Ung fin Regnard et ung Bouc s'en allerent  
Boire en ung puy auquel ilz dévalerent ;  
Après avoir bien beu leur saoul tous deux,  
De leur sortir furent assez douteux ;  
Mais le Regnard, garny de sa cautelle,  
Dict à ce Bouc une parole telle :  
« Prenons couraige après la paour receue ;  
J'ay advisé le poinct de nostre yssue ;*

*Fay mon conseil, ne le mettz en arriere :  
Sy tu te veulx sur tes piedz de derriere  
Dresser debout et tes deux cornes joindre  
Contre le mur, d'agilité non moindre  
Qu'a ung bon Cerf, d'icy je saulteray,  
Et, cela faict, dehors t'en jetteray. »*  
*Le Bouc le creut, le Regnard dehors saulte,  
Puis il reprint le Bouc de sa grand faulte  
En le mocquant et luy niant secours,  
Disant ainsi : « Sy tu eusses recours  
A la prudence, au sçavoir et usaige,  
Comme ta barbe en porte tesmoignaige,  
Penser devois, devant qu'entrer au puy,  
Sy tu pourrois sortir comme je suis :  
Car le prudent, le bien saige et bien fin,  
De tous ses faictz il regarde la fin,  
Et, quand il a en son esprit conceu  
La fin du faict, il n'est jamais deceu,  
Comme en tous artz dont la fin est pensée  
Avant que soit quelque œuvre commencée. »*



*Chercher sa commodité aux despens  
d'aultruy.*

---

Soubz l'espece de charité  
Et soubz l'ombre de verité,  
Nous conseillons aultruy tant bien,  
Mais c'est souvent pour nostre bien.

---

DU REGNARD SANS QUEUE.

Fable LXXII.

*Quelque Regnard par la queue estoit pris ;  
Pour eschapper il la trenche et la coupe :  
Parquoy, craignant deshonneur et depris,  
D'autres Regnardz il evitoit la troupe.  
Lors il pensa ses compaignons tromper,  
Les exhortant de leurs queues couper,  
Affin que soubz telle espece et tel nombre  
Il peust cacher sa honte et son encombre,*

*Ainsi que font souvent les malheureux,  
Qui, pour avoir confort, comme il leur semble,  
Ne leur suffit d'avoir mal tout par eulx ;  
Ains ilz voudroient comme ilz sont langoureux  
Que chascun fust, pour avoir part ensemble.*

*De ces Regnardz la compaignie estoit  
Dedans ung champ, le Regnard escoué  
Coupper la queue à tous admonestoit,  
A celle fin qu'il ne fust defloué,  
Leur suadant que la queue sy large  
Estoit pour eulx une pesante charge.  
Lors ung Regnard de ceulx qui estoient là  
En soubzriant pour tous ainsi parla,  
Disant : « Amy, pource que l'accident  
T'osta la queue, il est bien evident  
Que, pour couvrir ton mal et infortune,  
Tu voudrois bien l'espece estre commune,  
Mais ton conseil est sot et impudent. »*

*Ne demander ayde à celluy qui nuyt  
naturellement.*

---

Il est fol qui secours demande  
A celluy qui nuyt par nature,  
Dont la malice ne s'amende  
Baillant poingture pour oingture.

---

DU REGNARD ET DU BUISSON.

Fable LXXIII.

*Ung aultre Regnard, ayant peur  
Du veneur, court vers une haye;  
Mais lors fut trompé le trompeur,  
Quand pour gripper à mont s'essaye;  
Voullant trouver chemin et voye  
Par dedans l'espineux Buisson,  
Des poinctes receut mainte playe,  
Dont il eut grief marrisson.*

*Lors, en gemissant et pleurant,  
Dict au Buisson : « Je vien icy  
Pour estre ton ayde implorant,  
Et tu me navres sans mercy. »  
Le Buisson luy respond : « Aussi,  
Regnard, tu erres grandement,  
Car tu me pensois prendre ainsi  
Que prens les aultres caultement. »*

*C'est grand follie de querir  
Secours à celluy qui veult nuyre,  
Et qui tasche à faire perir  
Le demandeur, pour le destruire.  
Ceste fable aussi veult instruire  
De se garder d'estre surpris :  
Plus que soymesme on treuve pire,  
Et tel veult prendre qui est pris..*



*Porter patiemment les injures.*

---

On endure bien doucement  
Injure de son adversaire  
Quand on sçait véritablement  
Qu'il est coustumier de ce faire.

---

DE LA PERDRIX ET DES COQS.

Fable LXXIII.

*Quelque laboureur acheta  
Une Perdrix pour son plaisir,  
Dedans son hostel la porta,  
Et toute nuict la fait gesir  
Avec les Coqs au poulailler,  
Lesquelz la vindrent travailler,  
Et de leurs becqs la picquoterent,  
De leur fiente l'infecterent,*

*Dont la Perdrix plainct et lamente,  
Pensant que ce soit la maniere  
Que, pource qu'elle est estrangere,  
On la batte ainsi et tourmente.*

*Ceste Perdrix, ung peu après,  
Veid ces Coqs qui s'entrebatoient;  
L'ung de l'autre approchoient si près  
Que des ongles et becqs joustoient.  
« Je n'ay (dict elle) de merveille  
S'ainsi on me fasche et traveille,  
Veu que ces Coqs d'une nature  
Ont entr'eulx une guerre dure. »  
L'injure à porter est facile  
Du mauvais et l'injurieux,  
Qui d'une coustume incivile  
Est à tous ainsi furieux.*

*Estre semblable en parolle et en mœurs.*

---

Ung traistre, ung trompeur ou moqueur,  
S'il te sermonne ou te harangue,  
Tu doiḡ bien penser que sa langue  
N'est point correspondante au cueur.

---

DU REGNARD ET DU FORESTIER.

Fable LXXV.

*Ung Regnard fut par les veneurs chassé,  
Et tant courut qu'il en estoit lassé ;  
Prés d'une tente et cabane arriva,  
Et tout joignant ung Forestier trouva,  
Auquel il fit la supplication  
De luy monstrier lieu de salvation  
Pour se musser. Le Forestier monstra  
Son petit toict, le Regnard y entra*

*Et se cacha en quelque petit coing.  
Iceulx veneurs, qui le suyvoient de loing,  
Au Forestier demanderent s'il a  
Veu ung Regnard lequel fuyoit par là.  
Le Forestier, par sa fraulde maligne,  
Monstrant le lieu, de la main leur feit signe  
Qu'il estoit là, mais il dict de la bouche  
Ne l'avoir veu. Chascun veneur s'approche,  
Et le Regnard par derriere s'eschappe,  
Sy que pas ung des veneurs ne l'atrappe;  
Et, cela faict, le Forestier se cource  
A ce Regnard, et l'injurie, pource  
Qu'il ne luy a rendu mercis et graces.  
Dict le Regnard : « J'ay bien veu tes fallaces;  
Sy tu avois les mœurs et le couraige,  
Sans simuler, pareilz à ton langaige,  
Gré t'en sçaurois, mais compte on ne doit faire  
D'ung qui a cueur à la langue contraire. »*



*Faire du bien par force.*  

---

Ceux qui sont durs au doux parler,  
Et ne font rien que par contrainte,  
Il leur fault bailler une crainte,  
Et les frapper et mutiler.

---

## DEL'HOMME ET DE SON DIEU DE BOIS.

## Fable LXXVI.

*Ung homme avoit en sa maison  
Ung Dieu de bois qui estoit creux,  
Qu'il prioit en toute saison  
Le faire riche et bien heureux ;  
Mais tant plus son Dieu il prioit,  
Et moins son bien multiplioit.  
En fin tumba en indigence,  
Parquoy son Dieu injurioit,*

*Taschant d'en faire la vengeance.*

*Cest homme, en courroux incité,  
Par les deux jambes print ce Dieu,  
Et, d'ung despit tout irrité,  
Le jecta par terre en ce lieu ;  
La statue tant deprisa  
Que la teste en pieces brisa,  
Dont il issit or et argent,  
Que cher estima et prisa  
Comme necessaire et urgent.*

*L'homme, recueillant la richesse,  
Disoit : « Tu es trahistre et pervers,  
Tu te veulx avoir par rudesse,  
Et par tourmens durs et divers.  
Quand je t'ay porté tout honneur,  
De rien ne m'as esté donneur,  
Je n'en ay eu rien que par force. »*

*Le mauvais est donc faict meilleur  
Quand on le contraint et efforce.*

*Ne s'assubjectir pour nuyre à aultruy.*

---

Qui se met en subjection  
D'aucun pour à son prochain nuyre,  
Tant mieulx pense son fait conduire,  
Tant plus void sa destruction.

---

DU CERF ET DU CHEVAL.

Fable LXXVII.

*Contre ung grand Cerf ung Cheval avoit guerre,  
Et pour le battre il le suyvoit grand erre;  
Mais, voyant bien qu'il n'en seroit le maistre,  
Pria ung homme affin qu'il luy pleust estre  
Son adjuteur à vaincre celluy Cerf,  
Tant que soubz luy il fust vaincu et serf.  
L'homme l'accepte, et, affin qu'il le guide,  
Luy met la selle, et le mors, et la bride,*

*Monte dessus, et tous deux vont après  
Le Cerf cornu, le suyvant de si près  
Qu'ilz l'ont saisy. Le Cheval, glorieux  
D'avoir esté du Cerf victorieux,  
Rend grace à l'homme et le prie descendre  
De dessus luy; mais il n'y veult entendre,  
Ains luy respond que soubz luy demourra  
Et que de l'homme au service mourra;  
Puisqu'il s'estoit mis dessoubz sa puissance,  
Falloit par force y faire obeissance.*

*En pareil cas, plusieurs en liberté  
Veulent combatre et nuyre à pauvreté,  
Et pour la vaincre ilz amassent richesses,  
Thresors mondains, par fraudes et finesses,  
Dont il advient que, par force d'escus  
Estans victeurs, ilz demeurent vaincus  
D'ung cruel monstre et tresdamnable vice  
Qui est nommé famelicque avarice.*



*Se resjouir des choses qui apportent  
le mal.*

---

Bien souvent ce qu'on pense  
Estre tresprofitable  
Contre toute esperance  
Se treuve dommageable.

---

DU CHIEN INVITÉ AU BANCQUET.

Fable LXXVIII.

*Ung homme avoit semond ung sien amy  
A ung banquet que chez luy apresta ;  
Son Chien aussi, qui n'estoit endormy,  
Le Chien de l'aultre au banquet invita,  
Qui de venir à l'hostel se hasta,  
Et, quand il veid la cuisine garnie,  
Il dict en soy : « Sy bien je soupperay,  
Et tant sera ceste pance fournie*

*Que de trois jours après m'en sentiray. »*

*En ce disant sa queue remouvoit  
En esperant s'en bailler par la moue ;  
Le cuisinier, qui resjouyr le void,  
Le prend soubdain par la queue et le roue  
Trois tours en l'aer, ainsi comme on se joue,  
Puis le jecta en bas par la fenestre,  
De quoy il fut estourdy longuement.  
Lors, chancellant à dextre et à senestre,  
Print à fuyr, criant horriblement.*

*Les aultres Chiens, qui le veirent courir,  
Luy demandoient s'il avoit bien repeu.  
Luy qui pensoit (sans eschapper) mourir  
Leur respondit : « Ouy, tant que j'ay peu,  
J'en ay tant prins, j'ay tant mangé et beu,  
Que je ne sçay par où je suis sorty. »*

*Voila comment ne fault prendre lyesse  
Pour quelque bien, lequel est converty  
Le plus souvent en douleur et tristesse.*



*Labcur continuel faict ung grand thresor.*

---

De peu à peu à grand bien on parvient,  
Quand par labour d'estre riche on affecte :  
Avec espoir perseverer convient,  
Car pierre à pierre est une maison faicte.

---

DU LABOUREUR ET DE SES ENFANTZ.

Fable LXXIX.

*Ung Laboureur, voyant finer sa vie,  
De bien pourvoir ses enfantz eut envie,  
En desirant les faire riches gens  
Par leur labour, s'ilz estoient diligens.  
Se mourant donc, il leur va dire ainsi :  
« Mes beaulx enfantz, après ma mort, voicy  
Que vous ferez : ma vigne foullerez,  
Et tout au fons ung thresor trouverez*

*Que j'y ay mis pour la succession,  
Dont je vous mettz en la possession. »*

*Le Pere mort, les enfantz s'en allerent  
Droict à la vigne, et soubdain la fouillerent  
Avec houyaux e: houes jusqu'au fons;  
Mais nul thresor trouverent aux parfonds,  
Dont ilz pensoient avoir esté deceuz.  
Mais celle vigne, après les coups receuz  
Des instrumentz servantz aux laboureurs,  
Produict ses fruictz et ses raisins bien meurs;  
Et, neantmoins qu'elle eust esté en friche,  
Par ce labour chascun d'iceulx fait riche.*

*Il appert donc que, quand on continue  
A labourer, le bien ne diminue,  
Mais il s'augmente et survient au besoing :  
De peu à peu certes on va bien loing.  
Plus est prisé ung bien ainsi acquis  
Ou'ung bien trouvé, ou ung thresor exquis.*





*De fuyr la mort.*

---

La mort est souvent souhaitée  
Quand on a des maux souvenir ;  
Mais, quand on l'apperçoit venir,  
Du souhaicteur est rejectée.

---

## DU VIEILLARD APPELLANT LA MORT.

## Fable LXXX.

*Ung vieillard portoit  
Ung fardeau de bois,  
Dont lassé estoit  
Pour son trop lourd pois.  
Doncques, tant lassé  
De porter sa charge,  
Auprès d'ung fossé  
Son fardeau descharge ;*

*Puis par desespoir  
La Mort appella  
Et tout son pouoir,  
Laquelle vint là  
Disant : « Que veulx tu ?  
Es tu las de vivre ?  
Es tu abbatu ?  
Veulx tu la Mort suyvre ?*

*— Non, dict le vieil homme,  
Je ne veulx mourir,  
Je t'appelle et somme  
Pour me secourir.*

*« Preste ung peu ta main  
Pour me recharger,  
Car c'est acte humain  
D'aultruy soulager. »*

*Contre les orgueilleux.*

---

L'homme humble eschappe bien souvent  
Des grands perilz, mais l'orgueilleux  
Tumbe aux dangers tresperilleux :  
Petite pluye abbat grand vent

---

DU ROSEAU ET DE L'OLIVIER.

Fable LXXXI.

*Ung Roseau tendre et ung Olivier hault  
De leur beaulté et valleur contendoient,  
Et l'ung de l'aultre accusoient le deffault,  
A qui mieulx mieulx leur cause deffendoient.  
Dict l'Olivier : « Je suis fort et constant,  
Et contre moy n'es au vent resistant,  
Car tu fleschis, et je suis ferme et stable. »  
Lors le Roseau se teut et le laissa ;*

*Mais tout soubdain ung fort vent se haulsa  
Impetueux, et si insuportable  
Que l'Olivier par terre il renversa,  
Et le Roseau entier il delaisa,  
Car il ployoit et estoit variable.*

*Ainsi est il des orgueilleux mondains,  
Trop glorieux et pleins de fier couraige,  
Qui, par des cas et accidens soubdains,  
Sont ruinez à leur perte et dommaige :  
Car de tant plus qu'en leur pouoir se fient,  
Qu'en leur richesse et biens se gloriffient,  
Plus tost aussi treuvent ung plus fort qu'eulx,  
Soubz le pouoir duquel ilz sont liez,  
Assubjectis, prins et humiliez :  
C'est voluntiers la fin des orgueilleux.  
Mais les petits, humbles, obeïssantz,  
Qui de leur gré sont doux et flechissantz,  
Eschappent mieulx les dangers perilleux.*

*Contre les paresseux.*

---

Qui se veult estranger  
Du labeur ordinaire,  
Soit maistre ou mercenaire,  
Il chet en grand danger.

---

## DE LA VACHE ET DU BŒUF.

## Fable LXXXII.

*Une Vache estant de sejour,  
Voyant que tout le long du jour  
Le Bœuf ne bougeoit du labeur,  
Estima cela grand malheur.*

*Comme meschant le condamna,  
Le deprisa et contemna,  
Car sans rien faire elle vivoit  
Tandis qu'au labeur il servoit.*

*Mais, quand le jour du sacrifice  
Fut escheu, icelle genisse  
Fut menée à l'occision,  
Pour faire l'immolation.*

*Dont le Bœuf se print à soubzrire,  
Et, en se mocquant, luy va dire :  
« Puis que jamais ne labouras,  
Comme inutile tu mourras.*

*« Tu t'es de moy cent foyz mocquée,  
Mais la peine t'est retorquée :  
Je demeure encores vivant,  
Et la mort t'est de près suyvant. »*

*Ainsi en advient il à ceulx  
Qui sont tardifz et paresseux :  
Perilleux danger les ravit,  
Maulgré eulx le laboureur vit.*

*Celluy n'est pas digne de vivre  
Qui veult oysiveté ensuyvre :  
On void souvent mourir de faim  
Cil qui ne sçait gagner son pain.*

*Le mal vient de nous.*

---

Ordinairement par nous mesmes  
Nous tumbons en perilz extremes,  
Nostre faulte et coulpe excusons  
Et la fortune en accusons.

---

## DE L'ENFANT ET DE FORTUNE.

## Fable LXXXIII.

*Prés d'ung puy estoit  
Et s'y esbatoit  
Ung beau jeune filz ;  
Sommeil le surprint,  
Et dormir s'en vint  
Au bort de ce puy.*

*Fortune, qui va*

*Au lieu, arriva  
Et celluy resveille,  
Disant : « Mon amy,  
Ne sois endormy  
Et plus ne sommeille.*

*« Sy tumbé tu fusses,  
Excusé ne m'eusses,  
Et chascun eust dict  
Que trop importune  
Luy estoit Fortune,  
Qui mort le rendit.*

*« Moy donc accusée,  
Ta faulte excusée  
Tousjours eust esté;  
Mais l'homme imparfaict  
Luy seul mal se faict  
Par sa lascheté. »*





*Le mauvais vouloir d'inimyté.*

---

Hayne est de si faulse nature  
En cuer, en fait et au combatre,  
Qu'ung soufflet volontiers endure  
Afin d'en rendre trois ou quatre.

---

DE DEUX ENNEMYS.

Fable LXXXIIII.

*Deux Gladiateurs ennemys  
Pour passer la mer se sont mis  
En une navire, et, pourtant  
Que l'ung d'eulx l'autre hayoit tant  
Qu'ilz ne se pouoient entreveoir,  
L'ung se meit pour sa place avoir  
En la proue, l'autre en la poupe,  
Et alors voicy une troupe*

*D'undes et de flotz arriver,  
Que les grandz ventz faisoient lever,  
Sy que la mer tant perilleuse  
Leur feit une peur merveilleuse.  
Celluy de la proue, voyant  
La mer enflée et undoyant  
Par les ventz et par la tempeste,  
Feit au Patron une requeste  
De luy dire quelle partie  
De la nef seroit subvertie  
Premierement. Lors dict le maistre :  
« La poupe premier convient estre  
Submergée. » Donc dict celluy :  
« Plus aise seray ce jourd'huy  
Et de mourir n'auray esmoy ;  
Sy je voy mourir devant moy  
Celluy que j'ay en si grand hayne,  
J'en mourray en plus douce peine. »*



*Ne laisser l'amy au besoing.*

---

Ne soys pas amy à demy,  
Il le fault estre entierement :  
L'amour ne vault rien aultrement ;  
Au besoing cognoist on l'amy.

---

DES DEUX AMYS ET DE L'OURSE.

Fable LXXXV.

*Deux compaignons amys s'entr'appelloient,  
Lesquelz ung jour parmy les champs alloient ;  
Une grande Ourse en leur chemin trouverent,  
Et, aussi tost que la beste adviserent,  
L'ung d'eulx eut peur, et du danger s'osta,  
Et sur ung arbre illecques près monta.  
L'aultre, doubtant n'avoir force et puissance  
Pour faire à l'Ourse aulcune resistance,*

*Se couche bas, faict du mort en grand peine  
Sans retirer aulcun vent ny allaine.  
L'Ourse approcha, et, ne sentant tirer  
Allaine ou vent, ny l'homme respirer,  
Là le laissa, l'estimant comme mort :  
Car aux corps mortz jamais elle ne mord.  
Doncques, après qu'elle s'en fut allée,  
Le premier feit de l'arbre devallée,  
Et demanda à l'aultre quel merveille  
L'Ourse avoit dict si près de son aurreille.  
Lors respondit par douce urbanité :  
« L'Ourse (dict il) m'a bien admonesté  
Que je ne voise à jamais près ou loing  
Avecques ceulx qui laissent au besoing  
Leurs compaignons ; ceulx qui font telz deffaulx  
On les peult bien appeller amys faulx,  
Qui sont amys seulement de la bouche,  
Mais par effect l'amour au cueur ne touche. »*



*Ne s'eslever en orgueil.*

---

Plusieurs sont qui se mescognoissent  
Se voyantz en prosperité,  
Mais, s'ilz sont en adversité,  
Leur infirmité recognoissent.

---

DE LA MULE SUPERBE.

Fable LXXXVI.

*Quelque Mule grasse en bon poinct,  
Bien nourrie d'orge en l'estable,  
De rien ne se soulcioit point  
Et ne portoit charge grevable ;  
Sentant donc fortune amyable,  
En son couraige se prisoit,  
L'estimant tousjours favorable,  
Et par orgueil ainsi disoit :*

*« Mon pere est ung tresbeau Cheval,  
Noble et puissant, plein de proesse,  
Qui peult courir à mont, à val :  
Je luy ressemble de vistesse. »*

*Peu après advint qu'en la presse  
Des Chevaux legiers fut menée,  
Mais de courir bien tost fait cesse,  
Quand la course luy fut donnéz.*

*La Mule, clochant et deffaicte,  
Dict en soymesme : « J'apperçoy  
Qu'ung Asne m'a forgée et faicte,  
Non ung Cheval, je le conçoÿ :  
D'aultrement penser me deçoÿ,  
Car ung Asne est mon propre pere. »*

*Bien souvent se retourne en soy  
Qui perd la fortune prospere.*

*Contre les menteurs.*  

---

Qui s'accoustume de mentir  
Après qu'il a baillé de bourde,  
On ne peult à luy consentir,  
Car on luy fait l'aureille sourde.

---

## DU BERGIER MENTEUR.

## Fable LXXXVII.

*Ung Pastoureau dessus ung mont gardoit  
Ses doulx Aigneaulx, ses Moutons et Brebis ;  
De ses voisins se mocquoit et lardoit  
Quand il estoit saoul d'eau et de pain bis.  
Il s'écrioit : « Helas ! les loups famis  
M'ont desrobé, et mes moutons emportent. »  
Gentz mensongers jamais vray ne rapportent.  
Par plusieurs fois les laboureurs d'entour*

*Vindrent au cry, mais les Loups ne trouvoient,  
Et bien souvent leur dressa ce bon tour,  
Estants deceuz quand ilz y arrivoient.  
Ung jour les Loups le parc de prés suyvoient,  
Une brebis leur demoura pour proie.  
Tost vient le mal combien qu'envis on croye.*

*Ce Pastoureau, le larrecin voyant  
Du maistre Loup qui la Brebis emporte :  
« Au Loup ! au Loup ! » disoit il en criant,  
Mais de secours ame ne le conforte :  
Là on le laisse, aulcun ne s'y transporte,  
Car trop souvent les avoit abusez.  
Tousjours en fin sont prins les plus rusez.*

*Homme qui est souvent trouvé menteur,  
S'on l'apperçoit on ne le veult pas croire ;  
Voire fut il de verité l'auteur  
Ne sera creu ny tenu pour notoire :  
C'est son loyer, il n'a point d'aulture gloire.  
C'est bien raison, s'il use de mensonge,  
Que verité luy soit imputé songe.*



*Se corriger le premier.*

---

Tel void dedans les yeulx d'aultruy  
Ung festu, mais, sans veoir plus oultre,  
N'apperçoit une grosse poultre  
Qui l'aveugle, et s'adresse à luy.

---

D'AULCUN DEVIN OU PROPHETE.

Fable LXXXVI:1.

*Quelque Devin en une ville estoit  
En plein marché, qui disoit l'aventure  
A tout chascun qui là se presentoit,  
Et anonçoit toute chose future.  
Lors se mocquant quelque homme de raison  
De ce prophete et de son sot blason,  
Dire luy vint chose qui estoit vraye,  
Que les larrons estoient en sa maison,*

*Qui emportoient par fraulde et trahison  
Son or, son bien, et sa robe, et son saye.*

*Vers sa maison se hastant de venir,  
En son chemin ung homme incogneu treuve,  
Lequel luy dict : « Sy tu sçais l'advenir,  
Tu en as faict maintenant faulse espreuve.  
Pourquoy veulx tu au peuple faire acroire  
Le temps futur, toy qui n'as en memoire  
Ton propre mal et adverse fortune? »*

*Cela est laid de vouloir pour la gloire  
Reprendre aultruy, et de son faict notoire  
N'en avoir soing et souvenance aulcunz.*



*Demander à Dieu chose juste.*

---

Prière et requeste  
A Dieu présentée,  
S'elle n'est honneste,  
N'est point acceptée.

---

DE JUPITER ET DE LA MOUCHE.

Fable LXXXIX.

*La Mouche à miel, pour faire sacrifices  
Aux justes Dieux de leurs grandz benefices,  
A Jupiter, le plus grand dieu du ciel,  
Feit ung present du meilleur de son miel :  
Dont luy, joyeux de telle oblation,  
Luy octroya que la petition  
Qu'elle feroit luy seroit accordée  
Tout aussi tost que seroit demandée.*

*La Mouche donc, sa priere faisant,  
De mauvais cueur ainsi luy va disant :  
« Trespuissant Dieu, concede à ton ancelle  
Et luy permectz que cestuy là ou celle  
Qui me prendra mon miel furtivement  
De mon picquant soit attainct vivement,  
Et, à l'instant qu'il souffrira picqueure,  
Il tombe mort sans qu'aucun le secueure. »  
Lors Jupiter, douteux de l'oraison,  
Luy respondit : « Ce n'est pas la raison,  
Mais je permectz et le veulx en ce point  
Que, si quelqu'ung de ta picqueure est poingt  
Et il advient que l'aiguillon demeure  
Dedans sa chair, il fault lors que tu meure.  
En l'aiguillon consistera ta vie  
De qui tu as de poingdre tant d'envie :  
C'est ton loyer, car qui prie ou soubhaicte  
Qu'à son prochain mort ou perte soit faicte,  
Le mal requis (ainsi qu'il est bien juste)  
Tombe dessus le suppliant injuste. »*

*Considerer le temps.*


---

Ce qui n'est point fait en temps deu  
 Ne peult trop longuement durer :  
 Le fruit esperé est perdu,  
 Et puis après fault endurer.

---

## DE L'ADOLESCENT ET DE L'ARONDELLE

## Fable LXXXX.

*Ung jeune filz vivant en ses delices  
 Avoit ses biens despendus follement,  
 Et consumé ses estatz et offices  
 Tant qu'il n'avoit plus qu'ung seul vestement.  
 Voyant ung jour voller legierement  
 Une Arondelle annonçant, ce luy semble,  
 L'esté prochain, nompas l'hyver qui tremble,  
 Au plus offrant sa robbe en vente a mise,*

*Et demoura tout nud en sa chemise.*

*Contre l'esperoir arriva la froidure,  
L'hyver survint avec gelée et glace :  
L'Adolescent extreme froid endure,  
Le vent le fiert, la neige le menasse,  
Et apperçoit l'Aronde qui trespasse  
Pour le grand froid et douloureux martire.  
Et, la voyant, luy commença à dire :  
« O faulx oyseau, sy de toy je me dueilz,  
C'est bien raison, car tu nous perdz tous deux. »*

*Tout ce qui n'est faict en temps et saison  
Trop lentement ou trop hastivement,  
Sans mesurer à l'aulne de raison,  
Le repentir le suyt soubdainement.  
En son faict fault avoir bon jugement,  
Ne se reigler soubz personne inconstante,  
Mais se reigler soubz personne sçavante,  
Qui bien du mal et droict du faulx discerne.  
Saige est celluy qui ainsi se gouverne.*

---

*Contre les avaricieux.*  

---

L'homme est maintesfois trop expert  
En exerçant son avarice,  
Dangereux est tel exercice,  
Car tel cuide gagner qui perd.

---

## DE LA FEMME ET DE LA GELINE.

## Fable LXXXXI.

*Quelque femme une Poulle avoit  
Qui luy portoit grand advantaige,  
Chascun jour pondre luy devoit  
Ung œuf d'or comme elle peuoit,  
C'estoit son naturel usaige :  
Dont fut augmenté le mesnaige,  
Et riche grandement devint  
Pour ce beau thresor qui luy vint.*

*Ceste femme avaricieuse,  
Pensant la Poulle estre au dedans  
Toute dorée et precieuse,  
La tua comme furieuse,  
Sans adviser les accidentz ;  
Mais à l'œil de tous regardantz  
Fust trouvée dans sa poitrine  
Tout ainsi qu'une aultre geline.*

*En pensant doncques s'enrichir  
Elle perdit par convoitise.  
Avarice nous faict fleschir,  
Et nous augmente le desir  
Qui nous faict perdre chose acquise.  
Desir de gaing faict entreprise,  
Qui est cause de perte à mainctz  
De ce qu'ilz tenoient en leurs mains.*





*Contre les vanteurs.*  

---

Qui cherche honneur par sa vantance  
Et il ne met rien à effect,  
Il est bien digne qu'on le tanse.  
De grand vantance peu de fait.

---

## DE L'HOMME ET DU LYON.

## Fable LXXXII.

*Ainsi qu'un homme et un Lion alloient  
Par le chemin et ensemble parloient  
De leur vertu, de leur force et courage,  
Disantz avoir l'un sur l'autre advantaige,  
Une colonne assez haulte trouverent  
Au carrefour près duquel arriverent,  
Dedans laquelle estoit entaillé comme  
Un grand Lyon estoit occis par l'homme.*

*Ce que voyant l'homme dict au Lyon :*  
*« O fier Lyon plein de rebellion,*  
*Regarde icy, ung homme tu peulx veoir*  
*Qui le Lyon a mis soubz son pouoir,*  
*Le suffoquant comme victorieux :*  
*Ainsi l'homme est plus noble et glorieux*  
*Que le Lyon de sa propre nature. »*  
*Dict le Lyon : « Je ne croy en paincture,*  
*Car paintres ont en leur art grand licence :*  
*Sy les Lyons avoient ceste science,*  
*Paindre pourroient le Lyon comme maistre*  
*Et vainqueur d'hommes, ainsi qu'il peult bien estre.*  
*Tu le verras. » Lors, achevant son dire,*  
*Cest homme prend et le tue et dessire.*  
*Il appert doncq qu'ung vanteur plein de gloire*  
*Veult ses beaulx faictz à chascun faire acroire,*  
*Mais en la fin se trompe et se deçoit*  
*Sy lourdement que chascun l'apperçoit.*

*Contre les trahistres.*  

---

Ne vueiilez trahyr, ne riens faire,  
Non plus que voulez qu'on vous face,  
Car trahison ne peult complaire  
A cueur qui est de bonne race.

---

## DE L'OISELEUR ET DE LA PERDRIX.

## Fable LXXXIII.

*Ung Oiseleur tuer vouloit  
Une Perdrix qu'il avoit prise  
Aux champs, ainsi qu'elle volloit ;  
Mais, quand elle se veid surprise,  
Pria par grand humilité  
Qu'il luy donnast sa liberté  
Et la laschast, luy promettant  
Qu'en ses rethz feroit venir tant*

*D'aultres oyseaulx, tous de sa bande,  
Qu'il en seroit plus que content ;  
Mais l'Oiselleur en debatant  
N'eut cure d'une telle amende.*

*Lors il luy dict : « Au vray je juge  
Que tu es digne de la mort,  
Sans avoir à mercy refuge,  
Car tu veulx faire à aultruy tort :  
Tu promectz, pour te delivrer,  
Qu'en mes mains tu feras livrer  
Plusieurs oyseaulx de ta nichée,  
Mais premier seras depeeschée,  
Pour te rendre juste salaire. »  
Qui a la trahison cherchée,  
Sa chair doit estre detranchée  
Pour estre aux aultres exemplaire.*



*Plus par diligence que par force.*

---

Par long labeur assez continué  
On treuve fin de ce qu'est entrepris :  
Perseverance obtient tousjours son pris,  
Qui n'est jamais de l'honneur desnüé.

---

DU LIEVRE ET DE LA TORTUE.

Fable LXXXXIII.

*Ung Lievre print debat à la Tortue,  
Luy reprochant ses piedz tant paresseux,  
Louant les siens, desquelz il s'esvertue  
Courir au loing non las et angoisseux ;  
Mais la Tortue en ses piedz se confie  
Autant que luy, en course le deffie ;  
De leur debat le Regnard juge fut,  
Qui leur bailla pour course ung certain but.*

*Lors la Tortue, ostant sa negligence,  
Vint jusqu'au but en prompte diligence,  
Ce temps pendant que le Lievre sommeille,  
Lequel pensoit avoir gagné sa part ;  
Mais pour neant, après qu'il se reveille,  
Courut au but, car il y vint trop tard.*

*Le Lievre alors confessa sa paresse,  
En approuvant ferme perseverance  
Faicte à loisir par prudence et saigesse,  
Trop plus que force et legiere inconstance,  
Qui a de soy sy grande confiance  
Qu'elle s'attend à sa propre vertu ;  
Mais son pouvoir souvent est abatu,  
Et au contraire industrie assez lente  
Conduict à fin son faict bien debatue  
Mieux la moytié que force violente.*

*Contre les oyseux.*

---

C'est un monstre en chose publique  
D'un qui ne veult ou sçait rien faire :  
Car il est à vertu contraire,  
Laquelle à bien ouvrer s'applique.

---

## DU FEVRE ET DU PETIT CHIEN.

## Fable LXXXV.

*Ung Fevre avoit un petit Chien  
Qui tousjours dormoit ce pendant  
Que son maistre besongnoit bien,  
Le disner estoit attendant ;  
Mais, quand son maistre estoit mordant  
Et qu'à table prenoit repas,  
Ce petit Chien, l'heure entendant,  
A ce disner ne failloit pas.*

*Le Fevre ne se pouvoit taire,  
Mais disoit au Chien rudement :  
« Content ne suis de ce mistere,  
Tu me destruyes entierement :  
Car tu dors paresseusement  
Quand je besongne à mon ouvraige,  
Mais au disner soubdainement  
Tu viens manger à mon dommaige. »*

*Tout ainsi aux champs et aux villes  
Les ungs servent au bien commun,  
Les aultres y sont inutiles  
Sans y faire prouffict aulcun.  
O la grand faulte quand quelqu'ung  
Veult tant l'oysiveté ensuyvre,  
Sans riens faire en temps opportun,  
Qu'il veult du labeur d'aultruy vivre.*



*Perdre pour gagner.*

---

Pour sauver la chose plus chere  
Il nous fault la moindre quitter,  
De paour qu'on ne paye l'enchere,  
On recule pour mieulx saulter.

---

## DU VENEUR ET DU CASTOR.

## Fable LXXXXVI.

*Les genitoires du Castor  
Servent à faire medecine,  
Pour ce est il à cry et à cor  
Chassé, pour en avoir saisine ;  
Mais quand il congnoit sa ruyne  
Ses genitoires va trencher,  
Rien n'est que le salut tant cher.*

*Quand du danger se void sy prés,  
Pour les genitoires qu'il a,  
Aux dentz les trenche tout exprés  
Et aux veneurs les jecte là,  
Lesquelz, considerans cela,  
Les preignent, et laissent la chasse.  
Bien faict qui son salut pourchasse.*

*Pour eviter plus grand dommaige  
Aulcunes fois perdre convient :  
Le peril faict l'homme estre saige  
Dont il eschappe et en revient.  
Le bon chrestien aussi pervient  
Au ciel, quittant les biens du monde.  
En tel salut tout bien abonde.*



*Ne recevoir en gré les dons des mauvais.*

---

Sy on te presente aulcun don,  
Pense s'il est mauvais ou bon,  
Considere le personnage  
Et le vouloir de son courage.

---

DE JUPITER ET DU SERPENT.

Fable LXXXXVII.

*Jupiter feit celebrer ung convive  
Auquel chascun des haultains dieux arrive,  
Et pour parfaire et agrandir la feste  
De chascun genre il y vint une beste,  
Avec presentz et dons tresprecieux  
Pour presenter au souverain des cieulx.  
Chascun s'efforce à faire son offrande  
A Jupiter, soit petite ou soit grande,*

*Entre lesquelz le Serpent s'appareille  
De luy offrir une rose vermeille ;  
Mais Jupiter à plein la refusa,  
Et le donneur et le don desprisa,  
Disant tout hault : « J'ay prins pour agreables,  
Des aultres tous les presentz honorables,  
Mais du Serpent, qui est la beste seule  
Pleine de dol, qui m'apporte en sa gueule  
Le sien present, pource qu'il est mauvais,  
Le don offert je ne prendray jamais :  
Car des mauvais on ne doit recevoir  
Present ou don, il y peult bien avoir  
Deception, fraulde, dol et malice.  
Tel don n'est point souventesfois sans vice.*

*Par ce propos cognoissons clerement,  
Que le present faict indiscretement  
D'ung cueur pecheur, où tout vice est conceu,  
N'est voluntiers du Seigneur Dieu receu.*



*Ne nourrir les enfantz trop delicatement.*

---

Le pere qui trop l'enfant flate,  
Nourriture trop delicate,  
Liberté et sote doctrine,  
Sont cause que l'enfant mal fine.

---

DU SINGE ET DE SES ENFANS.

Fable LXXXXVIII.

*Ung Singe avoit deux petits jeunes Singes  
Dont l'ung aymoît d'une amour sote et folle,  
Fort tendrement l'envelopoit en linges,  
Le nourrissoit gisant en couche molle,  
Tousjours le baise, amignote et acolle.  
L'aulture il hayoit, et n'en tenoit point compte,  
Ains, le chassant, de le voir avoit honte.  
Mais cestuy là qu'il aymoît sy tresfort,*

*Par trop aymer, qui la raison surmonte,  
Tant l'estraingnit qu'en fin le mit à mort.*

*Tout ainsi font les parentz imprudentz  
Qui ayment trop leurs enfantz sans mesure,  
Par tel amour tumbent en accidentz,  
Perdent l'esprit et gastent leur nature :  
Car, leur baillant trop douce nourriture  
Et les tenant trop chers et trop ayez,  
Tumbent en mal dont ilz sont diffamez ;  
La vie est folle, et la fin est mauvaïse.  
Mais telz parentz doivent estre blasmez  
Quand telle fin procede de telle aise.*

*Provision de saison.*

---

La provision de saison,  
Soit bonne ou soit mauvaise année,  
Quand elle est par droict ordonnée,  
Elle faict la riche maison.

---

DES FORMIS ET DE LA SIGALLE  
OU GRILLON.

Fable LXXXXIX.

*Une grand troupe de Formis  
Ensemble en ung creux s'estoient mis,  
Et avoient durant tout l'esté  
Amassé grande quantité  
De bled, qu'ilz avoient peu trouver  
Pour se nourrir durant l'hyver ;  
Lequel venu, une Sigalle,  
De qui la cure principalle*

*Est de chanter l'esté durant,  
Laquelle estoit faim endurant,  
Vint aux Formis, et leur pria  
Luy donner sy peu qu'il y a  
De leur bled. Ce qu'ilz refuserent,  
Et par rigueur luy demanderent  
Qu'elle avoit faict l'esté passé  
Sans avoir son pain amassé.  
Dict la Sigalle : « Je chantoie  
Et par les bledz je m'esbatoie.  
— Lors, dirent les Formis ainsy,  
Il fault que l'endures aussi :  
Puisqu'ainsi est que tu as tant  
Chanté l'esté en t'esbatant,  
Il te fault en hyver dancier :  
Ainsi te fault recompenser. »*

*Qui ne pourvoit en temps et heure  
En grand'necessité demeure.*



*De fuyr les femmes.*

---

Qui se veult mettre en mariaige  
Il faut chercher la femme saige,  
De la folle ne tenir compte,  
Qui ne fait que dommaige et honte.

---

D'UNG HOMME ET DE SES DEUX FEMMES.

Fable C.

*Au temps de ver que tout est en vigueur,  
Ung homme plein de jeunesse et grand cuer,  
D'aage moyen, deux femmes espousa,  
Et leur complaire en tout se disposa.  
L'une estoit vieille, et l'aultre jeune assez ;  
Et il avoit trente cinq ans passez,  
Cheveux avoit grisons et demy blancz  
A la vieillesse assez bien ressemblans.*

*Parquoy la vieille, ayant son amytié,  
De ses cheveux luy osta la moytié,  
C'est à sçavoir ceulx de noyre taincture,  
Pour mieulx sembler à la vieille nature.  
Les cheveux noirs perdit entierement.  
La jeune femme aussy semblablement  
Les cheveux blancz luy osta par cautelle  
A celle fin qu'il ressemblast à elle.  
De ses cheveux noir ne blanc ne se saulve,  
Et par ainsi l'homme demoura chauve,  
Non sans opprobre et laide mocquerie,  
Qui luy tourna à grande fascherie.  
Les hommes vieulx se doivent donc substraire  
D'amour de femme ainsi à eulx contrairé;  
Les jeunes gentz qui en veulent jouyr  
N'en doivent tant approcher que fuyr;  
Brief, cestuy là qui veult vivre en honneur  
Ne doit de Femme en faire son seigneur.*



*Concorde et division.*

---

C'est un grand bien, joyeux et delectable  
Quand les parents vivent ensemblement  
En bonne paix, et amiablement,  
Et que l'un est à l'autre secourable.

---

## DU LABOUREUR ET DE SES FILS.

## Fable CI.

*Un homme avoit des enfans trois ou quatre  
Qui se vouloyent tousjours frapper et battre ,  
Et ne pouvoit jamais les appointer ;  
Mais pour ce faict il se fit apporter  
Petits bastons, propres, comme il luy semble,  
Et les lia en un fagot ensemble,  
Ses fils presents, ausquels il presenta  
Celuy fagot; puis les admonnesta*

*L'un après l'autre à le rompre et briser.  
Lors pour ce faire ils se vont disposer ;  
Chacun d'iceux pour le rompre s'efforce ,  
L'un perd son temps, l'autre y laisse sa force ,  
Sans exploiter ne faire rien qui vaille.  
Adonc le pere à chacun d'eux leur baille  
Iceux bastons, à part et separés,  
Qui ne sont pas trop long temps demourés  
En leur entier : car un chacun à part  
Rompit les siens, et en fit mainte part.  
Ce que voyant, le pere leur va dire :  
« Mes beaux enfans, voyez qu'il n'est rien pire  
Qu'estre en debat, noisifs et divisés,  
Vous le voyez par les bastons brisés.  
Donc, si voulez par accord estre unis,  
Encontre tous serez forts et munis.  
Toute chose est durable par concorde,  
Et se perit et destruit par discorde. »*

*Superfluité empesche de bien faire.*

---

Plusieurs durant leur povreté  
Sont vertueux et gents de bien ;  
Mais, s'ils ont richesse à planté,  
Maintesfois ils ne valent rien.

---

D'UNE FEMME ET DE SA POULE.

Fable CII.

*Aucune Femme nourrissoit  
Une Geline en sa maison,  
Qu'elle aymoît fort et cherissoit,  
A cause qu'en toute saison  
Luy ponnoit un œuf frais de rente,  
Dont ne fut pas assez contente.  
La Femme, pensant que d'autant  
Plus à manger luy bailleroit,*

*Qu'elle iroit tousjours augmentant,  
Et que du moins deux œufs pondroit,  
Dequoy elle estoit si friande,  
Luy bailla beaucoup de viande.*

*Pour l'abondante nourriture,  
La Geline devint si grasse  
Que, contre coustume et nature,  
De pondre un œuf elle fut lasse,  
Et oncques depuis œuf ne fit,  
Ny à sa maistresse proffit.*

*Ainsi plusieurs, tandis qu'ils sont  
Povres de biens et de richesse,  
Proffit, vertu et grands biens font  
Par leur industrie et sagesse ;  
Mais, s'ils ont des biens abondance,  
Tout cela tourne en decâdence.*

*Contre les flatteurs et les assentateurs.*

---

Il ne faut point flatter le dé,  
Ny avoir langage fardé :  
Il faut que verité on die,  
De santé ou de maladie.

---

## DU MEDECIN ET DU MALADE.

## Fable CIII.

*Un Medecin près un Malade estoit,  
L'interrogant comment il se portoit.  
Le patient au lict constitué  
Luy respondit qu'il avoit fort sué  
Plus que devoir. « Certes c'est tresbon signe »,  
Ce dit alors le maistre en medecine.*

*Un autre jour, ce Medecin gentil  
Luy demanda comment luy estoit-il.*

*Dit le Malade : « Il m'est advis et semble  
Qu'il m'est tresmal, car je frissonne et tremble.  
— Ce n'est que bien », ce dit le Medecin.  
Le jour d'après, que s'approchoit la fin  
Du patient, luy demanda encores  
Quel il estoit, comme il se sentoit ores.  
« Helas! dit-il, j'ay un flux trop debile.  
— Cela va bien, et vous est fort utile »,  
Ce respondit ce Medecin flatteur.  
Tantost survint un privé serviteur  
Qui demanda au Malade comment  
Il se portoit. « Helas! malheureusement,  
Respondit-il, car il me faut mourir,  
Combien qu'on dit que je doyye guerir. »*

*Ainsi plusieurs souvent sont abusés  
Par tels flatteurs, simulateurs rusés :  
Qui bien ou mal à l'appetit consentent  
De ces gents là qui depuis s'en repentent.*



*Ne changer l'estat à quoy on se congnoit.*

---

Qui se veut mesler d'un affaire  
Dont jamais il ne sceut rien faire,  
Et il luy en vient du dommage,  
Il n'est pas estimé pour sage.

---

DE L'ASNE ET DU LOUP.

Fable CIIII.

*Ainsi qu'un Asne s'esbattoit  
Et dedans un verd pré sautoit,  
Il se mit au pied une espine :  
Dequoy il se print à clocher,  
Et, pour sa guerison chercher,  
Devers le Loup vient et s'encline.*

*« Helas! (dit-il), Loup, bien je voy  
Que je suis viande pour toy,*

*Ou pour les Corbeaux vrayement;  
Mais fay moy ce bien, et me tire  
L'espine qui mon pied martire,  
J'en mourray plus joyusement. »*

*Lors le Loup tire à belles dents  
L'espine qui estoit dedans  
Le pied de l'Asne, qui sentit  
La douleur moindre, si delache  
Un coup de pied au Loup tant lasche,  
Et plat en terre l'abbattit.*

*« Ah! dit le Loup, je soulois estre  
Cuisinier; mais j'ay faict du maistre  
Medecin, sans experience. »*

*Celuy est fol et fait grand vice  
Qui delaisse son artifice  
Pour vaquer à autre science.*



*Estre sage par experience.*  

---

Qui est eschappé d'un danger,  
S'il est prudent, il n'y retourne ;  
L'experience l'en destourne,  
Qui fait l'opinion changer.

---

## DU PASTEUR ET DE LA MER

## Fable CV.

*Quelque Pasteur assez rude et sauvage  
Gardoit son parc près le bord et rivage  
D'une grand mer, et, la voyant posée,  
Pour naviguer tranquile et disposée,  
Delibera le navigage prendre,  
Et pour ce faire alla ses Brebis vendre,  
Puis de l'argent il se fit gros marchand,  
Monta sur mer, et s'en alla cherchant*

*Les loings païs pour vendre ses denrées.  
Luy navigant par estranges contrées,  
La Mer s'enfla, les grands vents se leverent  
Contre les flots, et vagues se ruerent  
Par tel effort et tempeste si grande  
Qu'entre les eaux perit la nef marchande,  
Et à grand' peine eschappa du naufrage  
Celuy marchand, qui, après le dommage  
De tous ses biens et richesse perie,  
Reprint l'estat de simple bergerie.*

*Un temps après, voyant la mer tranquile,  
Il dit en soy : « Ha ! Mer fausse et subtile,  
Tu te fais douce à fin que derechef  
Je perde en toy mes biens, en grief meschef ;  
Je ne suis pas si sot et imprudent  
D'estre eschappé d'un mauvais accident,  
Et puis après y retourner : car certes  
L'homme est faict sage à cause de ses pertes. »*



*Beaucoup promettre, et faire peu.*

---

Quiconques promet  
Un cas impossible,  
Et l'effect n'y met,  
Est à tous risible.

---

D'UNE SORCIERE.

Fable CVI.

*Une Sorciere enchanteresse,  
Pour gagner argent en maints lieux,  
Faisoit à un chacun promesse  
D'appaiser les ires des Dieux,  
Disant qu'elle tenoit les cieux  
Et toute constellation,  
Temps serein, et temps pluvieux,  
Eau et terre en subjection.*

*Aucuns de ceste region  
L'accuserent à la justice :  
Car contre la religion  
Elle exerçoit son malefice.  
Lors celuy qui avoit l'office  
De juge à mort la condamna.  
Parquoy, pour punir sa malice,  
Au feu ardant on la mena.  
Quelcun, qui la vid, luy va dire :  
« Tu avois promis d'empescher  
Des hauts Dieux la fureur et l'ire,  
Mais rien n'y vaut ton haut prescher :  
Car tu ne t'es peu despescher  
Des hommes, qui à mort te mettent. »*

*Le peu faire est à reprocher  
A ceux là qui beaucoup promettent.*



*Ne faire rien sans conseil.*

---

Qui par conseil ses actes fait,  
Il ne reste rien imparfait  
En tout cela qui en despend,  
Et jamais il ne s'en repent.

---

DE DEUX GRENOUILLES.

Fable CVII.

*Dedans un estang habitoyent  
Deux Grenouilles qui se hantoyent  
Si privement que la fortune  
Estoit à toutes deux commune.  
Par la grand chaleur de l'esté,  
Qui boit toute l'humidité,  
Beaucoup d'estangs à sec tarirent,  
Dont les Grenouilles s'esbahirent.*

*Par faute d'eau de l'estang sortent  
Et devers un puits se transportent,  
Où l'une vouloit pour descendre  
Y faire l'autre condescendre.*

*Mais l'autre respondit ainsi :  
« Si le puits se tarit aussi,  
Nous, frustrées par ce defaut,  
Comment monterons nous en haut? »*

*Car il ne faut, sans y penser,  
Aux entreprises s'avancer,  
Pour ce qu'au lieu de l'avantage  
Souvent on reçoit grand dommage.*

*On ne void point au sage faire  
L'entreprise de quelque affaire  
Sans voir quelle en sera l'issüe,  
Pour estre laissée ou receüe.*





*Se garder de la fraude d'autrui.*

---

De l'homme cauteleux et fin  
Garde toy bien jusqu'à la fin :  
Car faux semblant sçait tant de ruse  
Que le prudent souvent abuse.

---

DU CHAT ET DES SOURIS.

Fable CVIII.

*Un Chat cherchant la venaison,  
Congnoissant qu'en une maison  
Y avoit des Souris beaucoup,  
Y alla pour faire son coup,  
Et de faict en mangea aucunes.  
Les autres, voyans ces fortunes,  
Ès hauts greniers se retirèrent  
Et là longuement demourèrent,*

*Tant que le Chat n'en vid plus nulle.  
Parquoy un peu il dissimule,  
Deliberant les attrapper.  
Or, que fit-il pour les tromper?  
Pensant en ce poinct les surprendre,  
Les pieds en haut il s'alla pendre  
Contre un mur à une cheville,  
Feignant que la mort, qui tout pille,  
L'avoit là mis et estendu ;  
Mais un Rat sage et entendu,  
Le voyant faire telle mine,  
Disoit : « O fausse beste fine !  
Quand mort et roide tu serois,  
De ton corps je n'approcherois. »  
Car les bien experimentés,  
Des finesses d'autrui tentés,  
Pour tout cela qu'ils peuvent voir  
Ne se laissent point decevoir.*

*Sagesse requise au Prince.*

---

Si un Prince ou un Gouverneur  
Ne sçait soy meşme se conduire,  
Comment pourra il par honneur  
A bien vivre les siens induire ?

---

## DU RENARD ET DU SINGE.

## Fable CIX.

*En un beau champ les bestes s'assemblerent  
A fin d'eslire et faire un nouveau Roy ;  
Aucuns d'entr'eux le concile troublerent,  
Voulans n'avoir prince, juge, ne loy.*

*Un Singe y vint, qui fit mille soupplesses,  
Danses et sauts, dont fut si bien voulu  
Que d'un accord, pour telles gentilleses,  
Fut le grand Roy par dessus tous eslu.*

*Quelque Renard sur ce Roy envieux,  
Pour le tromper, luy dit ainsi : « Cher Sire,  
Je sçay cy près un thresor precieux  
Qui appartient à vostre haut empire. »*

*Selon son dit, aux champs l'accompagna,  
Où luy monstra une fosse profonde.  
« Là bas, dit-il, le feu Roy espargna  
Tous les thresors et richesses du monde. »*

*Le Singe y creut, et bas il descendit :  
Tout aussi tost fut pris et arrêté,  
Dont se plaignoit, et le Renard luy dit,  
En reprochant son instabilité :*

*« Toy, non sçachant, nous veux tu dominer,  
Qui laschement t'es laissé ainsi prendre? »  
Certes, qui veut son faict ainsi mener  
Sans jugement, il est trop à reprendre.*

*Ne r'enchoir au peril dont on est eschappé.*

---

Promesse faicte à son dommage,  
Peril à grand'peine eschappé,  
Sans y penser estre attrappé,  
A l'advenir fait l'homme sage.

---

DU CHIEN ET DU LOUP.

Fable CX.

*Un Chien dormoit devant la porte  
D'une maison ; là se transporte  
Un Loup, qui le veut devorer.  
Le Chien, qui n'ose s'asseurer,  
Se voyant en proye et destrousse,  
Luy dict, en luy baillant la trousse :  
« Las ! Monsieur, ne me tuez point,  
Je suis trop maigre et mal en point*

*Pour faire un bon repas de moy ;  
Mais je vous promets, sur ma foy,  
Que, si voulez un peu attendre,  
Je deviendray gras et bien tendre,  
Car mon maistre, dedans bref temps,  
Fera un banquet que j'attens,  
Où je feray de bons repas.  
Et, cela faict, ne faudray pas  
(Après m'estre ainsi engraisi)  
De me tenir en ce lieu cy,  
Auquel vous me retrouverez ;  
Puis, s'il vous plaist, me mangerez. »  
Le Loup le creut. Huict jours après  
Il revint illec tout exprés ;  
Mais le Chien, au grenier estant,  
Le gaudissoit, l'admonnestant  
De ne croire plus au caquet,  
Ny de s'attendre à nul banquet.*

*Qui laisse eschapper sa fortune  
Jamais ne l'a si opportune.*

*User de cautelle contre ses ennemis.*

---

En toute bataille mortelle,  
Soit sur la mer ou sur la terre,  
Le vray exercice de guerre,  
C'est user de ruse et cautelle.

---

DU CHIEN ET DU COQ.

Fable CXI.

*Un Chien et un Coq se sont mis  
Ensemble ainsi que bons amis,  
Pour aller en pelerinage :  
Un jour en faisant leur voyage,  
Que le soleil estoit couché,  
Le Coq s'est bien et beau juché  
Dessus un haut arbre tout verd,  
Et le Chien, pour estre à couvert,*

*Et passer le temps tenebreux,  
Se mit dans l'arbre, qui fut creux.  
Or advint que, sur la mynuict,  
Le Coq à son resveil tout duit  
Chanta, dont un Renard voisin  
Accourt, et luy dit : « Beau cousin,  
Qui prenez là haut vos esbats,  
Venez vous en chanter cy bas.  
— Il me plaist, puisque le voulez,  
Dit le Coq : donques appelez  
Le portier, à fin que je sorte. »  
Le Renard alla à la porte  
Du tronc creusé, où il esveille  
Le Chien, dont il a grand merveille,  
Quand il le void de luy si prés.  
Lors il s'en fuit, et Chien après,  
Et le Coq par ce bon tour là,  
Tout assuré, demeura là.*



*Ne s'estonner pour la parole.*

---

Pour ouïr hautement crier,  
On ne se doit point effrayer,  
Tel menace qui a grand'peur,  
Mais au faict congnoist on le cœur.

---

DU LION ET DE LA GRENOUILLE.

Fable CXII.

*En esté, un Lion estoit  
Prés d'un estang, où s'esbattoit  
Sous le limon une Grenouille  
Dedans l'eau, où elle se mouille,  
Laquelle cria hautement :  
Par quoy le Lion vistement  
Se tourna devers la partie  
D'où ceste voix estoit sortie,*

*Pensant que ce fust quelque beste  
Qui luy vousist faire moleste.  
Lors, attendant du faict l'issuë,  
La Grenouille il a apperceuë,  
Qui sortoit de l'eau en sautant ;  
Dont il eut deuil et d'ire tant  
Qu'en estendant sa dextre patte,  
Il la mit à mort toute platte,  
Disant en soy : « Je ne devois  
Me troubler d'ouïr telle voix,  
Sans voir de qui elle venoit. »  
Ainsi donques se reprenoit  
Le Lion pour avoir esté  
De peu de chose espouvanté,  
Car pour haute parole ouïr  
Il ne se faut point esbahir.*



*L'un a la peine, et l'autre le proffit.*

---

Tel labeure et fait les façons  
Qui n'en cueille pas les moissons ;  
Tel au jardin l'arbre a planté  
Qui du fruict n'a jamais gousté.

---

DU LYON, DE L'OURS ET DU RENARD.

Fable CXIII.

*Le Lion, plein de grand puissance,  
Et l'Ours, de forte resistance,  
Avoyent un petit Chevreau pris  
Qui n'estoit pas de trop haut prix :  
Toutesfois vous devez sçavoir  
Que chacun d'eux faisoit devoir  
De s'efforcer à qui l'auroit,  
Et qui plus fort d'eux deux seroit ;*

*De sorte qu'avecques les dents  
Et les grifs, qui entroyent dedans  
Leurs chairs si profond, se blessèrent,  
Tant se penerent et lasserent  
Qu'il leur convint dessus leurs culs  
S'asseoir, comme las et vaincus.*

*Or, tandis que de ceste peine  
Taschoyent à r'avoir leur haleine,  
Et regardoyent leur sang espandre,  
Le Renard, que l'on devoit pendre,  
Se trouvant d'avanture en voye,  
Ravit soudainement la proye  
Qui estoit entr'eux en debat.  
Par quoy, travaillés du combat  
Et des assauts insupportables,  
Crioient : « Bien sommes miserables  
D'avoir combattu en ce poinct  
Pour cela que nous n'avons point. »*

*Souvent on travaille et labeure,  
Et le fruit à autruy demeure.*

*Dieu aide aux justes, et est contraire  
aux mauvais.*

---

L'homme de bien ne fut jamais  
De nostre Seigneur delaissé ;  
Mais il punit l'homme mauvais  
Duquel il se void offensé.

---

DU BUCHERON ET DE MERCURE.

Fable CXIII.

*Ainsi qu'un Buscheron estoit  
Prés d'un estang, et abattoit  
Un arbre, qu'au pied il couppa,  
Sa coignée luy eschappa  
Et cheut en l'eau, dequoy il pleure.  
Mais le bon dieu Mercure, à l'heure,  
Par sa pitié le secourut,  
Et par dessus l'eau s'apparut,*

Luy presentant une coignée  
Toute d'or jusqu'à la poignée,  
Que le bon homme refusa ;  
Dont Mercure moult l'en pris  
Et luy presenta la seconde,  
Toute d'argent ; mais rien du monde  
De convoitise en luy n'entra.  
Après Mercure luy monstra  
Celle pourquoy il pleuroit tant,  
Dont le bon homme fut content,  
Ne demandant que ceste là.  
Lors Mercure, voyant cela,  
Pour telle bonté guerdonner,  
Toutes les trois luy va donner.

Un autre, voulant faire espreuve  
Si tel bon heur ainsi se treuve,  
Sa coignée en l'eau choir laissa.  
Adonc Mercure s'addressa  
Vers luy, et comme caut et fin  
Monstra la coignée d'or fin,  
Que l'autre pour sienne clama,  
Dequoy Mercure le blasma ;  
Et, pour avoir menti ainsi,  
Il n'eut l'une ne l'autre aussi.

*Dieu a congnoissance de toutes choses.*

---

Il ne peut estre rien caché  
Envers le tressouverain Dieu,  
Ou soit vertu, ou soit peché,  
Faict en public ou secret lieu.

---

D'UN HOMME ET D'APOLLO.

Fable CXV.

*Un mauvais Homme alla faire un voyage  
Vers Apollo, le dieu puissant et sage,  
Droit en Delphos, pour iceluy tenter ;  
Et pour ce faire il voulut inventer  
Une malice, et print sous son manteau,  
Entre ses mains un petit Passereau.  
Quand il fut là, il luy va dire ainsi :  
« O Apollo, ce que je tien icy*

*Est il vivant? est il mort? Qu'en est il? »  
Or se pensoit cest homme si subtil  
Que, si le Dieu luy eust dit : « Il est mort »,  
Il eust montré l'oiseau vivant et fort ;  
Mais, s'il eust dit : « Il est tout plein de vie »,  
Soudaine mort s'en fust tost ensuyvie,  
Et l'eust tué sous sa cappe estendue.  
D'Apollo fut la cautelle entendue,  
Et respondit : « O faux et meschant traistre,  
Sa vie et mort gist en ton franc arbitre ;  
Soit mort ou vif, mets le cy en presence. »*

*De ceste Fable est telle la sentence  
Qu'on ne sçauroit jamais Dieu decevoir,  
Tant il est plein de puissance et sçavoir ;  
Et que, tant soit quelque chose celée,  
Elle est à luy patente et revelée.*



*Ne laisser le certain pour l'incertain.*

---

Qui petit gain present refuse,  
Pour un plus grand gain à venir,  
Et ne veut le certain tenir,  
Son espoir le trompe et abuse.

---

DU PESCHEUR ET DU PETIT POISSON.

Fable CXVI.

*Un Pescheur print à l'hameçon  
Dedans l'eau un petit Poisson,  
Qui, voyant sa captivité,  
Pria en grande humilité  
Le Pescheur, ainsi luy disant :  
« Seigneur, tu me tiens à present  
Ton serf; mais quoy? je suis petit,  
Et n'y a en moy appetit,*

*Goust, ne douceur, ne recouvrance ;  
Mets moy en pleine delivrance  
Dedans les eaux, c'est mon hostel ;  
Puis quelque jour deviendray tel,  
Si grand, si gros, que tu auras  
Assez de quoy tu mangeras ;  
Lors de banquet te serviray. »*  
*Le Pescheur respond : « Non feray,  
Je serois fol et mal appris  
Si le gain qu'en mes mains j'ay pris,  
Tant petit soit, laissois aller  
Pour plus gros morceaux avaller ;  
Entre mes mains tu demourras,  
Et pour te manger tu mourras. »*

*Celuy est fol qui ne tient compte  
Du gain present et qui peu monte,  
Et contemne un bien gracieux  
En esperance d'avoir mieux.*

*N'avoir deux paroles en la bouche.*

---

L'homme qui est double en son dire,  
Qui veut louer, puis veut mesdire,  
Et n'est en parole arrêté,  
Il ne doit point estre accointé.

---

DE L'HOMME ET DU SATYRE.

Fable CXVII.

*Un Dieu champestre et Satyre cornu  
Ayant les pieds de chevre et le corps nu,  
Print amitié et nouvelle alliance  
Avec un homme, et, pour telle accointance  
Entretenir, ils mangerent ensemble.  
Or estoit il saison d'hyver qui tremble,  
Et faisoit froid, par quoy l'homme print peine  
De reschauffer les mains de son haleine.*

*Ce que voyant, demanda le Satyre  
Pourquoy c'estoit. Et l'homme luy va dire :  
« J'halene ainsi la chaleur de ma bouche  
Pour reschauffer mes mains où elle touche. »  
Bientost après on mit en leur presence  
Un metz tout chaud. Lors l'homme en diligence  
Souffla dessus, à fin qu'il refroidist.  
Dont le Satyre en sousriant luy dit :  
« Pourquoy fais tu ce second soufflement? »  
L'homme respond : « J'appaise doucement  
La grand chaleur estant en la viande.  
— Ha! (respond-il) certes je ne demande  
Ton amitié, puis qu'en pareille sorte  
Produis le froid et la chaleur tant forte  
De mesme bouche à ce faire trop duite. »  
Telle amitié ne doit estre introduite  
Avecques soy : car l'homme qui est double  
Fait son parler tousjours douteux et troub'e.*

*Allegeance de mal par le peril d'autruy.*

---

Plus facilement on endure  
Offense, dommage et injure,  
Quand on void sa partie adverse  
Qui en pareil danger se verse.

---

DU TURBOT ET DU DAUPHIN.

Fable CXVIII.

*Dedans la mer un Dauphin poursuyvoit  
Quelque Turbot, et si près le suyvoit,  
Qu'il le cuida par course impetueuse  
Tenir surpris en la mer fluctueuse.*

*Un flot les porte, et le Turbot leger,  
Pour eviter de la mort le danger,  
Nage si fort que contre un roc se lance,  
Où il souffrit de mort la violence.*

*Et le Dauphin, de la haste qu'il a,  
Accourt si fort contre ce rocher là  
Qu'au lieu d'avoir iceluy Turbot pris,  
Il se navra, et fut de mort surpris.*

*Lors le Turbot, estant près de mourir,  
Voyant ainsi son ennemi perir,  
Dit à part soy : « La mort ne m'est point grieve,  
Puis que je voy de luy la fin si brieve. »*

*Ainsi plusieurs portent legerement  
L'adversité et plus paciemment  
Alors qu'ils voyent l'auteur de leur malheur  
Ainsi finer, ou languir en douleur.*

*C'est l'appetit de maudite vengeance,  
D'ainsi trouver de son mal allegeance :  
Elle est contraire à sainte charité,  
Cherchant d'autruy la propre utilité.*

*Des recteurs du bien public.*  

---

La ville qui est gouvernée  
Par une loy bien ordonnée  
Et par bons et justes moyens  
Croist en biens et en citoyens.

---

## DE L'OISELEUR ET DU MERLE.

## Fable CXIX.

*Un Oiseleur ses rets tendoit  
Sur un pré, auprès d'un buisson,  
Et un Merle le regardoit,  
Qui luy dist en ceste façon :*

*« Ami, qu'est ce que tu fais là?  
Qu'il me soit par toy recité. »  
Adonques l'Oiseleur parla,  
Et dit : « Je fais une cité. »*

*L'Oiseleur sema tout auprès  
Des grains pour les oiseaux attirer  
Et les prendre aux retz, puis après  
Dans le buisson s'alla retirer.*

*Le Merle, croyant de léger,  
Voyant le repas appresté,  
Descend en bas pour le manger,  
Mais il fut aux lacs arrêté.*

*« Ha! (dit-il) forgeur de cautelles,  
Tu n'auras gueres d'habitans,  
Si toutes tes cités sont telles,  
Qui n'en soyent bien tost repentans. »*

*Car, quand les Princes et recteurs  
Font oppressions inciviles  
Sur les bourgeois habitateurs,  
C'est ce qui perd les bonnes villes.*





*Contre les infracteurs des vœus.*

---

Ne fay si tost à l'impourveu  
A nostre Dieu promesse ou vœu :  
S'il advient qu'il le fale faire,  
Tu y dois de droict satisfaire.

---

## DU VIATEUR ET DE JUPITER.

## Fable CXX.

*Un Pelerin, en faisant son voyage,  
A Jupiter promet de luy donner  
La moitié juste et entiere en partage  
Des biens par luy trouvés au cheminer.  
Lors, en pensant son faict à fin mener,  
Il chemina, attendant ses fortunes.  
En fin trouva, pour le mieux estrener,  
Un panier plein d'amandes et de prunes.*

*Bien tost mangea les prunes et amandes,  
En oubliant sa promesse et sa foy;  
A Jupiter presenta ses offrandes  
De ce qu'il eut de reste avecques soy,  
Disant ainsi : « Jupiter, Dieu et Roy,  
Je t'offre icy les noyaux et coquilles  
Des fruicts trouvés ; or donc contente toy :  
C'est la moitié de ces fruicts tant utiles. »*

*Le trop tenant et avaricieux  
A bien grand peine il garde sa promesse,  
Et n'est loyal aux hommes ny aux Dieux,  
Tant il est plein de fraude et de finesse.  
Fidelité perd le nom de maistresse  
Dedans le cœur où régné convoitise,  
Qui tellement l'homme contraint et presse  
Qu'il rompt les vœus faicts à Dieu et l'Eglise.*

*De perte soudaine longue souvenance.*

---

En la vie humaine  
La perte est soudaine,  
Subit elle vient,  
Long temps en souvient.

---

DE LA CHAUVÉ SOURIS, DU BUISSON  
ET DU PLONGEON.

Fable CXXI.

*La Chauve Souris, le Buisson  
Et le Plongeon marchands se firent ;  
Tout en commun leur bien ils mirent,  
Cuidans faire gaing à foison.*

*La Chauve Souris emprunta  
Pour ce faict d'argent à grands sommes,  
Le Buisson chargea robbes d'hommes,  
Le Plongeon du cuyvre acheta.*

*Ces marchands à la mer volage  
Commirent et eux et leur bien ;  
Mais il advint en moins d'un rien  
Que leur vaisseau souffrit naufrage.*

*Leur bien perdu par la fortune,  
A fort grand peine ils se sauverent,  
Et bien estonnés se trouverent,  
N'ayans ny avoir ny pecune.*

*La Chauve Souris, pour ses debtes,  
N'osa depuis aller de jour ;  
Le Plongeon attend chacun jour  
Sur le bord de la mer ses pertes.*

*Le Buisson est tousjours pendu  
Aux robbes de ceux qu'il rencontre,  
Cuidant pouvoir par bon encontre  
Recouvrer ce qu'il a perdu.*

*L'homme a tousjours le cœur fiché  
A ce qu'un coup s'est attaché.*

*Ne s'attendre qu'à soy mesme.*

---

Il faut avoir en soy plus grand fiance  
Qu'au dit d'autruy quant à son propre affaire :  
Car, quand le temps s'approche de le faire,  
On est laissé et mis en oubliance.

---

DU LABOUREUR ET DE L'ALOUETTE.

Fable CXXII.

*Un homme ses voisins pria  
De moissonner ce qu'il y a  
De blé en son champ, mais n'y vindrent,  
Et bonne excuse vers luy prindrent.  
Depuis en pria ses amis,  
Qui ne s'en sont en peine mis;  
Dont luy, frustré de sa pensée,  
Sa parole il a adressée*

*A son fils, disant : « Dans demain,  
Nous deux mettrons icy la main,  
Et ferons l'aoust sans ayde aucun,  
Puis que le temps est oportun. »  
Dedans le blé estoit cachée  
Une Alouëtte et sa nichée,  
Qui ses paroles entendit.  
Lors s'en alla, plus n'attendit,  
Disant ainsi : « Ce temps pendant  
Que le maistre estoit s'attendant  
A ses prochains, je n'avois crainte,  
Et tenois la promesse à feinte ;  
Mais, puis que je voy qu'il y vient  
Luy mesme, c'est à bon escient. »*

*Ceste Fable nous fait entendre  
Qu'on ne doit à nully s'attendre,  
Et qu'il n'est serviteur ne maistre  
Plus propre que soy pour y estre.*

*Vengeance d'amitié violée.*  

---

Quiconque viole amitié,  
Il en reçoit punition,  
Car Dieu ne laisse l'impitîé  
Sans tresaspre correction.

---

## DE L'AIGLE ET DU RENARD.

## Fable CXXIII.

*L'Aigle et la Renarde s'aymerent  
Si bien qu'ensemble demourerent.  
Sur un haut arbre l'Aigle avoit  
Faict son nid, comme elle sçavoit,  
Et la Renarde estoit en terre.  
Or advint il qu'elle alla querre  
A manger pour ses Renardeaux,  
Tandis l'Aigle, roy des oiseaux,*

*Cherchant pareillement pasture,  
Rompant d'amitié la droiture,  
Print les petits de la Renarde,  
Et les porta sans qu'elle tarde  
Dedans son nid, pour les manger.  
De quoy cuida presque enrager  
La Renarde, qui de l'offense  
N'eut pouvoir de faire vengeance.*

*Il avint quelque peu après  
Qu'on sacrifioit là auprès  
Une Chevre qui fut rostie,  
Dont l'Aigle en ravit grand partie,  
A quoy pendoyent charbons ardans.  
Or, sitost qu'elle fut dedans  
Son nid, il fut de feu espris,  
Et ses petits en piteux cris,  
N'ayans puissance de voller,  
Se laisserent en bas aller,  
Où la Renarde les mangea.  
Ainsi punition vengea  
L'injure à la Renarde faicte.*

*Qui donc a l'amitié desfaicte,  
Et veut user de trahison,*



*Si les hommes n'en font raison,  
Il ne peut par temps, qui tout fine,  
Eschapper vengeance divine.*

FIN.





# LA VIE D'ESOPE

EXTRAITE DE VOLATERRAN

ET AUTRES AUTHEURS

DE NOUVEAU CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

SUYVANT LE GREC

---

**E**SOPE fut du país de Phrygie, et estoit de serve condition, et naturellement laid et difforme de corps; mais Nature, en recompense de telle difformité, luy donna un don singulier: c'est qu'il fut fin, caut et plaisant en parolles. Or advint un jour qu'il fut envoyé aux champs pour labourer; et, estant accusé de la part des autres serviteurs d'avoir mangé des figes, lesquelles on gardoit pour leur seigneur, il monstra le contraire, car soudain il print de l'eau chaude, laquelle il beut, et ce faict incontinent vomit: dont on congnut son innocence. Mais les autres serviteurs qui l'accusoyent, estans contraints boire semblablement d'eau chaude, vomirent les figes. Le jour suyvant, comme il labouroit, certains prestres de Diane, qui s'estoyent forvoyés du chemin, le prièrent, au nom de Jupiter le Charitable, qu'il leur monstrast le droict chemin pour aller à la ville. Esope alors,

les ayant premièrement menés à l'ombre d'un arbre, et illec présenté à manger honnestement, les remit au droict chemin. Eux, bien joyeux, le remercièrent, et, levans les mains au ciel, prièrent pour luy. De là vint qu'en dormant, il recouvra la parole, comme au paravant il fust begue et fort tardif à parler. Peu après, reprenant Zenas, qui estoit commis au labourage du champ, Zenas, par faux rapports, le mit en la malle grace de son maistre, qui pour cest effect le luy donna. Zenas après le vendit à un marchand allant par là, lequel marchand, ayant faute de chevaux, fit commandement à ses serviteurs qu'ils portassent chacun leur fardeau, et aussi à Esope. Mais ledit Esope, se disant estre foible et debile, eut le choix et eslite de porter la plus legere charge. A ceste cause, il print un panier plein de pains, lequel sembloit estre le plus gros fardeau, dont les autres serviteurs se prindrent à rire, car, pour vray, c'estoit la plus pesante charge. Mais eux, allans par les chemins, s'arrestèrent pour prendre leur refection: ausquels Esope distribua des pains tant qu'ils en voulurent, et par ce moyen se trouva sa charge diminuée tellement qu'il alloit loin devant eux. Et estant parvenu jusques en Ephese, il fut derechef vendu à un nommé Xanthus, lequel l'interroqua d'où il estoit; iceluy Esope respondit: « De chair. » Lors Xanthus dit: « Je ne demande pas cela, mais je te demande où tu fus nay. » Esope respondit: « Au ventre de ma mere. » Xanthus luy repliqua, disant: « Je ne demande pas cela, mais en quel lieu tu fus nay. » Auquel derechef respondit Esope, disant: « Je ne sçay si je suis nay dedans le lict ou dehors. » Xan-

thus derechef l'interroqua, en luy demandant qu'il sçavoit faire : à quoy Esope respondit qu'il ne sçavoit rien. De laquelle response estant estonné Xanthus, Esope dit : « Veu que les serviteurs lesquels tu as interrogué devant que moy disent qu'ils sçavent toutes choses, ils ne m'ont laissé aucune chose à sçavoir. » Derechef, Xanthus luy dit : « Veux-tu que je t'achette ? » Esope respond : « Tu n'as besoin de mon conseil en cela. » Lors Xanthus : « Si je t'achette, t'en voudras-tu enfuir ? » Esope, riant, respond : « Si j'ay envie de ce faire, je n'en prendray jà ton conseil. — Tu dis bien, dit Xanthus, mais tu es laid. » Esope respond : « Il faut regarder l'esprit, Monsieur le Philosophe, et non pas le visage » Un jour advint qu'on proposa une question, làquelle estoit telle : *Pourquoy est-ce que les choux provenans naturellement et à leur volonté croissent plus tost que ceux qu'on plante ?* Xanthus disoit que cela venoit par providence ; à quoy Esope amena une comparaison de la marastre, laquelle nourrit les enfans d'une estrange femme aussi à mal gré et contre son vouloir, que la terre produit semences d'estranges païs. On luy commanda de faire cuire quatre pieds de pourceau, lesquels on avoit achetez ; mais le maistre, pour le tromper, luy en desrobba un : ce congnoissant Esope, il couppa le pied d'un pourceau, lequel on nourrissoit en la maison. Le maistre, voyant qu'on avoit mis un pied au lieu de celuy qu'il avoit caché, dit en telle sorte : « Ce pourceau avoit-il cinq pieds ? » A quoy Esope respondit : « Non, mais deux pourceaux en ont bien huit, et certes les autres sont demeurés sains et sauves à ton porc. » On com-

manda audit Esope qu'il apportast un bassin pour laver les pieds; ce qu'il fit, car il l'apporta sans point d'eau, parcequ'on n'avoit nommé que le bassin seulement. Comme Xanthus fut invité par un de ses escoliers à un magnifique banquet, il garnit un plat du plus beau et du meilleur, pour envoyer à sa femme, et le bailla à Esope, luy disant qu'il le portast à s'amie. Esope, ayant au paravant receu mauvais visage et traictement de sa maistresse, print occasion de s'en venger. Arrivé donc au logis de son maistre, il appelle la petite chienne et luy baille ce que son dit maistre lui avoit baillé à porter, puis dist à sa maistresse qui là estoit présente: « Ce n'est pas à vous que mon maistre envoie cecy, c'est à sa mignonne, c'est à sa bien aimée, c'est à celle qui tousjours luy applaudit et fait la feste, qui jamais ne luy regrongne, voire encore qu'il la batte. » La femme de Xanthus, indignée au possible, son mari estant de retour, après avoir bien tempesté et crié, sort de la maison et s'en va chez ses parens, avec serment de ne plus demeurer avec son mari. Xanthus, marri au possible, après avoir en vain employé ses amis pour reconcilier sa femme, demande enfin conseil à Esope, qui avoit esté cause de tout le mal. Esope ne s'en fait que rire, et assure son maistre que ce jour mesme il feroit revenir sa maistresse. Ayant donc pris un panier et achetté quelque volaille pour faire la mine, il s'en alla au quartier où s'estoit retirée sadite maistresse, où il s'enqueroit aux uns et aux autres, s'ils n'avoient rien à vendre qui fust propre pour le banquet d'unnes nopces. « Et pourquoy donc? demande quelcun. — Pour ce, respond

Esope, que Xanthus le Philosophe prend demain nouvelle femme. » Cela parvint aussi tost aux oreilles de sa maistresse, laquelle, sans plus attendre, s'en court au logis de son mari. « Et comment, s'escrie-elle, sera-il dit que, moy vivante, tu espouses une autre femme? Ha! il n'en sera rien. Veilles ou non veilles, tu m'auras pour femme tant que je vivray. » Ainsi revint-elle avec Xanthus, par le moyen de celuy qui avoit esté cause qu'elle s'en estoit allée. On luy commanda aussi qu'il apprestast le banquet des meilleures viandes qu'il pourroit, pour laquelle chose faire, il achetta des langues, disant qu'elles estoyent bonnes, et les louoit, et exaltoit, en racontant beaucoup de bien d'icelles. Derechef on luy commanda qu'il apprestast un banquet des plus mauvaises viandes qu'il pourroit, pourquoy faire il appresta semblablement des langues, et déclaroit les maux et meschancetés provenantes par icelles. Il fut interrogué pourquoy c'est que quand on va tuer une brebis, elle ne dit mot, et le porc grongne; à quoy il respondit: « Pour ce que la brebis, estant accoustumée qu'on luy tire le laict et qu'on la tonde, ne craint point le fer. » Après ces choses, Xanthus alla voir les jeux, et, estant au theatre des Samiens, il vid un aigle portant en l'air un anneau, lequel il avoit arraché de la main du preteur. De laquelle chose s'émerveillans les Samiens, il leur dit que son serviteur Esope pourroit facilement dire quelle chose estoit signifiée par ce miracle; et soudain fut appellé Esope, lequel, avant toutes choses, en récompense de l'interprétation du prodige, requit estre en liberté et franc. Laquelle liberté luy

estant ottroyée et accordée à la requeste des Samiens, il accomplit sa prediction et divination: car il avoit au paravant dit à son maistre qu'il seroit délivré quelque jour, maugré luy. Quant au prodige de l'anneau, il dit que dans peu de jours il y auroit un roy d'estrange país, lequel leur osteroit leur liberté. Ce qui ne tarda gueres, car il advint qu'ils receurent incontinent lettres de Cresus, roy de Lydie, par lesquelles leur demandoit argent, laquelle chose les Samiens ne voulurent accorder, suyvans le conseil d'Esope. Et avant toutes choses, après ce, le Roy demanda Esope, et Esope dit aux Samiens ceste fable: Les loups ont dénoncé la guerre aux lievres; les lievres requierent les chiens à leur aide. Les loups accordent et font paix, sous telle condition que les chiens leur seront donnés en garde; quoy faict, après ils courent sur les lievres. Et en fin Esope s'en alla vers Cresus, bien que les Samiens n'en fussent consentans; et illec estant parvenu, fut receu honorablement, et luy fit on plusieurs beaux dons. Et avec ce, il impetra liberté aux Samiens, en recompense de quoy il dedia ses fables audit Cresus. Et estant retourné, à la grand'joye et consolation des Samiens, peu de jours après il s'en alla en Babylone, vers Lycurgus, roy des rois, auquel il apprint le moyen de pouvoir entendre et interpreter les enigmes et sentences obscures, et certes, en ce temps là, ceux d'Orient estoyent en ce tressçavans, à cause de quoy imposoyent tailles et tributs à ceux qui ne sçavoient entendre iceux enigmes. Esope, estant un jour accusé envers le roy, et ce par le moyen d'un homme nommé Ennus, lequel ledit Esope avoit prins



en adoption, fut contraint de se cacher long temps en un sepulchre. En ces entrefaictes, Nectenabo, roy d'Egypte, envoya un enigme à Lycurgus, qui estoit tel: c'est qu'il vouloit edifier une tour, qui ne touchoit ciel ny terre. Pour interpreter cest enigme, Esope fut demandé, lequel sortit hors du sepulchre, dont le roy eut grand'joye et plaisir, lequel donna lettres de pardon et grace au fils adoptif dudit Esope, dont avons parlé cy dessus. Puis après le roy Lycurgus donna la lettre de Nectenabo à Esope, pour la lire; et quand il l'eut leuë, il entendit incontinent la solution de la question, et se print à rire, et dit au roy Lycurgus qu'il escrivist à Nectenabo que, quand l'hyver seroit passé, il luy enverroit des ouvriers qui luy bastiroyent sa tour, et aussi un homme qui respondroit à toutes ses demandes. Après ce, Lycurgus renvoya les ambassadeurs d'Egypte, et redonna à Esope toute sa premiere administration, et lui rendit Ennus et tout son bien. Or, Esope receut benignement Ennus, et ne le contrista en rien, mais le traita derechef comme son propre fils, et entre autres choses l'enhortoit ainsi: « Mon fils, ayme Dieu sur toutes choses, honnore le roy, monstre toy terrible à tes ennemis, à celle fin qu'ils ne te mesprisent. Sois à tes amis privé, affable et benin, afin qu'ils soyent enclins à te bien vouloir. Rejette toute parole legere; sois sobre de ta langue; n'aye honte d'apprendre tousjours; ne dy jamais ton secret à ta femme, car elle cherche tousjours le moyen pour estre ta maistresse. Amasse chacun jour pour le lendemain, car il vaut mieux en mourant delaisser à ses ennemis, qu'estant en vie avoir besoin

de ses amis. Chasse de ta maison le mesdisant, car ce que tu fais et dis, il le rapportera aux autres. Ne te fasche point de ce qui t'aviendra. » Ennus, estant instruit de toutes ces choses et plusieurs autres par Esope, et ayant le cœur frappé ainsi que d'une flesche tant par la parole d'Esope que par sa propre conscience, mourut peu de jours après. Esope appella tous les oiseleurs, et leur commanda de prendre quatre poussins d'aigles; et, les ayant, les nourrit, et leur apprint de porter en volant bien haut des enfans dedans des corbeilles pendues à leur col, et les induisoit à ceste obeïssance, de sorte qu'ils volassent où les garçons voudroyent aller, ou en l'air bien haut, ou en bas près de terre. Quand l'hyver fut passé, Esope appresta tout ce qui estoit nécessaire pour un tel voyage, et print les garçons et les aigles, et s'en alla en Egypte, estonnant tout le monde par un tel spectacle. Esope estant arrivé, le roy des Egyptiens dit à ses amis: « Je suis trompé, car j'avoye ouï dire qu'Esope estoit mort. » Peu de jours après, Nectenabo dit à Esope: « Nous as tu amené des maçons pour bastir la tour? » Esope luy dit: « Ils sont prests, moyennant que monstres le lieu. » Le roy sortit hors la ville et vint en la campagne, où luy monstra un lieu compassé. Esope lors amena aux quatre coings de ce lieu, lequel on luy avoit monstré, les quatre aigles avec les quatre jeuneaux pendus aux corbeilles, et après qu'il eut donné en main à chacun son instrument de maçon, il commanda aux aigles de s'en voler. Or les compagnons, estans bien haut, commencerent à crier: « Dōnnez nous des pierres, donnez nous de la

chaux, donnez nous du bois et toutes autres choses propres pour bastir. » Nectenabo, voyant ces rustres ainsi monter en haut par le moyen des aigles, dit : « D'où sont venus ces hommes volans ? » Esope répondit : « Lycurgus en a de tels, et toy, jaçoit que tu sois homme, tu te veux comparer à un roy semblable aux dieux. » Nectenabo luy dit : « Esope, je suis vaincu. » Un peu de temps après, Esope s'en alla en Delphos, auquel lieu on ne tint guères compte de luy, et ne luy firent honneur, comme on luy avoit faict aux autres lieux, dont il leur dist publiquement : « Il me semble, en vous voyant, que je voy du bois qui est bien avant en la mer : car, quand il est agité des vagues, il nous est advis qu'il est bien gros, mais quand il est près de nous, nous le trouvons fort petit. Et moy, quand j'estoye loin de vostre ville je vous avois en admiration ; mais depuis que suis arrivé icy, je vous ay trouvés plus inutiles que tous les autres, parquoy j'ay esté deceu. » Les Delphiens, oyans ce propos, furent tellement indignés contre luy, qu'ils prindrent une phiole d'argent dans le temple d'Apollo estant en leur ville, et puis la mirent secrettement en sa malette. Esope, ignorant ce, sortant de la ville, fut suyvi et, estant trouvé saisi d'icelle phiole, fut ramené dans la ville, et par la fausse accusation et imposition envers luy faite, fut condamné comme sacrilege, parquoy le jetterent du haut d'un roc en bas. Telle fut sa fin sans avoir mesfait.

---





## VARIANTES

---

ÉDITION DE 1544.

Titre, au bas : « De l'Imprimerie de Denys Janot, imprimeur du Roy en langue Françoyse, et libraire juré de l'Université de Paris. »

Page 6, vers 13. *En son vieil aage, escripvoit en beaulx vers.*

- 8, 7. *Quant est à moy qui t'ay icy trouvée.*  
— 8. *Il ne me chault de ta bonté prouvée.*  
— 9. *De ta beaulté aussy n'ay-ie que faire.*  
— 11. *Et en tiendra plus de compte que moy.*  
— 12. *A dieu te dy, je ne veulx point de toy.*  
9, 10. *Qui de fureur provoqué et semond.*  
— 15. *Et s'il advient que convoytise y entre,*  
— 16. *Il luy ravit les biens dont il s'engresse,*  
— 17. *Et boit le sang du preud'homme à plein ventre.*  
12, 10. *Alla le rat en mer plonger.*  
— 11. *Tant nagea la malicieuse.*  
— 13. *Mais soubdain survint un danger.*  
— 14. *Car l'Escoufle par violence.*  
— 16. *Selon droicte et juste vengeance.*

- P. 13, v. 11. Qu'il là passoit, icelle ombre advia.  
 17, 8. Dont ne cessa tant qu'il fust arraché.  
 18, 4. C'est le loyer qui vient d'iniquité.  
 — 7. Elle son becq dedans la gueulle adresse.  
 19, 8. Quelque couleuvre à demy morte et royde.  
 20, 1. Et en sifflant tout le lieu infecta  
 — 2. Du froid venin qui de son corps sortit.  
 — 5. En la chassant l'a frappée et coignée.  
 — 6. Elle le mord et presque elle le tue.  
 — 10. O cueur ingrat, plein de dol et falace !  
 — 11. Est ce raison que mal pour bien on face  
 — 12. Et qu'amytié soit de hayne suyvie ?  
 21, 6. Le porc sanglier moquoit et desprisoit.  
 22, 5. Aulcune chose à l'encontre de nous.  
 — 6. De mauvais cœur de moquerie ou d'ire.  
 23, 7. Un rat des champs le trouva dans la plaine.  
 — 8. Il le semond, et puis chez soy le maine.  
 — 9. Oû luy donna de si peu qu'il avoit.  
 24, 6. Dans son caveau un bouteiller qui vint.  
 — 8. De grande paour et laisserent leur chair  
 — 9. Avec le pain. L'homme s'en retourna.  
 — 10. Parquoy ce rat guieres ne sejourna.  
 — 11. Ains le rustique à banqueter convie.  
 — 13. Plus que la tienne est doulce, ferme et stable,  
 — 14. Combien qu'elle ait les frians metz à table.  
 25, 7. Dont la Corneille à plein gosier se rail:

- P. 25, v. 8. *Et de luy faire un bon tour va penser,*  
 — 9. *En luy disant : Si tu la veulx froisser.*
- 26, 13. *Qui te conseille : et puis ton cas ordonne :*  
 — 16. *Void le dommaige en fin tomber sur luy.*
- 27, 7. *Qu'il avoit pris. Le Regnard d'aventure.*
- 31, 8. *Saultoit, dansoit, sçavoit ses gentillesses.*  
 — 9. *L'Asne voyant ces deduictz et lyesses.*
- 34, 12. *O quel grand bien et beaulté d'excellence.*
- 39, 8. *Qui de ce bien point ne se contentoient.*  
 — 9. *Tant fut pressé par leurs criardes voix.*
- 40, 7. *Mises se sont pour leur Prince honorer.*  
 — 11. *Il ne les oyt : car elles refuserent.*  
 — 17. *Voyant sur luy telle destruction*  
 — 18. *Qui est de Dieu vraye punition.*
- 43, 5. *Ung Larron vint desrober et surprendre*  
 — 6. *Quelque logis, et pour mieulx entreprendre,*  
 — 8. *Un pain jecta au Chien de la maison,*  
 — 9. *Qui n'en gousta non plus que de poison,*  
 — 10. *Tant estoit fin.*  
 — 11. *Ne pense pas, ce dit le Chien loyal.*
- 45, 3. *Tel ayder aultruy promet*  
*Qui pour luy nuyre s'y met.*  
 — 7. *Ung Loup qui par sa finesse.*
- 46, 2. *Esbahie.*  
 — 17. *Lors s'en va le Loup honteux*  
*Marmiteux.*

- P. 47, v. 6.           *Si enfantoient.*  
 — 8. Une s'enfla : *les gens s'espouventoient.*  
 68, 6. Et de ce Bœuf *victoire vous n'aurez.*  
 69, 9. *Si* le salue afin de l'attirer.  
 — 10. Disant : Amy, je te veulx *procurer.*  
 72, 9. Ses *ornemens* son maistre luy osta.  
 — 11. *Dont* le voyant l'Asne ainsi mis au bas,  
 75, 5. En son terrier un *Loup* jadis estoit.  
 77, 3.       Et bien souvent nous *rejectons.*  
 79, 6.           *Trop* s'efforce.  
 — 9.           *Si* renforce.  
 81, 12. Qui ce voyantz feirent *ceste cautelle.*  
 85, ligne 1. Amytié et *société.*  
 89, vers 8. *Auxquelz* requist qu'on luy *fust* favorable.  
 — 9. Et qu'on *permist* qu'en ce lieu secourable  
 — 10.       Il se *mussast.*  
 92, 16. *Il* en est le juge et tesmoing.  
 93, 4. *Et* ne faict rien que par *prudence.*  
 — 10. *N'ayant* moyen qu'elle soit recouverte.  
 94, 4.           *Trop* *vistement.*  
 96, 9.       Par *faulx* tesmoignaige.  
 98, 17.       Mais avec le *maling* *courage*  
 — 18.       On ne peult prouffiter *en* rien.  
 101, 7. *Avecques* luy un *Cheval* plein de gloire.  
 103, 6. Quelque foulon à *eulx* tenir ensemble.  
 — 8. *Tel* *compaignon* qui propre ne luy semble.



P. 108, v. 1. Tu n'occis point, mais tu *sonnes* l'assault.

— 10. Toutesfois luy *et tous les inventeurs*

— 11. *De faulx conseil* ne sont moins à blasmer.

111, 10. *Par la faim* qui le tourmentoit.

115, 7. Hors du terrier, *et dès qu'elle les veid*

— 8. Pour son butin les print *et les ravit*.

121, 4. *Par ardeur bruslant comme meche*.

123, 5. Une Corneille *se juchoit*.

131, 10. Afin qu'un Roy *puissent eslire*.

132, 8. *Par quel art nous defendras-tu ?*

136, 9. En hanissant *et se faisant ouyr*.

— 12. Je suis tombé en la main *d'un bourreau*

— 13. *Qui m'occira pour courroyer ma peau*.

150, 4. *Ains comme ilz sont meschans et langoureux*.

— 5. *Ont ce desir que chascun leur ressemble*.

— 12. Lors un Regnard de ceulx qui *estoit là*.

151, 8. Quand pour *grimper* à mont s'essaye.

— 12. Dont il eut *griefve* marrisson.

159, 5. *Contre le Cerf* un Cheval avoit guerre,

— 6. Et pour le battre il le *suyvit* grand erre.

160, 16. Estans *vainqueurs*, ilz demeurent vaincus.

Il y a une lacune dans l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal. Les fables LXXXI à LXXXVII manquent.

183, 6. Au justes Dieux, de leurs *hautz* benefices.

194, 7. Le Lièvre alors *confesse* sa paresse.

199, 12. A Jupiter, *tant* petite que grande.

- P. 201, v. 4. *Mettent un enfant à ruyne.*  
 202, 8. Et les *tenir* trop chers et trop ayez.  
 204, 16. *Pour plus gayement le passer.*  
 205, 5. *Au temps de ver*, que tout est en vigueur.  
 206, 13. Les hommes vieulx se doivent donc *substraire*.

---

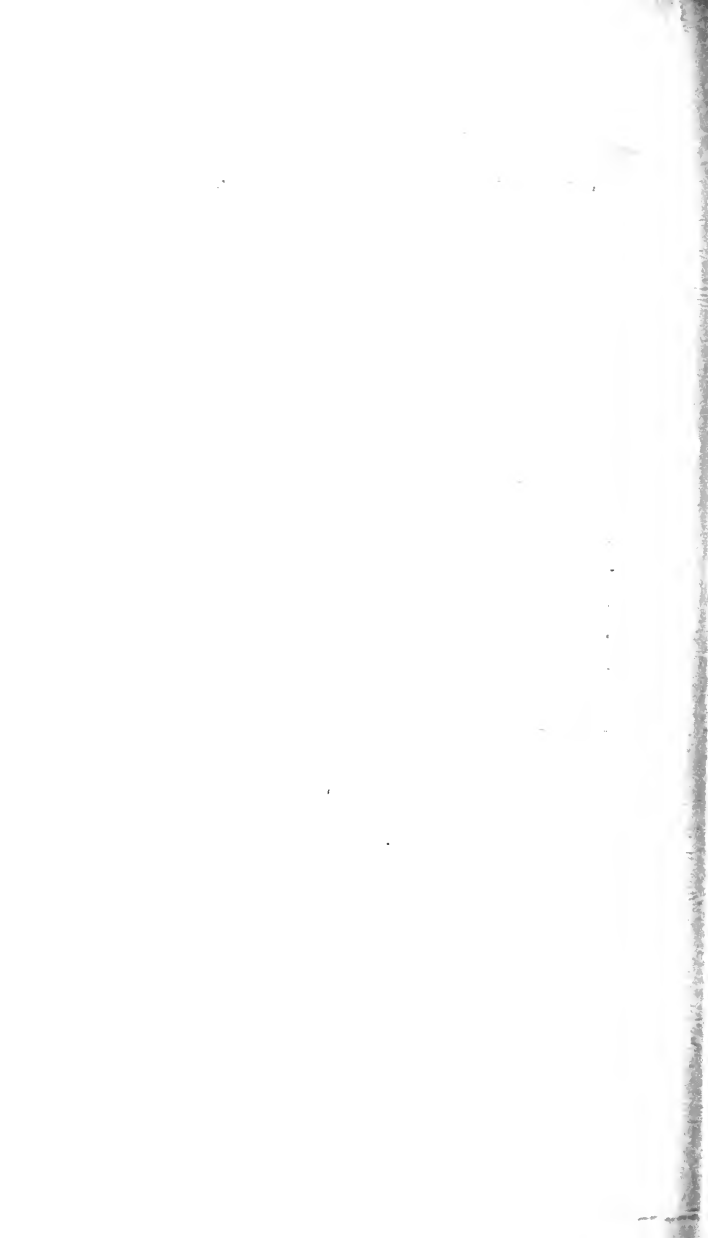
 ÉDITION DE JEAN DE TOURNES

(Lyon, 1583)

- Page 5, vers 6. A *composer* hommes prudentz et meurs  
 — 7. A *enseigner* ce qui estoit se faire.  
 46, 2. *Esbahie.*  
 — 16. *Et seurté.*  
 — 18. *Ce qu'ell' fit.*  
 55, 4. Jamais trompeur *n'accueillit* mousse.  
 64, 12. *Se faisant* aux plus grands pareil.  
 66, 17. Ou *par* faute de nourriture.  
 90, 7. De tous *ses* Bœufs leur vint donner repas.  
 98, 17. Mais avec *le malin* courage.  
 105, 8. Il veid ung *colomb* qui voloit.  
 108, 10. *Semblablement* tous calomniateurs.  
 123, 11. Tu *faschois* le Chien, je t'asseure.  
 125, 10. Car *tant* bien chanter il sçavoit.

- P. 136, v. 9. En *hennissant*, il, se faisant ouyr.  
142, 8. Car soubz le miel, le fiel se *void* mussé.  
149, 10. Les exhortant de *leur queue* couper.  
151, 8. Quand pour *grimper* à mont s'essaye.  
— 12. Dont il eut *griefve* marrisson.  
152, 2. Dict au Buisson : Je *viens* icy.  
155, 8. Où tout joignant, ung Forestier trouva.  
156, 11. *Le Forestier*, cela *faict*, se courrouce.  
158, 17. Je n'en ay *rien eu* que par force.  
163, 11. Que vous ferez : ma vigne *fouirez*.  
169, 9. Comme meschant le *condemna*.  
186, 1. *En demourant* tout nud en sa chemise.  
— 10. C'est bien raison, car tu nous perdz tous *deuils*.  
195, ligne 1. Contre les *oisifs*.  
198, vers 12. Le bon crestien aussi *parvient*.  
203, 4. Elle fait *riche* la maison.  
205, 5. *Au beau printemps* que tout est en vigueur.  
206, 12. *Qui* luy tourna *en* grande fascherie.  
— 13. Les hommes vieulx se doivent donc *distraindre*.







## TABLE

---

	Pages.
PRÉFACE. . . . .	1
LES FABLES DU TRESANCIEN ESOPE PHRI- GIEN, premierement escriptes en Græc, et depuis mises en Rithme Française. Paris, Denis lanot, 1542. . . . .	1
Du coq et de la pierre precieuse. . . . .	7
Du loup et de l'aigneau. . . . .	9
Du rat et de la grenoille. . . . .	11
Du chien et de la piece de chair. . . . .	13
Du lyon, de la brebis et aultres bestes . . . . .	15
Du loup et de la grue. . . . .	17
Du rustique et de la couleuvre . . . . .	19
Du sanglier et de l'asne. . . . .	21
Des deux ratz . . . . .	23
De l'aigle et de la corneille . . . . .	25
Du regnard et du corbeau. . . . .	27
Du lyon, du porc, du taureau et de l'asne . . . . .	29
De l'asne et du petit chien. . . . .	31
Du lyon et du rat. . . . .	33
Du milan malade . . . . .	35
De l'arondelle et aultres oyseaulx. . . . .	37
Des grenoilles et de leur roy. . . . .	39
Des columbes et de l'esprevier leur roy. . . . .	41

	Pages.
Du larron et du chien . . . . .	43
De la truie et du loup . . . . .	45
De l'enfantement des montaignes . . . . .	47
Du vieux chien et de son maistre . . . . .	49
Des lievres paoureux . . . . .	51
Du loup et du chevreau . . . . .	53
Du cerf et de la brebis . . . . .	55
Du rusticque et du serpent. . . . .	57
Du regnard et de la cigoigne . . . . .	59
Du loup et de la teste. . . . .	61
Du geay et des paons. . . . .	63
De la mouche et de la formis . . . . .	65
De la grenoille et du bœuf. . . . .	67
Du lyon et du cheval . . . . .	69
Du cheval et de l'asne. . . . .	71
Des oyseaux et des bestes. . . . .	73
Du loup et du regnard. . . . .	75
Du cerf qui se veid en la fontaine . . . . .	77
Du serpent et de la lime. . . . .	79
Des loups et des brebis. . . . .	81
De la forest et du rusticque . . . . .	83
Des membres et du ventre . . . . .	85
Du singe et du regnard . . . . .	87
Du cerf et des bœufz. . . . .	89
Des deux adolescens. . . . .	91
Du chien et du boucher . . . . .	93
Du chien et de la brebis . . . . .	95
De l'aigneau et du loup . . . . .	97
De la chate muée en femme . . . . .	99
De l'asne et du cheval. . . . .	101
Du foulon et du charbonnier . . . . .	103
De l'oiseleur et du serpent . . . . .	105

	Pages.
De la trompette de guerre. . . . .	107
Du loup et du chien. . . . .	109
Du laboureur et des chiens . . . . .	111
Du lion et du regnard. . . . .	113
De l'aigle et de la regnarde . . . . .	115
Du laboureur et de la cigoigne. . . . .	117
Du chat et du poulet. . . . .	119
Du chien envieux et du bœuf. . . . .	121
De la corneille et de la brebis. . . . .	123
Du pan et du rossignol. . . . .	125
De la mustelle et des souris. . . . .	127
De la formis et de la columbe . . . . .	129
Du pan et de la pie . . . . .	131
Du lyon, de l'asne et du regnard. . . . .	133
De l'asne et de ses maistres. . . . .	135
De la vieille et de ses chambrières . . . . .	137
De l'asne et du cheval. . . . .	139
Du vaultour et des petits oyseaux . . . . .	141
De l'aigle et du corbeau . . . . .	143
Du rossignol et de l'oiseleur . . . . .	145
Du regnard et du bouc . . . . .	147
Du regnard sans queue . . . . .	149
Du regnard et du buisson. . . . .	151
De la perdrix et des coqs . . . . .	153
Du regnard et du forestier. . . . .	155
De l'homme et de son dieu de bois . . . . .	157
Du cerf et du cheval. . . . .	159
Du chien invité au banquet. . . . .	161
Du laboureur et de ses enfantz . . . . .	163
Du vieillard appellant la mort . . . . .	165
Du roseau et de l'olivier. . . . .	167
De la vache et du bœuf. . . . .	169

	Pages.
De l'enfant et de Fortune . . . . .	171
De deux ennemys . . . . .	173
Des deux amys et de l'ourse. . . . .	175
De la mule superbe . . . . .	177
Du bergier menteur.. . . .	179
D'aulcun devin ou prophete. . . . .	181
De Jupiter et de la mouche. . . . .	183
De l'adolescent et de l'arondelle . . . . .	185
De la femme et de la geline . . . . .	187
De l'homme et du lyon . . . . .	189
De l'oiseleur et de la perdrix. . . . .	191
Du lievre et de la tortue . . . . .	193
Du fevre et du petit chien. . . . .	195
Du veneur et du castor. . . . .	197
De Jupiter et du serpent. . . . .	199
Du singe et de ses enfans. . . . .	201
Des formis et de la sigalle ou grillon. . . . .	203
D'ung homme et de ses deux femmes . . . . .	205
Du laboureur et de ses fils. . . . .	207
D'une femme et de sa poule . . . . .	209
Du médecin et du malade . . . . .	211
De l'asne et du loup. . . . .	213
Du pasteur et de la mer. . . . .	215
D'une sorciere. . . . .	217
De deux grenouilles . . . . .	219
Du chat et des souris . . . . .	221
Du renard et du singe. . . . .	223
Du chien et du loup. . . . .	225
Du chien et du coq . . . . .	227
Du lion et de la grenouille . . . . .	229
Du lyon, de l'ours et du renard. . . . .	231
Du bucheron et de Mercure. . . . .	233



	Pages.
D'un homme et d'Apollo. . . . .	235
Du pescheur et du petit poisson. . . . .	237
De l'homme et du satyre. . . . .	239
Du turbot et du dauphin. . . . .	241
De l'oiseleur et du merle. . . . .	243
Du viateur et de Jupiter. . . . .	245
De la chauve souris, du buisson et du plongeon. .	247
Du laboureur et de l'alouette. . . . .	249
De l'aigle et du renard. . . . .	251
LA VIE D'ESOPE, extraite de Volaterran et autres autheurs, de nouveau corrigée et aug- mentée suyvant le grec . . . . .	255
VARIANTES . . . . .	265





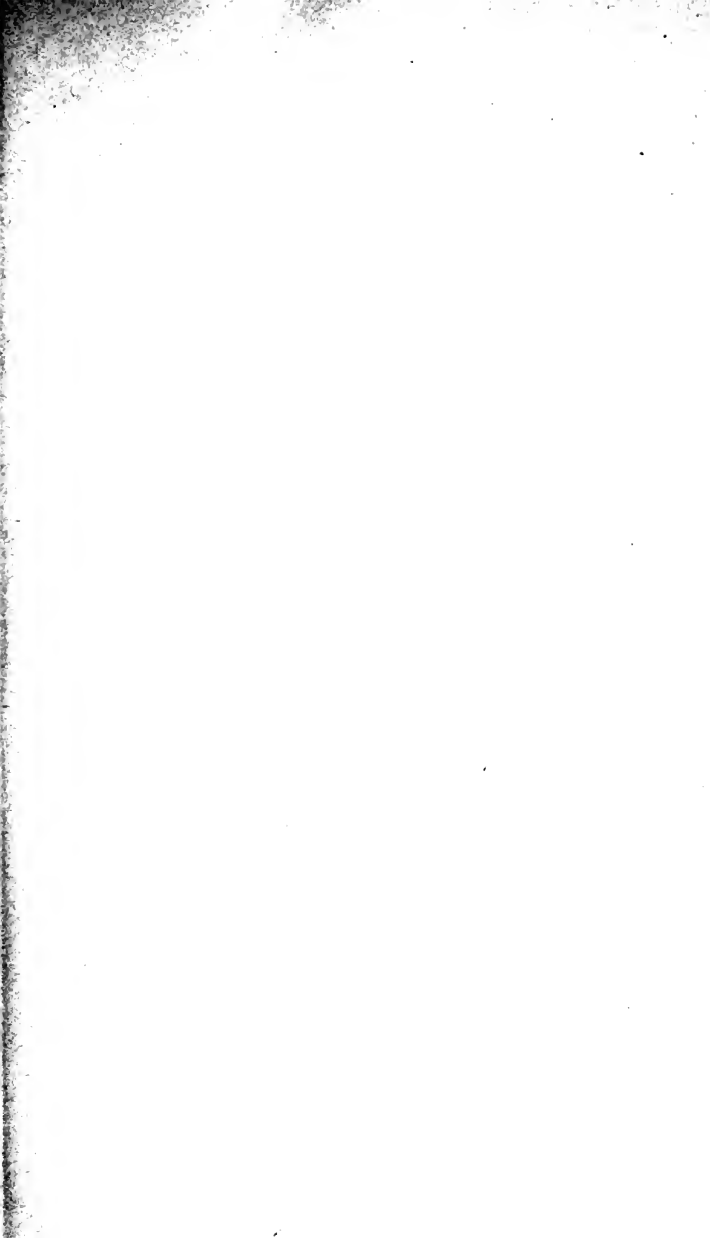
*Imprimé par D. JOUAUST*

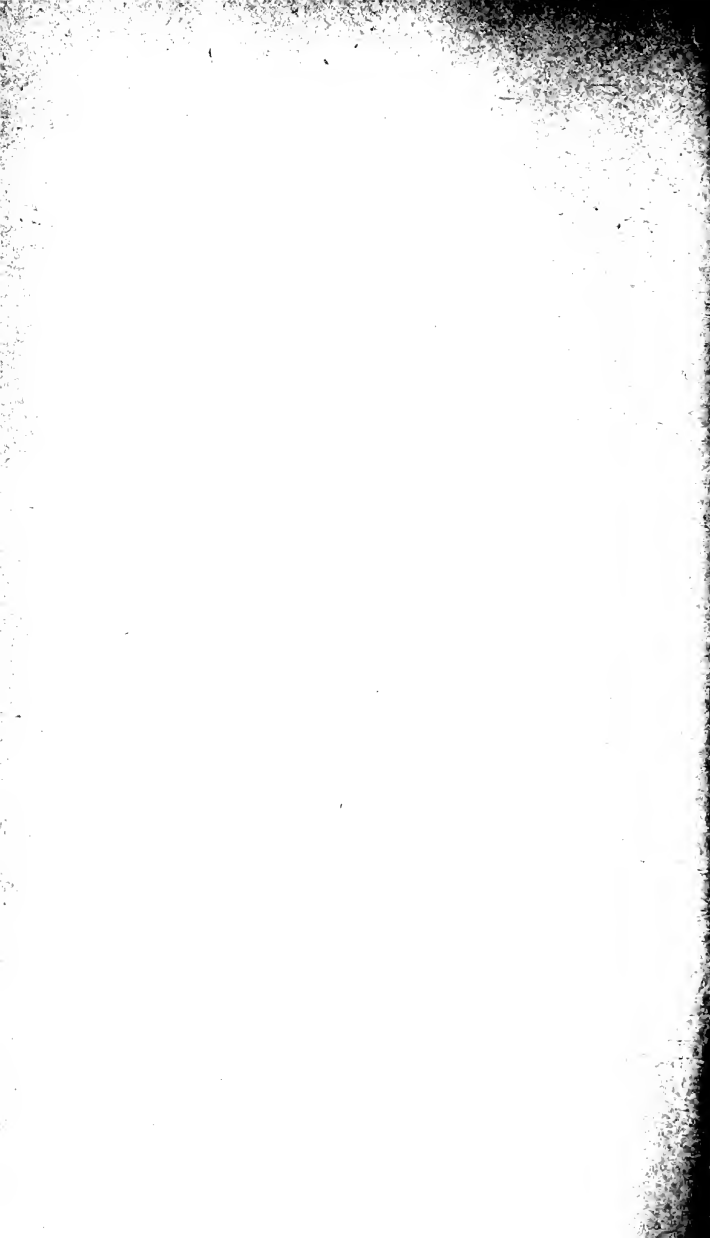
POUR LA COLLECTION

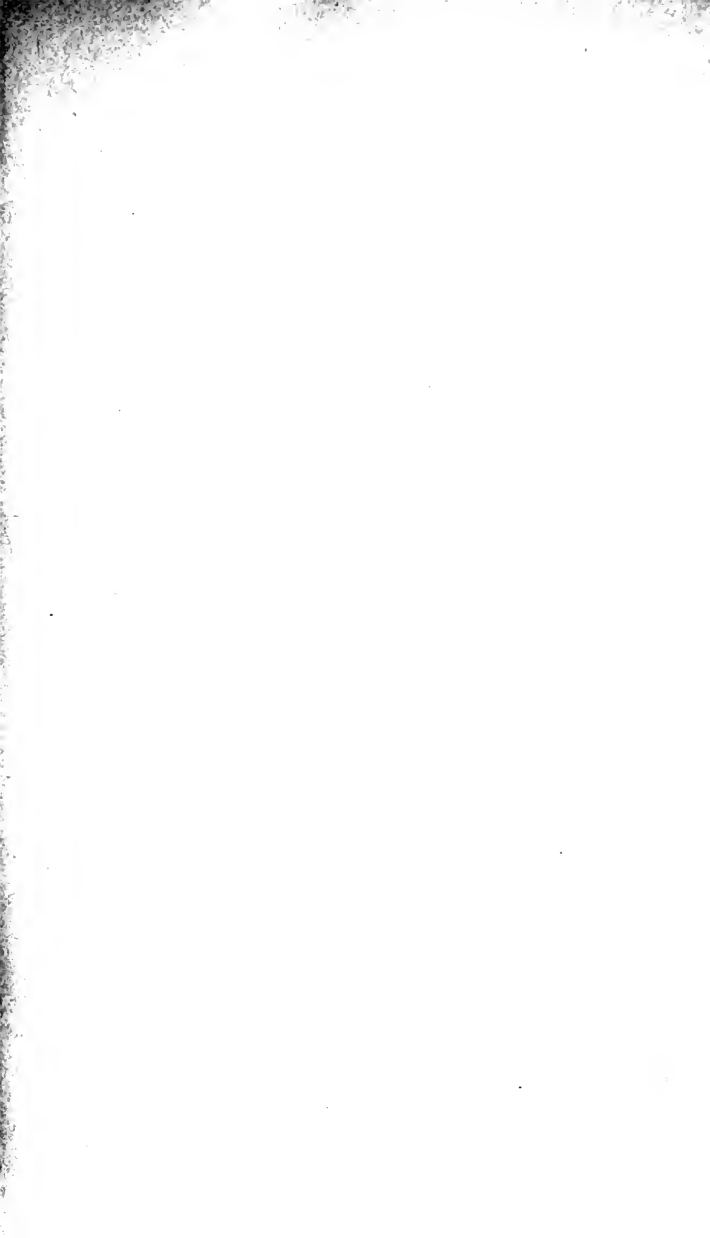
DU CABINET DU BIBLIOPHILE

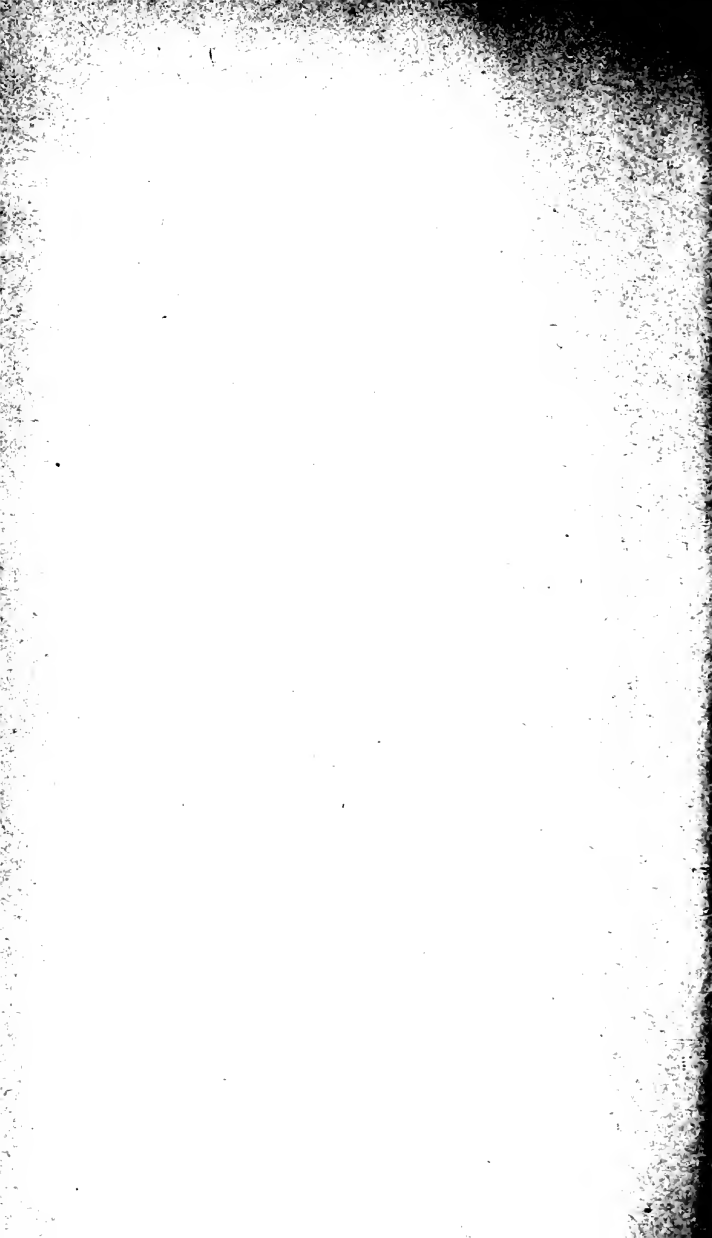
JUIN 1882



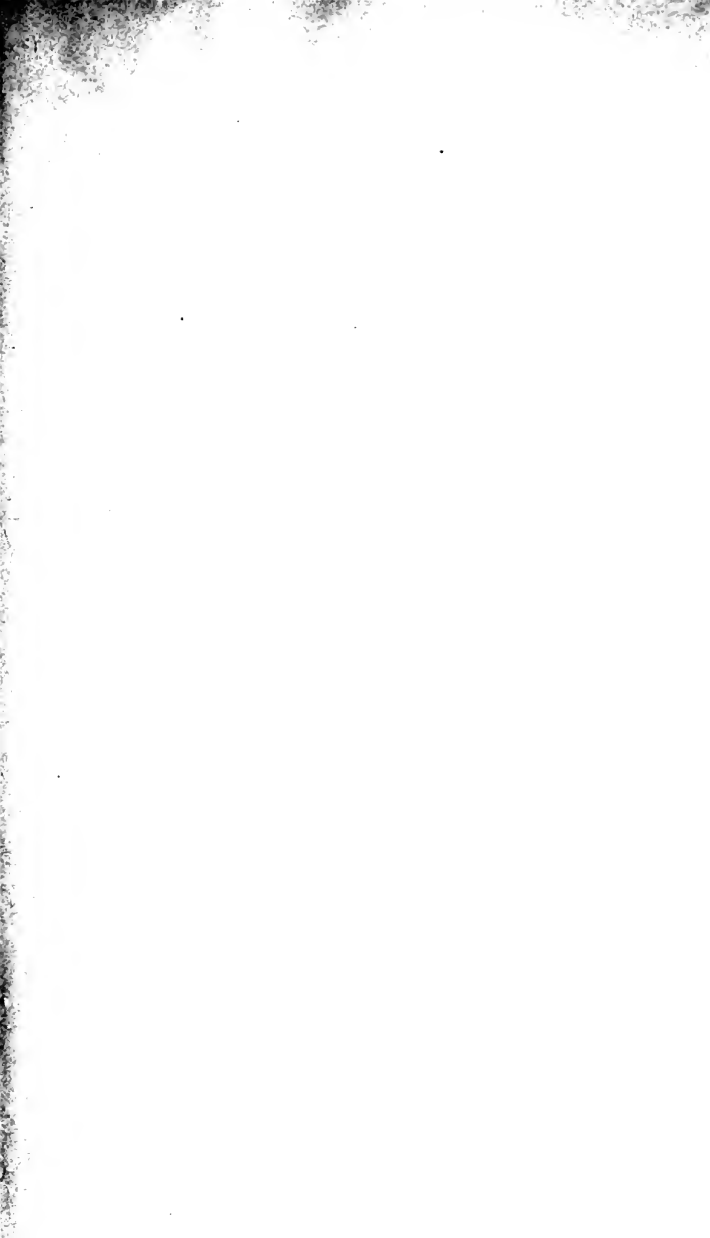














LGr  
A255  
• Fcor

Aesop

Les fables du tres-ancien Esope; tr.  
by Corrozet.

46817

DATE.

NAME OF

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

